



ESSAY

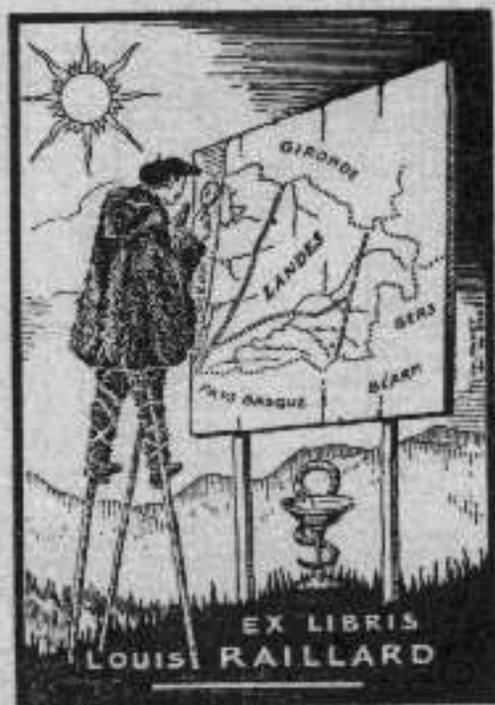
SIR

BAYONNE

ATV

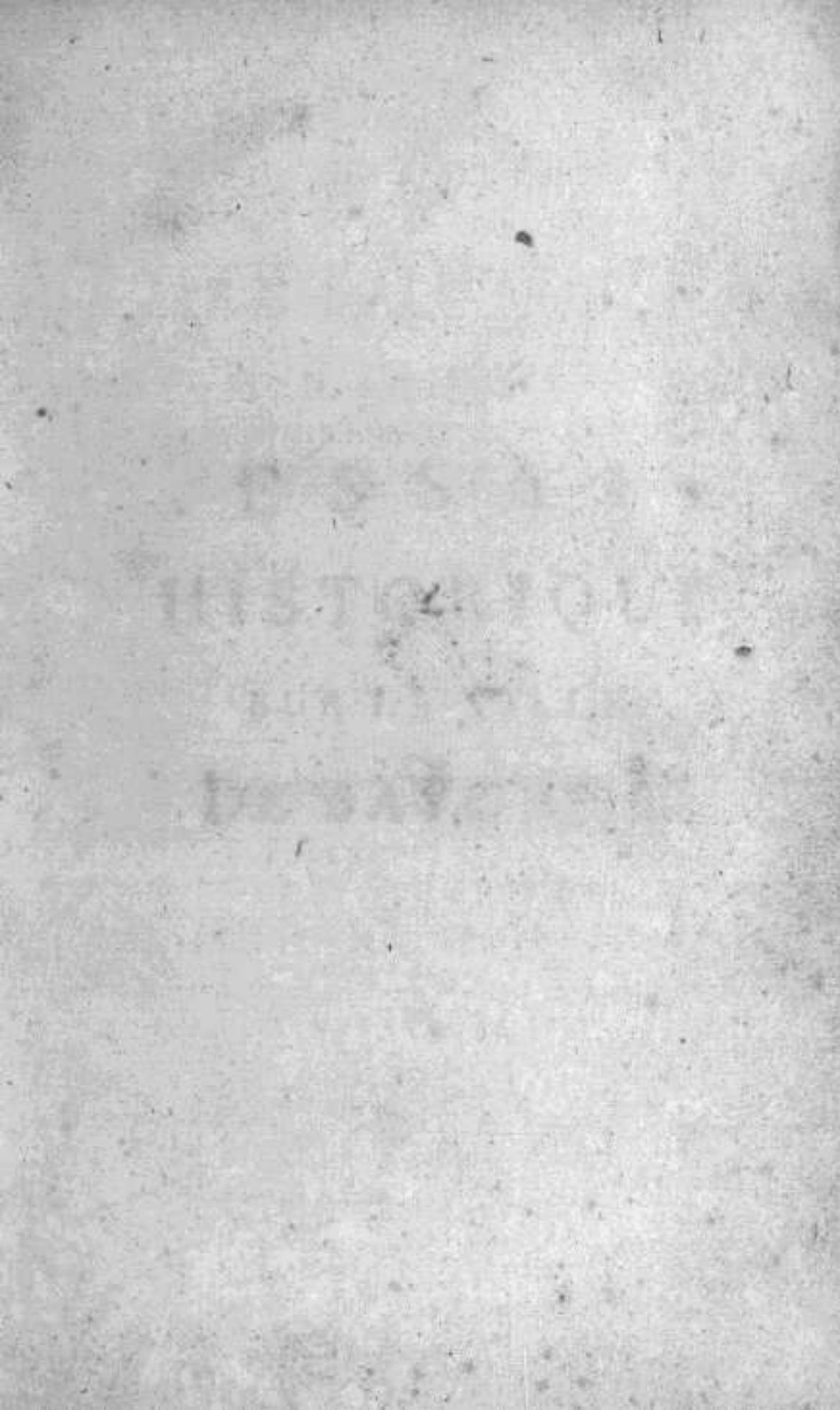
2730

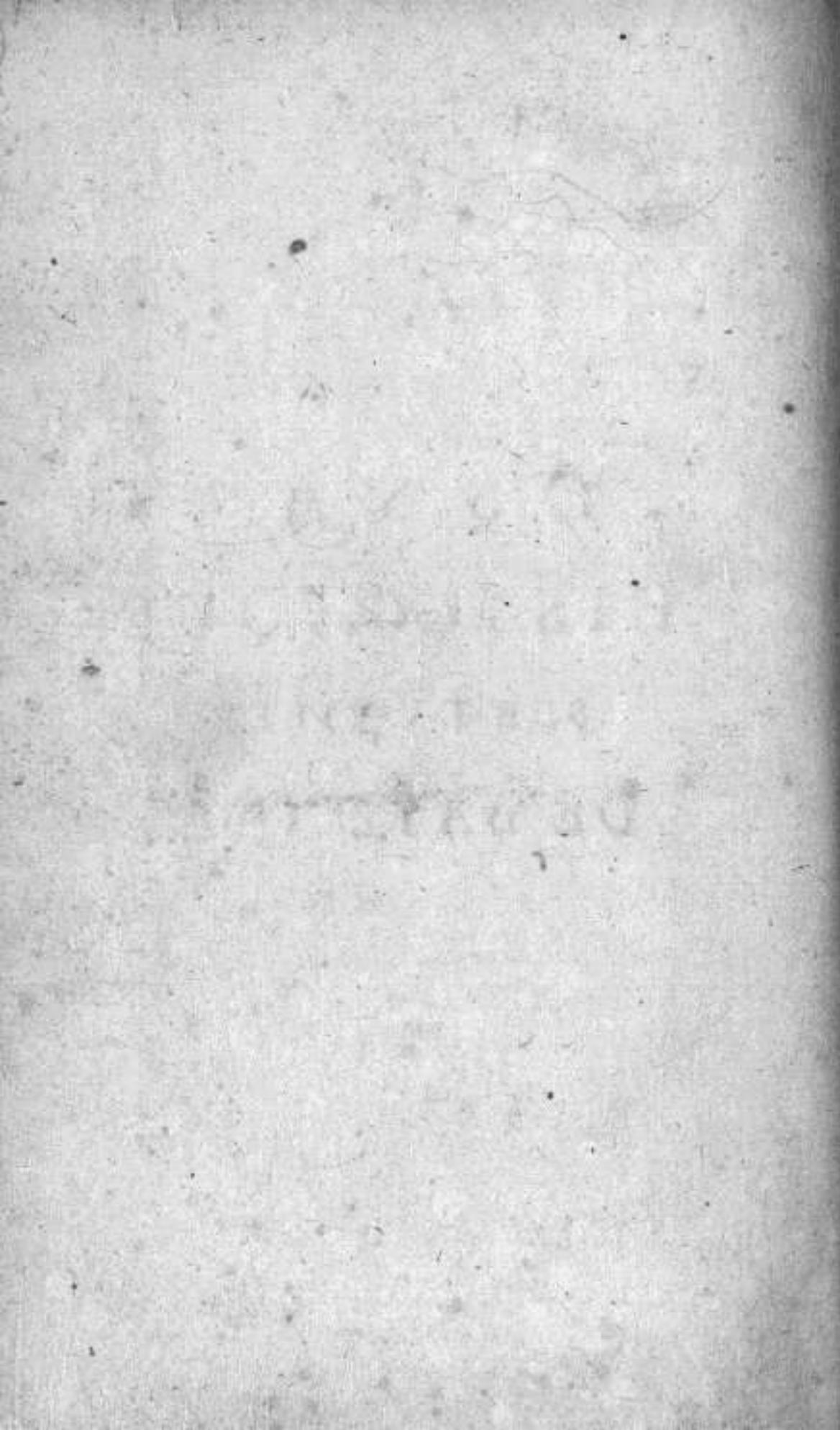
Ce livre se vend chez
BONZOM, libraire,
rue du Pont-Majour,
N° 18,
A BAYONNE.





13





ESSAI
HISTORIQUE
SUR LA VILLE
DE BAYONNE.

ESSAI

HISTORIQUE

SUR LA VILLE

DE BAYONNE

HISTORIQUE

SUR LA VILLE

DE BAYONNE



Par M. de la Harpe, Chevalier de l'Ordre de St. Louis, &c.
Paris, chez la Citoyenne, Palais National, ci-devant des Arts, par le Salon de Peinture, sous le Vestibule, au Salon de la Sculpture, le 25 Mars 1793.

MDCCLXXXIII

M-12512

R-37354

ATV

2730

ESSAI
HISTORIQUE
SUR LA VILLE
DE BAYONNE.



A PARIS,

Chez { GUILLOT, Imprimeur-Libraire, rue des
Bernardins.
DENNÉ, galeries du Palais-Royal.

A Bayonne,

Chez FRANÇOIS TREBOSC, Libraire.

1792

ÉPITRE DÉDICATOIRE,

A MESSIEURS

*Les Maire et Officiers de la Municipalité
de Bayonne.*

MESSIEURS,

Quoiqu'éloigné du sein de ma patrie depuis plus de quarante ans, mon cœur ne s'est jamais séparé d'elle; et c'est toujours avec le plus vif empressement que j'ai saisi les occasions qui m'ont procuré la douce consolation de la revoir. J'y reviens aujourd'hui pour offrir à cette mère tendre et chérie, le tribut de mon zèle et de mon amour.

Le père Laralde; Général des Augustins, fit vos prédécesseurs dépositaires d'un manuscrit sur les divers évènements de notre ville; animé du même zèle, je

me suis occupé, pendant plusieurs années, de la recherche des ouvrages que ce respectable religieux n'avoit pu se procurer. J'ai fouillé dans les bibliothèques, où, plus heureux que lui, j'ai pris la communication de plusieurs manuscrits propres à nous éclairer sur ce que nos ancêtres ont été.

Comme vous êtes, MESSIEURS, les représentans et les enfans privilégiés de cette mère commune, c'est à vous à qui je dois consacrer un ouvrage dont l'auteur invoque votre indulgence, et qu'il croit mériter par son zèle, au défaut de ses talens.

J'ai l'honneur d'être, très-respectueusement,

MESSIEURS,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

P. MASEIN,

INTRODUCTION.

IL me sera sans doute difficile de rendre intéressant cet Essai Historique sur Bayonne ; je marche sans guide dans une terre inculte qu'il a fallu arroser de ma sueur pour la défricher : l'origine de cette ville et ses accroissemens sont enveloppés de ténèbres difficiles à dissiper. Tous les historiens, privés du secours des monumens, ont plutôt accumulé des conjectures qu'ils n'ont établi de vérités. C'est pour suppléer à cette disette, que j'ai rassemblé des morceaux épars pour en faire un tout, qui, quoiqu'informe, m'a causé un travail long et pénible, mais dont l'amour de la patrie a surmonté les dégoûts.

Morery et le dictionnaire historique et géographique, ne nous donnent qu'une idée superficielle de Bayonne; ils nous disent plutôt ce qu'elle est, que ce qu'elle a été successivement; il paroît que son origine leur a été entièrement inconnue.

Le traité d'André Favyn, sur le pays de Labour, répand peu de lumières sur la ville de Bayonne, qui en est la capitale; néanmoins il donne quelques passages intéressans; on trouve cet ouvrage à la bibliothèque du roi, sous le n°. 383, lettre L.

Le père Lalarde, Général des Augustins de Bayonne, en 1723, s'est un peu étendu sur les particularités de cette ville, mais il laisse encore beaucoup à désirer; ce manuscrit est déposé en l'hôtel-de-ville: après bien des recher-

ches, j'en ai trouvé une copie, et j'ai profité de plusieurs notes intéressantes sur notre province.

J'ai consulté les mémoires manuscrits de Brienne, au cabinet du roi, en trois cents quatre-vingt-cinq volumes in-folio, écrits en plusieurs langues; c'est une mine où les savans vont puiser des lumières: cet auteur a réuni l'estime de tous les écrivains qui se sont parés de ses dépouilles.

Le traité de Doyenard, dont le père Laralde fait mention, se trouve à la bibliothèque du roi, au n°. 273, lettre L. Il ne m'a fourni qu'un foible secours, je l'ai parcouru sans fruit; cet annaliste ne dit rien de particulier sur Bayonne, il n'en parle que pour rendre compte du démembrement de l'évêché de cette ville, sous le règne de Philippe II,

roi d'Espagne : il s'étend beaucoup plus sur la Navarre Espagnole.

J'avois jugé , sur la réputation de M. de Marca , que son ouvrage me fourniroit de grandes lumières : mais ce savant estimable n'a exposé que des conjectures sur l'origine de Bayonne ; et après l'avoir examiné , je n'ai pas été beaucoup plus instruit.

J'ai besoin de l'indulgence du public, qui aura droit de m'accuser d'être sorti des limites de ma patrie , pour faire des incursions sur le territoire d'autrui ; par exemple , je me suis étendu sur les évènements du règne de Pierre le Cruel, roi de Castille , qui , au premier coup-d'œil , paroît n'avoir aucune connexité avec l'histoire de Bayonne ; mais j'y ai apperçu des relations secrettes qui , dans les siècles suivans , ont sans

doute opéré la réunion de notre province à la couronne de France ; c'est par le même principe que j'ai inséré dans cet essai historique, plusieurs morceaux qui paroissent également lui être étrangers, et par-là j'ai cru réparer la disette des matériaux propres à élever mon édifice.

Enfin, séduit par mon zèle, qui m'a dissimulé ma foiblesse, j'offre à ma patrie les fruits de mes recherches et de mes travaux ; c'est un tribut que je dois, et que j'aime à payer à mes concitoyens, dont le suffrage feroit ma plus glorieuse récompense ; quoiqu'éloigné d'eux, mon cœur leur est toujours attaché ; mon imagination agréablement séduite me les représentoit par-tout où j'étois, et cette illusion me dédommageoit de la réalité.

Un lien invincible nous attache aux

lieux qui nous ont vu naître, j'en ai fait l'expérience. Bayonne fut mon berceau; c'est-là qu'habitent les compagnons de mon enfance; c'est-là que reposent les cendres de mes ancêtres, qui tous y ont rempli, avec dignité, différens emplois (1): l'un d'eux, lors du siège de Fontarabie, en découvrit la seconde conspiration, et la fit échouer (2); sans cela Bayonne auroit passé sous une domination étrangère. La ville reconnoissante, le gratifia d'une pension de 400 livres de rente, reversibles sur la tête de l'aîné de la famille, de laquelle mon fils et moi sommes les seuls rejetons, ainsi que les héritiers de leur amour pour la patrie.

(1) M. Haran, notaire, garde-notes de la ville.

(2) En patois, *Menine Saube le Bile*.



ESSAI
HISTORIQUE
SUR LA VILLE
DE BAYONNE.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de Bayonne.

CETTE ville est située à 43 degrés 30 minutes de latitude septentrionale, 16 degrés 11 minutes de longitude.

La plupart des premiers noms des villes, des pays, des rivières et des montagnes, ont été changés en passant

sous la domination d'un maître étranger, et c'est ce qui fait méconnoître leur origine et leur antiquité ; les Romains, conquérans de l'Espagne, firent essuyer à leurs nouveaux sujets cette révolution de noms, et les villes ne furent plus connue par leurs anciennes dénominations : il est probable que Bayonne fut enveloppée dans cette commune destinée ; c'est pourquoi on ignore quels furent ses fondateurs, du moins on n'en a que des notions incertaines.

La première invasion, faite dans les Gaules, date de l'an du monde 3416, sous le règne de Tarquin le Vieux (1). Alors Ambigat, roi des Berrungiens, rangea sous sa domination toute la Gaule celtique, dont le pays de Labour faisoit partie ; tout fortifie l'opinion que Bayonne subsistoit alors, et voici sur quoi elle est appuyée.

Les peuples du Bourbonnois, du

(1) Traité Da. fayn, page 63.

Foretz , du Beaujolois , trop resserrés dans leurs limites , furent chercher des pays qui pussent leur offrir des subsistances plus faciles que les lieux où ils avoient pris naissance ; cette troupe errante se répandit dans la Gascogne , et forma des établissemens sur les côtes de l'Océan , où ils jetèrent les fondemens d'une ville qu'on a droit de présumer être Bayonne , a en juger par son nom , qui semble dérivé de *Bois-Bourbonne* (1).

Quoi qu'il en soit de son antiquité , André Favyn , appuyé sur des monumens respectables , assure que l'an 200 , elle étoit connue des Romains sous le nom de *Lapurdum* ; au reste , l'origine des villes et des nations est enveloppée , comme je l'ai déjà observé , dans de si épaisses ténèbres , que les plus judicieux critiques n'ont pu , avec certitude , nous découvrir leur berceau.

(1) Mémoire de Mézeray.

Il est constant que cette ville étoit habitée dès le troisième siècle de notre Ere. Elle étoit bâtie sur une monticule dont le sommet étoit plat , et sa forme , dans son origine , étoit celle d'un demi-cercle.

Elle fut lente à prendre ses accroissemens , et on la voit peu figurer dans les premiers siècles de la monarchie , quoi qu'en 506 elle fut le siège du tribun de la cohorte de la Novempoulanie. Il paroît par le silence des historiens , et par les traces de son ancienne enceinte , qu'elle étoit peu considérable ; un simple fort lui servoit de défense.

Tout le pays devoit alors n'offrir qu'une vaste solitude : le passage des Gots et des Visigots , des Gaules en Espagne , exposoit les habitans aux ravages d'une horde de barbares , qui ne reconnoissoit que les droits que la force usurpe sur la foiblesse ; cette milice effrénée n'étoit pas le seul fléau dont

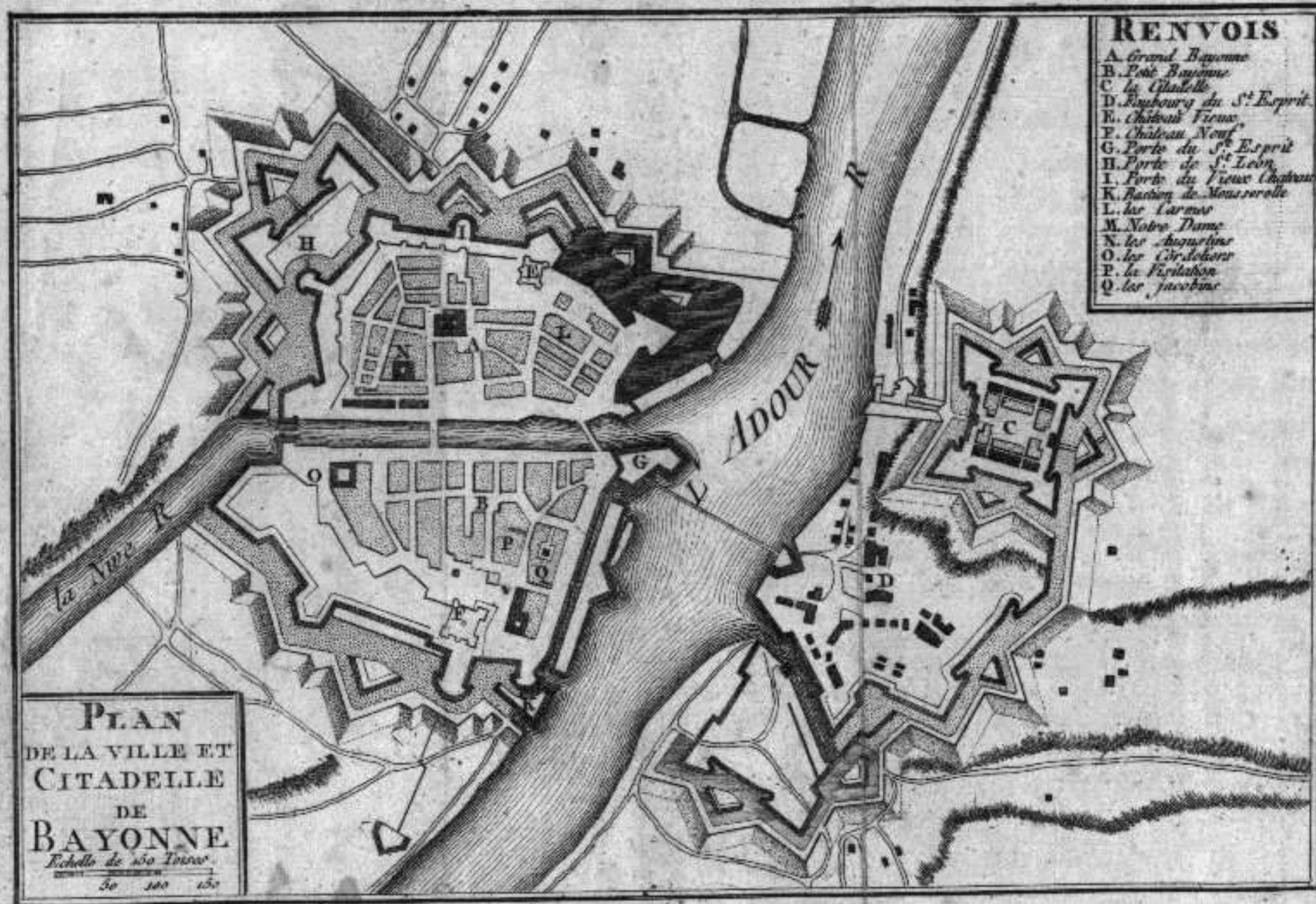
le pays étoit frappé : les Gascons , qui n'étoient point encore établis en de-çà des Pyrénées , descendoient de ces montagnes ; et comme la guerre étoit leur unique métier , et le pillage leur unique ressource , ils s'en retournoient chargés de butin (1). Un pays , sans cesse dévasté par le fer et la flame , devoit être sans commerce et sans industrie. Le cultivateur ne pouvoit être encouragé à jeter des semences dans une terre dont des brigands devoient dévorer les fruits : voilà sans doute les causes de la longue obscurité ou Bayonne est restée.

En 537 , l'empereur Julien , dont les talens et les vertus adoucissent l'horreur de son apostasie , fit une guerre opiniâtre aux Maures et aux Sarrasins ; ce prince heureux à vaincre et habile à profiter de ses victoires , poursuivit ses

(1) Histoire de la décadence des Romains, tom. 8 , pag. 228.

ennemis jusqu'au-delà des Pyrénées, et pénétra même dans le royaume de Castille ; au retour de ses conquêtes , il s'arrêta long-tems à Bayonne, qu'il choisissoit pour chef-lieu du pays de Labour, en langue Romaine Lapurdum. Cette ville étoit alors moins connue sous ce nom, que par celui de Baïa-Ona, qui dans l'idiôme Basque, du pays de Labour, signifie bonne Baye ; ce ne fut que vers le huitième siècle qu'elle reçut le nom de Bayonne qui lui est resté.





- RENOIS**
- A Grand Bayonne
 - B Petit Bayonne
 - C la Citadelle
 - D Subourg du S^t Esprit
 - E Chateau Vieux
 - F Chateau Neuf
 - G Porte du S^t Esprit
 - H Porte de S^t Leon
 - I Porte du Vieux Chateau
 - K Bastion de Mousserolle
 - L les Carmes
 - M Notre Dame
 - N les Augustins
 - O les Cordeliers
 - P la Visitation
 - Q les Jacobins

PLAN
 DE LA VILLE ET
 CITADELLE
 DE
BAYONNE
Echelle de 150 Toises
 50 100 150

C H A P I T R E I I.

*Description de Bayonne , ancienne
et moderne.*

LA révolution inattendue et subite qui vient de donner en France une forme nouvelle à toutes les parties de l'administration , doit avoir une influence particulière sur la destinée des villes. Les leçons de l'expérience qui instruisent le vulgaire , et les sages leur apprendront si elles ont acquis plus d'avantages qu'elles n'ont essuyé de pertes. Il est constant que les unes ne peuvent répandre plus d'éclat , que par l'éclipse des autres. Cette réflexion m'a déterminé à tracer , de ma patrie , une image de ce qu'elle étoit avant la révolution ; on aime à comparer ce qu'on étoit nos ancêtres avec ce que nous sommes ; je me suis seulement permis d'exposer les formes opérées par les

décrets de l'assemblée nationale, sans les citer à mon tribunal, dont je connois l'incompétence.

Cette ville, à en juger par son ancienne enceinte, s'étendoit de la porte Saint-Simon au pied des boucheries, en longeant la rue des Basques à gauche ; le haut de la poissonnerie, la rue Sainte-Catherine, la rue de la Salie, toujours à gauche, jusqu'au petit vieux château fort, dont parlent les Romains, qui fait face à l'entrée de la mer, où se termine actuellement le château ; c'est de cette forteresse qu'il a pris le nom du Château Vieux.

L'esplanade, ou cour de ce vieux château fort, sert actuellement de magasin de bois de charpente. Vers l'an 1732, on y fit construire une salle d'opéra. Malgré sa position voisine de l'Espagne, qui y attire nombre de voyageurs, même assez fréquemment des princes ou seigneurs des deux royaumes, cet établissement eut très-peu de

durée : la ville n'étant pas assez considérable pour soutenir la dépense de ce théâtre.

Je reviens au premier état de cette ville ; il y avoit , en y comprenant la sortie au midi pour l'Espagne , huit portes.

La première étoit celle de la Tour-du-Saut , au bas des boucheries , dite depuis porte Saint-Simon ; il en reste encore quelques vestiges du côté de la rivière et dans le bas de la rue , et une fontaine adossée contre les murs du rempart , qu'on nomme la fontaine Saint-Simon.

La seconde , rue de la Poissonnerie , attenant à une petite ruelle à gauche , et sur la droite à la rue Sainte-Catherine ; par la ruelle gauche communiquoit à la première porte donnant sur les boucheries.

La troisième , rue Sainte-Catherine , faisant face à la rue de la Salie , commu-

niquoit aussi par l'intérieur à la ruelle de la Poissonnerie.

La quatrième, du nom du Port où de la porte Sussée, faisoit face à la rue du Pilon et la rue Sussée.

La cinquième, en face du port du château, faisoit face à la rue de l'Argentierie, des cinq Cantons et le port du château, qui en a conservé le nom comme celle ci-dessus du port de Sussée.

La sixième, rue Orbe, près celle de Cardin, tenoit au bâtiment de l'ancienne monnoie.

La septième, en face des arceaux des Carmes et de la rue neuve de la Monnoie.

La huitième porte, seule qui nous reste, au bout de la rue de Majour, est nommée porte d'Espagne.

En outre de cette porte, dont j'aurai occasion de parler, il existe un vieux mur très-épais au long de la rue Sainte-Catherine, découvert à certaines dis-

tances ; on observe que derrière cette muraille , il y avoit une forte et obscure prison ; l'entrée en étoit très-étroite par la rue du Pilon , en face de laquelle étoit un hôpital , qui dans la suite a été détruit ; et sur la même place on a bâti des maisons , qui ont conservé le nom des caves de l'hôpital.

Il reste dans les caves de la rue de la Salie , sur la gauche , de gros anneaux de fer , scellés dans le mur de ville , qui servoient à amarrer les bâtimens ou barques des pêcheurs qui venoient dans les ports.

Toutes les maisons à droite , dans cette ville , sont bâties sur pilotis ; le fond du terrain étant marécageux et toujours couvert d'eau , particulièrement dans les hautes-marées , on ne peut , par cette raison , y pratiquer des caves , au défaut desquelles on y construit de simples celliers.

Hors la porte d'Espagne , il y avoit le fauxbourg des Augustins , qu'on

nomma depuis, fauxbourg Saint-Léon ; il fut détruit lors du siège Fontarabie ; sur le bord du fossé , au - dessus du garde-fou , on a élevé une forte croix de pierre qui désigne le lieu où étoit le couvent et l'église des Augustins (1) vers le neuvième siècle.

Cette petite ville , peu policée dans son origine , servoit d'asyle à nombre de pirates ou écumeurs de mer , qui commettoient des brigandanges sur tous les navires qui parcouroient les côtes du Portugal , Galice et de Biscaye ; on nommoit ces forbans , Cantabres.

Au-dessus de la porte de la Poissonnerie , il y avoit un très-beau temple adossé à la petite ruelle ; par la suite des tems, cet édifice est tombé en ruine ; après qu'il fut abandonné, les marchandes de poisson salé en ont fait leurs

(1) Les archives des Augustins font mention de ce fauxbourg , aussi ancien que la ville : leur église a subsisté environ 300 ans.

magasins , et ce n'est que de nos jours qu'il a été entièrement abattu. Sur cet emplacement , on a bâti de solides maisons avec une partie des matériaux tirés du temple.

Les portes et l'enceinte de cette petite ville , étoient comme ses murs , bâties par les Romains , d'une très-forte maçonnerie ; il est bon d'en donner quelques détails , attendu qu'il ne reste que celle d'Espagne : toutes étoient de la même forme et construction ; elles communiquoient les unes aux autres intérieurement.

Le sommet de ces portes étoit en voûte cintrée comme celle d'une cave.

Dans leur milieu on avoit pratiqué de très-agréables logemens, aussi vastes que commodes , ayant deux croisées , l'une au nord et l'autre du côté du midi. La seule voûte privée de cet agrément , étoit celle de la rue Sainte-Catherine , elle étoit toute en forte maçonnerie ; il y a lieu de croire qu'elle étoit la plus

importante , puisqu'il en existe , du côté de la rivière , une longue et assez large cour qui conduit à celle des arceaux , où abordent les bateaux de Dax ; dans ce lieu , est une porte ou barrière en bois , qui donne sur cette même ruelle ; elle offre sa sortie par la rue du Port de Sussée ; c'est dans cette même rue qu'on a toujours tenu et que se tient encore le marché de tous les grains et farines.

Ces voûtes et portes ont été détruites vers l'an 1740 , mais avec beaucoup de peines et de soins , tant elles étoient solides. M. Case de la Beauve , intendant de la province , fut sans doute autorisé à cette démolition par un arrêt du conseil , malgré les oppositions de la famille l'Arzac , et autres habitans qui réclamoient vainement leurs droits ; mais on prétendoit que toutes tomboient en ruine , qu'il se détachoit des pierres de celle de Sainte - Catherine ; cela n'étoit pas difficile à croire , tant à

cause de sa vétusté que de son énorme masse , puisque de la voûte à son sommet , elle portoit plus de quarante pieds sur environ vingt de largeur ; elle n'étoit d'ailleurs d'aucun usage , et souvent elle donna lieu à des craintes , particulièrement quand on a démoli et rebâti les maisons voisines , ce qui fit prendre les plus sages précautions ; les rues Sainte-Catherine et Salie furent , à certaines distances , fermées par des barrières.

Toutes les autres voûtes furent de même , par la suite , démolies , à l'exception de celle qui est à la porte d'Espagne , qui s'est bien conservée. MM. les échevins avoient obtenu qu'elle restât telle qu'elle est ; son intérieur et ses façades sont semblables à celles qu'on a démolies ; elle sert de prison pour le fait de police ou pour les malversations qui se commettent dans la ville , au tribunal de laquelle ces affaires sont portées en première instance ; il est

même des cas où les échevains jugent souverainement.

Les propriétaires de ces voûtes , peu satisfaits de voir disparaître les appartemens , qu'eux ou leurs prédécesseurs avoient pratiqués à grands frais dans l'intérieur de ces édifices , murmurèrent beaucoup ; mais en revanche , ils durent être bien dédommagés par la satisfaction que montrèrent tous les habitans quand on vit détruire ces masses énormes , qui interceptoient la vue , et empêchoient l'ornement et l'agrément de la ville.

Bayonne , située entre la Nive et Ladour , a été augmentée en différens tems de plusieurs rues , telles que celles du Pont Majour , place de Gramont , et de tout ce qui la précède.

Vers le onzième siècle on construisit les arceaux de Paneco , ceux de la Gallupperie Pontriques , et les quais qui y sont joint de l'un et de l'autre côté de la rivière.

L'hôpital ,

L'hôpital, qui étoit à l'entrée de la porte de la rue du Piloric, fut également reconstruit sur le petit quai qui fait face à la ci-devant coutume ou douane des fermes.

Dans le douzième siècle on continua le bourg neuf, et toutes les rues et culs-de-sacs qui y sont joints, en sorte qu'aujourd'hui, comme à cette époque, cette ville est partagée en deux, dont la plus grande est en de-là de la Nive, et l'autre partie, moins considérable, est bâtie en de-çà de Ladour, et se trouve entre cette rivière et la Nive (1).

(1) Sur la côte de Gallice il y a un petit port qu'on nomme Bayonna.

Entre Lille et Bailleul en Flandre, il y a aussi une très-jolie petite ville, qu'on nomme Bayonne, où l'on fabrique du fil à coudre, que Lille entretient et fournit à toute l'Europe.

Bayonne-Ogoulas, sauvages d'Amérique, hist. universelle, tom. 77, pag. 457.

Le fauxbourg du Saint-Esprit est au-de-là de Ladour, il ne dépend en rien de la ville, soit pour le spirituel, soit pour le temporel.

Ces deux villes sont enceintes d'un fossé sec qu'on a conservé; il y a, dans chacune de ces deux villes, un petit château antique; celui du grand Bayonne est flanqué de quatre tours rondes, d'un bon fossé, dans lequel le concierge a pratiqué un jardin-potager et fruitier.

Le château neuf est aussi flanqué de quatre tours en forme de bastions; cette première enceinte est composée d'une seconde de huit bastions, avec un ouvrage à corne, et d'un demi-chemin couvert.

Des huit portes qui renfermoient cette ville, du tems des Romains, en 506, on les a réduites à deux principales et à deux de communication.

L'une est la porte Royale.

L'autre celle d'Espagne.

La première est celle par laquelle on arrive à Bayonne par le fauxbourg du Saint-Esprit.

Les fortifications en sont excellentes, et elles consistent en une enceinte formée par quatre bastions, couverts d'un grand ouvrage à corne, le tout défendu de trois lunes de terre et d'un demi-chemin couvert, qui communique par l'allée de Bouffler à la porte de Mousserolle, qui, quoique peu importante, est aussi très-bien fortifiée; en sortant par cette porte, on trouve un petit chemin qui conduit à la citadelle de Saint-Jean-de-Pied-de-Port, flanqué au pied des Pyrénées qui mène à Pampelune (1).

La seconde porte est celle d'Espagne, qui est le plus ancien monument

(1) Le fort Saint-Louis, sous Huningue, ressemble assez à la citadelle de Saint-Jean-de-Pied-de-Port.

de Bayonne, ainsi que je l'ai déjà observé, subsistant du tems des Romains, et qui ouvre deux chemins pour l'Espagne.

Le premier va droit, de sa sortie, à Saint-Jean-de-Lux, passe par le bas de la Biscaye, Fontarabie, et conduit en droiture à Madrid, ainsi qu'à beaucoup d'autres villes d'Espagne, Galice, toute la Castille, et ce qu'on nomme le royaume de Léon; la poste, les diligences, établies à Bayonne depuis quelques années, ne suivent pas d'autres routes.

Sur l'ancienne route du glacis Saint-Léon, il en existe un second pour l'Espagne; elle passe par la haute-Navarre, Ainhoua, où est la dernière douane de France, on traverse les Pyrénées, d'où l'on se rend à Pampelune; mais cette route n'est praticable qu'à cheval, encore est-elle fort dangereuse par la fonte des neiges, qui forment des cre-

vasses sur le bas côté, et font autant de précipices (1).

Sur la droite du même glacis est un petit chemin, ou sentier, qui ne sert que de promenade; il conduit à l'allée marine, qui donne une rentrée dans la ville, par une porte étroite donnant sur

(1) J'ai encore observé en Alsace, que l'entrée de la ville de Schelestat avoit absolument la même forme que celle de Bayonne par l'Espagne; la descente du chemin couvert du glacis, les deux pans de mur en pierre de taille, à droite et à gauche, qui soutiennent les terres, sur la hauteur desquelles est une sentinelle, le pont levis sur le fossé de Saint-Léon, le premier corps-de-garde, la redoute, tout y est semblable: j'avoue, qu'avec plaisir, je m'y arrêtai pour la considérer, ainsi que ses fortifications; je me plaisois dans la douce illusion de croire que j'étois à Bayonne; il est à présumer que le maréchal de Vauban a exécuté le même plan, tant à l'entrée qu'à la sortie du royaume, dans ses deux extrémités.

la place de Grammont ; cet endroit , quoique très-petit (puisque trois personnes de front à peine peuvent y passer) est très-bien fortifié.

L'allée marine , par la beauté de son site , est des plus agréables , étant ornée de six rangs d'ormes qui donnent un couvert magnifique.

On y remarque un quai très-vaste et très-long , bâti en grosses pierres de taille , liés par des barres de fer , scellées au plomb , avec de gros anneaux de fer , posés à distances égales , pour amarer les vaisseaux.

Ce quai sera , dans la suite , prolongé jusqu'aux travaux de la barre , ce qui formera près de deux lieues de France d'étendue.

On jouit , en se promenant , de l'agrément de voir entrer et sortir des navires de toutes les nations ; le négociant a la douce satisfaction de voir flotter ses navires à ses pieds , fructifier ses travaux , recevoir des colonies ,

comme de l'étranger , les retours des diverses productions des campagnes et du sol qu'il habite , sur lesquelles il forme ses spéculations ; il a enfin l'agrément de son cabinet , de pouvoir trafiquer avec toutes les nations.

Bayonne est la seule ville de l'Europe qui ait l'avantage d'avoir deux rivières avec le flux et reflux de la mer.

La Nive prend sa source au pied des Pyrénées , traverse la grande ville.

Ladour , bien plus considérable vient aussi des Pyrénées , qui bordent la Navarre et le Béarn ; elle passe en forme de cascade sur le gave de Pau ; parcourt ensuite de vastes et riches campagnes , baigne les murs de Bayonne ; ce fleuve se joint ensuite à la Nive , au-dessous de la porte Royale , à l'entrée de la porte Marine.

Ces rivières portent de très-gros bateaux couverts , qui viennent de diverses

petites villes, bourgs et villages circonvoisins. Une position si avantageuse donne la facilité de communiquer avec Bayonne et Dax, d'y entretenir toujours en activité un très-gros commerce en grains, vins, eaux-de-vie, et autres boissons.

Tous les samedis, se tient, à Dax, un marché très-considérable des fruits du pays, mais plus particulièrement de planches, résine, brai, goudron, méraïn, qui viennent des productions des landes de Bordeaux.

La Chalosse, le Marancin, le Marsan, et Juranson y portent également des vins, du lin, du chanvre et autres articles des plus nécessaires pour l'armement des navires.

Des sables d'Olonne et autres ports de Bretagne, on transporte, à Bayonne, des cargaisons de sels destinés pour la pêche de la morue sur les bancs de Terre-Neuve, d'autres bâtimens, des mêmes côtes, y portent du bled; ils

exportent en échange du brai , goudron , planches , et autres objets propres à leur marine.

Des diverses parties des Pyrénées , il vient aussi des bateaux , gabarres , et des trains de bois propres à la construction des navires : l'entrée du port étant pénible , ainsi que je l'observerai plus bas , il y a toujours dans le port des flutes ou petites frégates de la marine royale , qui viennent prendre du bois de construction , lequel , sur les plans et devis du célèbre Grognard , constructeur de la marine royale ; on taille et prépare sur les chantiers , dans le Parc du Roi , en face de l'allée marine , tous les bois , mâtures et cordages pour les plus gros vaisseaux , en sorte que ces bâtimens de transport arrivent à Brest ou Rochefort , débarquent les bois , mâtures et cordages qu'ils y ont apportés , marqués et numérotés pièce par pièce , il n'est plus question que de les rassembler , et en

très-peu de tems un navire de guerre, de quelque grosseur qu'il soit, est prêt à être mis en mer.

Les mines et fonderies de Baigorry, à peu de distance de Bayonne, fournissent aussi des canons de fonte. Les épreuves ou essais en sont faits sur les bords de la mer, en présence des officiers de l'amirauté, qui n'en permettent l'usage qu'après double et triple épreuves, de la validité desquels ils dressent procès-verbal.

On peut également dire, sans rien hasarder, qu'il y a sur la partie méridionale du glacis, toujours en activité, une excellente corderie, établie depuis plus d'un siècle, par la maison Lannes, successivement de père en fils; leurs soins et leur exactitude, à fournir la marine royale, leur a mérité le titre honorable, gravé sur le seuil de leur atelier, de corderie du roi, titre qui leur a été confirmé par brevet et lettres-patentes de nos rois, que les descen-

danſ de cette famille ſe font gloire de ſoutenir.

Malgré tous les précieux avantages , que peu de villes du royaume peuvent ſe flatter d'avoir , il eſt un inconvénient qui empêche le port de Bayonne de l'emporter ſur ceux de Brest , Toulon et Rochefort , c'eſt la difficulté de l'entrée , comme de la ſortie de la barre , pour ſe mettre en pleine mer ; l'embouchure de ce port forme exactement le cul-de-sac de la mer de Biſcaye Eſpagnole , ſitué au midi , et celle de France au nord ; dans ſa première poſſition , ce ne ſont que des montagnes de ſables mouvans ; la ſeconde eſt également des ſables qui couvrent les côteaux , et tout le plat pays des landes de Bayonne à Bordeaux ; cette immenſité de ſables , toujours au gré des vents , forment de droite et de gauche des bancs qui bouchent l'entrée de la rivière , au point qu'il eſt néceſſaire de recourir au miniſtère d'un

pilote-côtier, qui est obligé, du haut des hunes, d'indiquer par des signaux, dirigés par un pavillon, l'entrée de la barre et les passages que les navires doivent pratiquer; on est par conséquent obligé de sonder continuellement l'embouchure de la mer, et de remorquer avec les chaloupes des pilotes - lamineurs les navires par la route qu'ils doivent tenir.

Le célèbre ingénieur, Louis Defoix, en 1578, après avoir bâti l'Escorial à Madrid, et la tour de Cordouan, près Bordeaux, ouvrage immortel, ce sublime architecte entreprit également, mais sans succès, les travaux du Boucau, pour arrêter l'effet de ces sables mouvans; les digues qu'il forma firent gonfler la rivière, au point que la ville couroit le risque d'être engloutie sous les eaux; néanmoins en faisant subir à son plan quelques corrections; les travaux, depuis nombre d'années, ont été

continués; ceux de l'allée marine en sont une suite.

De toutes les parties de la France, comme je l'ai fait remarquer, on arrive à Bayonne par le fauxbourg du Saint-Esprit, qui conduit à la ville par la porte Royale.

Ce fauxbourg, d'une assez grande étendue, est séparé de la ville par la rivière de Ladour; un pont en bois très-solide de trente-six arches, forme sa communication avec la ville, laquelle, comme je l'ai déjà observé, n'a rien de commun avec son fauxbourg. Son bailliage relevoit de la sénéchaussée de Tartas en première instance, et par appel au ci-devant parlement de Toulouse; le spirituel relève du diocèse de Dax.

Comme les Juifs ne pouvoient, avant la révolution, prendre aucun domicile dans Bayonne, il ne leur étoit même pas permis d'y coucher un seul jour;

ils habitoient le fauxbourg au nombre de mille, et l'on y compte cinq cents catholiques.

Dans le milieu de la place, il y a une superbe fontaine d'eau de source qui coule continuellement; elle fournit en abondance de l'eau à Bayonne et à tous les environs du fauxbourg.

Vers lès deux tiers du pont, du côté de la porte Royale, une partie, en forme de pont-levis, se sépare en deux pour que les navires puissent passer, soit qu'ils aient besoin d'être carrénés, ainsi que ceux qu'on construit à neuf à l'allée Bouffler, ou celle de Mousserolle.

Louis XI, dont le règne fut si fécond en cruautés et en actes de bienfaisance, y forma plusieurs établissemens. Ceux de l'église de Saint-Jean-de-Jérusalem, de l'hôpital des Pèlerins, où les malades, voyageurs et autres sont admis; une église collégiale

et chapitre sous l'invocation du Saint-Esprit, desquels établissemens je me propose, à l'époque du règne de ce roi, d'en dire les circonstances, ainsi que ce qui y a donné lieu; je dirai seulement ici que les chanoines de ce chapitre avoient le droit de nommer le juge de ce bailliage, dans la vacance du siège.

Il y a aussi dans ce même fauxbourg un couvent des dames Ursulines des plus anciennes fondations, où les pensionnaires, qui leurs sont confiées, sont des mieux soignées pour l'éducation, l'étude et le travail; tous les talens y sont cultivés.

Au pied de cette communauté commence la chaussée de la citadelle, construite par le maréchal de Vauban.

Après qu'il eut rétabli les portes Royales de Mousserole et d'Espagne, les murs de fortification qui forment l'enceinte de la ville, ses châteaux vieux et neuf, il fit construire la cita-

delle ; elle est située sur une hauteur qui commande aux trois parties de la ville , à l'entrée de la mer , au port et à la campagne ; c'est un quarré régulier, accompagné de trois demi-lunes, une du côté du fauxbourg du Saint-Esprit, et les deux autres du côté de la campagne, le tout entouré d'un fossé sec et d'un demi-chemin couvert ; par sa position elle est capable de résister à toute attaque, soit par mer ou par terre, du côté de l'Espagne, de couler bas tous les vaisseaux qui voudroient se présenter ; le flux et le reflux peuvent seuls tenir dans l'inaction toute attaque par mer ; dans l'intérieur de cette forteresse, il y a deux fontaines et un très-gros puits d'eau de source très-légère et de bonne qualité.

Louis XIV fit faire toutes les réparations et les fortifications dont la ville étoit susceptible : on augmenta le réduit, son magasin à poudre, ceux de Sainte-Claire, entre les cordeliers et le
château

château neuf, et celui de Mousserolle, toutes à double voûte, à l'épreuve de la bombe ; on construisit aussi l'hôpital militaire, en face des Ursulines ; les magasins à gauche, sur le grand chemin ; au pied de la citadelle, le parc du roi pour la construction et coupe des bois destinés à la marine royale.



CHAPITRE III.

*Des ordres ecclésiastiques , police et
judicatures établis à Bayonne.*

LA cathédrale ou métropole , sous l'invocation de Notre-Dame , est la seule paroisse de la ville ; c'est où se tiennent les registres de baptêmes , mariages et mortuaires.

L'évêché , fondé en 832 , suffragant d'Auch , s'étendoit , dans son principe , dans toute la Navarre Espagnole , il alloit même jusques dans la Castille.

Philippe II , roi d'Espagne , au concile de Constance , nomma plusieurs évêques dans son royaume : par ce moyen il détacha de ses états l'évêché de Bayonne , qui se trouva alors borné au seul pays de Labour ; il rendoit environ trente-cinq à quarante mille livres de revenu ; par les décrets de l'assemblée nationale , cet évêché a été sup-

primé, et son siège transféré et réuni à celui d'Oléron, dans le Béarn.

Le clergé de la cathédrale étoit composé de douze chanoines, l'un desquels réunissoit les dignités de théologal, de grand vicaire et de grand pénitencier.

Le curé, toujours pris dans le clergé, outre le revenu d'environ trois mille livres de son canonicat, jouissoit encore du casuel de toute la ville; il avoit trois vicaires sous lui et dix-huit prêtres desservant cette église.

La cure pouvoit être possédée par tout autre prêtre, qui sans être chanoine, avoit le droit de porter l'aumusse.

Nos pères attentifs à tout ce qui pouvoit entretenir la pureté des mœurs, et à étendre les lumières de l'esprit, fondèrent plusieurs communautés, où la religion, dégagée des pratiques minutieuses, conservoit toute la dignité de son origine; ce fut dans cet esprit

que MM. de l'Oratoire furent appelés pour diriger un séminaire, où se formèrent les jeunes gens destinés à la prêtrise. Notre patrie compte parmi ses enfans, le père Moisset, dernier supérieur général de cette congrégation de savans et de sages.

Un second séminaire fut établi par les soins de M. Daguerre, prêtre aussi propre à instruire, par ses lumières, qu'à édifier par la sainteté de ses exemples; cette école de mœurs et des sciences étoit établie au village de Larresolle, situé au pied des Pyrénées; des prêtres choisis par ce vertueux directeur y enseignoient toutes les sciences nécessaires à un digne ministre de l'évangile; ces deux séminaires, confondus en un seul, ont été unis à celui d'Oléron. M. Samadon, moine bénédictin, principal du collège de Pau, élu évêque, sacré à Paris à l'église des oratoriens, devient, par la réunion de l'évêché de Bayonne à celui d'Oléron, supérieur

de ces séminaires; on y compte encore huit communautés, dont cinq d'hommes et trois de femmes; ce nombre excessif, relativement à l'étendue et à la population de Bayonne, est un monument de la pieuse ferveur des habitans.

Les Jacobins, quoique leur église ne soit, à proprement dire, qu'un amas de débris, ne possédoient pas moins la propriété de plusieurs maisons contigües à leur couvent; ils jouissoient encore d'une île riche en bled, tenant par une langue de terre au village Durth; cette île fertile en toutes espèces de poissons, est entourée du fleuve de Ladour, qui lui fournit une pêche abondante, singulièrement d'alozes et de saumons.

Les Augustins, les Carmes et les Cordeliers qui, dans leurs institutions, s'étoient dévoués à vivre d'aumônes, possédoient des propriétés importantes.

Les Capucins, situés au bas du châ-

teau neuf, trouvoient d'abondantes ressources dans les largesses du peuple, qui leur faisoit oublier qu'ils avoient renoncé aux trésors et aux délices du monde.

Les trois couvents de religieuses, étoient les dames de Sainte-Claire, la Visitation, et de la Foi, dont l'institution étoit d'élever la jeunesse dans les maximes de la religion; les premières, presque sans revenu, trouvoient leurs simple nécessaire dans la quantité de pensionnaires de tout âge, dont leurs maisons étoient une école de science et de vertu.

Les dames de la Visitation, dont madame de Chantal, de la famille d'Hariague, est fondatrice (1), elle yavoit

(1) Vers l'année 1751, je fut chargé de faire passer aux dames de la Visitation le portrait original de madame de Chantal, trouvé dans les tableaux de famille de la succession de M. et madame de Hariague, trésorier du régent.

aussi fait un établissement ; c'est une de ces maisons où la piété éclairée ne substitue pas des exercices de fantaisie aux devoirs ; une vie commune , un régime sans caprice , y faisoit revivre la noble simplicité des maximes évangéliques.

Bayonne étoit trop voisine du Béarn pour que la doctrine de Calvin n'y fît pas de nombreux prosélites : après la révocation de l'édit de Nantes , plusieurs familles , par leur persévérance dans leurs opinions , furent punies et ruinées. Ce fut à cette époque que les dames de la Foi, dites de l'Union Chrétienne , furent appelées à Bayonne , où elles ouvrirent des écoles gratuites pour les enfans délaissés , et pour ceux à qui la fortune de leurs parens avoit refusé les moyens de donner de l'éducation.

A une demi-lieue de la ville , sur le grand chemin de la Barre , étoit une très-belle abbaye de religieuses Bénédictines , de fondation royale , dépen-

dante de l'abbaye de Citeaux, quoique située au-de-là de Ladour. Elle étoit du diocèse de Bayonne; par la révolution, elle tombe au diocèse de Dax.

L'abbaye de la Honse, de l'ordre des Prémontés, entre Sorde et Bayonne près Ladour, étoit fondée par Bertrand, vicomte de Bayonne; on compte dans le nombre de leurs abbés, M. Dartayette, chanoine et grand-vicaire, élu abbé en 1733. En 1740, il passa, de la cathédrale de Bayonne, au chapitre du St.-Esprit, en qualité de doyen.

Dans son origine, la cathédrale étoit entourée d'un cloître, qui s'étendoit depuis la porte de la maison curiale jusqu'à celle en face de l'hôtel-de-ville.

La population étant devenue plus nombreuse, la ville prit de nouveaux accroissemens; il falut alors avoir une place assez spacieuse pour former un marché d'objets de première nécessité; on fut obligé d'abattre la totalité de ce cloître, sans toucher aux édifices, ni à

celui qui forme le quarré exact qui entoure le cimetiére commun.

Les familles qui avoient des sépultures, dans les cloîtres détruits, les firent transporter dans les églises et cloîtres de différens religieux, excepté cependant ceux des Capucins.

Etablissemens publics.

La ville entretient deux écoles publiques.

1°. Un collège où l'on enseigne les humanités jusqu'à la rhétorique.

2°. Une école de géographie et didographe, où l'on montre le pilotage et autres instructions de marine ; l'instruction y est gratuite pour les Bayonnois, mais les étrangers ne jouissent point de ce privilége.

3°. Un hôtel-Dieu ou hôpital des pauvres malades de la ville, sous l'invocation de Saint-Léon, ouvre un asyle à la pauvreté souffrante, qui y est parfaitement soignée.

Les directeurs sont choisis parmi les notables de la ville par la voie du scrutin; M. l'évêque étoit, par sa dignité, le père spirituel; né premier administrateur perpétuel, il étoit spécialement chargé de visiter les malades, leur linge, la nourriture et les médicamens.

Tous les jeudis, à dix heures, on tient assemblée générale pour l'ordre et la police de la maison.

Il ne manquoit à cet asyle des infortunés, qu'un lieu pour y recevoir les innocentes victimes de l'incontinence de leurs pères, qu'une loi inhumaine flétrissoit en naissant, et dégradoit du rang de citoyen; des pères et mères barbares étouffoient la nature, en exposant leurs enfans clandestins dans les places publiques, et souvent à l'inclémence des saisons; ingénieux à se soustraire à la vigilance des magistrats, ils vivoient sans remords, et jouissoient de l'impunité.

Une main secourable arracha à la

mort ces infortunés ; la pitié compatissante de M. de Lanes , chez qui la vertu est un patrimoine fructifié par ses mains , employa le produit de son industrie commerçante , à l'acquisition de plusieurs maisons attenantes à l'hôpital Saint-Léon , qu'il fit démolir , et dans leur emplacement on fit construire une aîle pour y recevoir les enfans trouvés dont il devint le père d'adoption ; ce fut par cet acte de bienfaisance qu'il vengea la nature outragée par l'injustice des loix , complices des préjugés.

De la manufacture.

4°. En face du château vieux , derrière l'hôtel de la monnoie , étoit un ancien édifice , nommé le Palais , où le comte de Lancastre , général des Anglois , faisoit sa résidence en 1290. Ce palais , dont il ne restoit que les débris et quelques vieilles masures ; une cour , une arrière-cour sur le derrière , qui servoit de magasin

pour des bois quarrés et de planches ; ce local qui , pendant long-tems , fut abandonné , est devenu le refuge des infortunés : c'est-là que les mandians , des deux sexes, trouvent des ressources contre le besoin , en filant du lin ou du chanvre et de la laine ; les plus industrieux , encouragés par un salaire proportionné au mérite de leur travail , fabriquent des toiles ou des draperies grossières , qui servent à revêtir les pauvres renfermés dans les maisons de force et de charité.

Cet établissement est l'ouvrage d'une vertueuse administration , à laquelle président aujourd'hui des citoyens éprouvés par leur désintéressement et leur intégrité , qui tous sont choisis parmi les notables.

Officiers municipaux.

Le corps municipal de Bayonne est composé d'un maire , d'un premier échevin , auquel sont joints trois autres

échevins ; deux jurats , un clerc ou assesseur , un procureur - syndic ; la moitié est élue tous les ans alternativement ; par ce moyen , ils exercent leurs fonctions pendant deux ans. Cette élection se fait ordinairement le 14 septembre , par la voie ordinaire du scrutin , conformément aux décrets de l'assemblée nationale.

Ces magistrats étoient seigneurs des bords de la rivière de Ladour , depuis le port de Hourgave , à quatre lieues au-dessus de cette ville , jusqu'à la mer , et de-là jusqu'au vieux Boucau , où s'étoit porté le lit de cette rivière. Tous les ans ils envoioient un échevin , accompagné du syndic de la ville et de leurs greffiers , sur tous les lieux , faire les actes de possession ; ils étoient aussi seigneurs du village de Saint-Etienne , de l'autre côté de la rivière , au-dessus du fauxbourg.

Outre la municipalité , il y avoit trois tribunaux ou sièges de jurisdic-

tion, indépendamment d'un hôtel des monnoies , et d'une chambre de commerce.

1°. Le sénéchal; 2°. l'amirauté; 3°. les consuls.

Le sénéchal , ou la sénéchaussée des Landes, étoit composé d'un lieutenant-général, civil et criminel; d'un lieutenant-particulier, d'un procureur et d'un avocat du roi; sa juridiction s'étendoit sur le bailliage d'Ustarist, et sur tout le pays de Labour, Bayonne ayant toujours été, depuis 506 , reconnue comme la capitale et le chef-lieu de tout ce département, quoique par ses décrets, l'Assemblée nationale ait décoré de ce titre le chetif village d'Ustarist.

D'après les procès-verbaux dressés sur le lieu même , lors de la convocation des citoyens actifs pour la nomination des députés des basses Pyrénées, à la fédération du 14 juillet 1790 , qui constate que ce petit village , flanqué

aux pieds des mêmes Pyrénées , entouré de bois ; les habitations y sont éparses de côté et d'autre , manque non-seulement de logement pour les électeurs , mais encore des vivres , de première nécessité.

Il y a lieu de croire , d'après cela , que la nouvelle législature rectifiera cette erreur grossière : il est bien étonnant que les citoyens de Bayonne aient négligé d'envoyer à tems un député pour soutenir les droits et privilèges de leur ville.

Louis XIV , par un arrêt du Conseil du 23 janvier 1679 , attribue à la sénéchaussée de Bayonne , la compétence de juger en dernier ressort , les cas prévôtaux ; et par cet arrêt , il est aussi ordonné que toutes les lettres de grâces pour des crimes commis dans son ressort , lui seroient adressées , et par elle entérinées.

MM. Lespes de Hureaux , ont occupé le siège de la présidence civile et

criminelle de la sénéchaussée de Bayonne , pendant plus de quatre siècles , toujours de père en fils , sans la moindre interruption , à la plus grande satisfaction de tout le monde ; ils étoient les amis du pauvre , les consolateurs et les pères de la veuve et de l'orphelin. M. de Hureaux , dernier rejeton de cette tige généreuse , occupoit cette place , où il faisoit asseoir avec lui , la science et l'intégrité : mais l'Assemblée nationale , par son décret du mois d'octobre 1790 , a supprimé toutes les cours et juridictions du royaume ; ainsi on remarque que cette respectable famille s'éteint avec le tribunal qu'elle a si dignement et si long-tems présidé.

Le siège de l'amirauté étoit composé d'un lieutenant-général , d'un lieutenant particulier , d'un procureur et d'un avocat du roi ; sa juridiction se bornoit au port et aux quais pour tout ce qui avoit rapport à la marine tant au civil qu'au criminel , avec
appel

appel de même que la sénéchaussée, au ci-devant parlement de Bordeaux.

La juridiction consulaire ne juge que des affaires de commerce entre négocians et marchands; les juges sont pris et nommés par scrutin, parmi les citoyens qui ont exercé le commerce, avec distension.

La chambre du commerce est également choisie parmi les négocians qui ont passé au consulat, même dans la municipalité; il faut aussi qu'ils aient été chargés du soins des hôpitaux.

L'hôtel des monnoies est, sans contredit, l'un des plus occupés du royaume; sa proximité avec l'Espagne lui fournit beaucoup de matières d'or et d'argent; ce qui la tient presque toujours en activité; elle relevoit ci-devant des cours des monnoies de Lyon; sa marque est **L**.

C H A P I T R E I V.

Des privilèges dont cette ville jouissoit avant la nouvelle constitution ; prérogatives accordées et confirmées par nos rois , d'auguste mémoire , Henri IV , Louis XIII , Louis XIV. et Louis XV.

LES privilèges que nos rois ont accordé et confirmé successivement pour cette ville, sont aussi honorables qu'intéressans.

- 1°. Exempte de taille, de gabelle, des droits d'aides, traites, papier timbré, et de toutes impositions extraordinaires, ce qu'on a laissé perdre en partie.
- 2°. Les achats et ventes à tous les citoyens qui vouloient s'y établir dans le commerce des tabacs, sels, boissons, épiceries, graines, et tous autres objets commestibles, desquels ils peuvent

faire librement la vente en gros et en détail, et en gros ballot sous corde ; des lainages, pièces de toilerie, draperie, soierie, et autres objets ; le détail de ces articles étoit réservé aux membres du corps des marchands.

3°. La franchise entière, tant à l'entrée qu'à la sortie, soit par mer ou par terre, de toutes les marchandises qui y étoient importées ou exportées pour le compte des citoyens nés à Bayonne seulement ; tout étranger payoit les droits imposés suivant les tarifs des fermes ; une simple déclaration à la coutume, signé *manu propria*, du privilégié, suffisoit pour que les expéditions lui fussent délivrées franches.

4°. Une fille née à Bayonne, en épousant un étranger, lui transmettoit son privilège, et par cette alliance il jouissoit ces privilèges et prérogatives de citoyen, comme s'il étoit né à Bayonne.

5°. Le droit de se garder eux-mêmes : quoiqu'il y ait des troupes de ligne , elles sont postées hors la ville , dans la citadelle et autres fortifications. Les bourgeois gardent l'intérieur et l'entrée de la ville ; sa garde nationale actuelle est composée de dix-huit cents à deux mille hommes citoyens , bien armés.

6°. Tout enfant né à Bayonne est réputé né soldat du roi et de la nation ; la municipalité lui donne un passeport , qui équivaut à une cartouche , avec lequel il étoit exempt de tirer à la milice , ou forcé à prendre les armes , quelque part qu'il se trouvât en France

7°. Le droit du port d'armes dans toute l'étendue du royaume , droit qui leur a été souvent contesté , mais sans fondement ; et qui jamais n'a été aboli.

8°. Le droit dévolu au maire , ou premier échevin de la ville , est que quand le lieutenant du roi vient à dé-

céder ou à s'absenter, ce qu'il ne peut faire sans un congé de la cour, alors le maire fait toutes les fonctions jusqu'à son retour, ou qu'un autre lieutenant de roi, nommé pour le remplacer, soit mis en possession. Le magistrat, pendant cet intervalle, commande les troupes de ligne, dont il représente le chef. Il est le dépositaire gardien de toutes les clefs de la ville; de plus, le colonel né et le chef de division des troupes nationales.

90. Lorsqu'un Bayonnois a quitté sa patrie pendant un nombre d'années, et qu'il y revient, il est obligé d'en faire sa déclaration à la municipalité, d'après laquelle il rentre dans la jouissance de ses droits de bourgeoisie, après un an et un jour de sa notification.

100. Dans les fêtes publiques, ou d'autres occasions, les drapeaux de la ville ne peuvent être portés que par un Bayonnois, de même dans la

troupe nationale , par le plus ancien
de la compagnie , soit volontaire ou
officier dans ce corps de citoyens. Ils
sont tous égaux et frères d'armes.



C H A P I T R E V.

*Des foires et marchés qui se tiennent
à Bayonne, et leur police.*

DANS le courant de l'année, il y a deux foires franches ; la première s'ouvre le jour des cendres ; la seconde le premier jour du mois d'août, elles tiennent chacune quinze jours ; les marchands forains ordinairement, composoient avec les échevins, qui avoient le droit de leur accorder une huitaine de prolongation. Les fabriquans du Languedoc, Castres, Toulouse et autres lieux, y portent des grosses draperies et bonnetteries de leur pays, desquelles il se fait une forte consommation pour la Navarre, le pays Basque, et les matelots ; d'autres marchands qui parcourent les foires, y portent aussi des comelleries et bijouteries.

Les lundis et jeudis de la semaine, on tient le marché, qui est des plus considérables; toutes les villes et villages du pays de Labour, haute et basse Navarre, la Biscaye et les campagnes des environs, fournissent au marché de toutes les espèces de provisions, mais singulièrement du bled, bled-d'inde et autres grains. Ils prennent en échange des marchandises, comme des toiles, draperies, épiceries, sels et autres objets, dont la plupart font commerce dans leur pays; les marchands de Fontarabie, Saint-Sébastien, et de plusieurs petites villes de la frontière Espagnole y viennent également faire leurs achats.

Les traiteurs, les étrangers, mais plus particulièrement les juifs, ne peuvent se pourvoir dans ces marchés, d'aucune espèce de provision combustible, même de celles de première nécessité, qu'après que les habitans se sont pourvus; à onze heures la clo-

che de l'hôtel-de-ville sonne pour annoncer la liberté du marché.

Le samedi, veille de Pâques, par extraordinaire, il y a aussi un marché.

Les officiers municipaux, toujours attentifs au bien de leurs concitoyens, s'assemblent tous les lundi et vendredi de chaque semaine, à huit heures du matin; la même cloche de l'hôtel-de-ville sonne, elle avertit que les échevins vont s'assembler pour vérifier le prix des grains vendus dans la dernière semaine, pour fixer le prix du pain, et lorsqu'il y a quelque variation, ils la font sur-le-champ annoncer et afficher, à son de trompe, dans tous les lieux et carrefours accoutumés de la ville, comme aussi dans le besoin pour aviser aux moyens de procurer l'abondance, ou tout au moins de prévenir la disette du bled; ils prennent en considération tous les remèdes qu'il leurs sont proposés pour subvenir à l'approvisionnement.

Ces mêmes jours d'audience, tous les citoyens qui se présentent au corps de ville, pour quelque pétition qu'ils pourroient avoir à faire touchant le bien général de la commune, ou pour des objets qu'il leurs seroient personnels, sont admis.

S'il est question de quelque difficulté entre citoyens de la compétence de ce tribunal, elles y sont jugées sommairement et sans frais.



 CHAPITRE VI.

Etablissement du christianisme à Bayonne et dans le pays de Labour.

QUOIQUE Saint-Léon soit regardé comme le premier évêque de Bayonne, les monumens de l'histoire déposent que l'établissement du christianisme date d'une antiquité plus reculée dans les provinces voisines des Pyrénées, puisque Saint-Vincent, martyr, premier évêque de Dax, dans les Landes, qui vivoit en 506 (1), y avoit fondé le christianisme; mais il est à présumer que le flambeau de l'évangile s'étoit éteint parmi les peuples du pays de Labour, après la mort de cet apôtre, puisque Saint-Léon vint du fonds de la Neustrie pour le ralumer. On lit dans

(1) Hist. du clergé de France, ch. de Dax.
Ibid. Bayonne, pag. 555.

la chartre de Lescar, que les premières incursions des Normands et des Sarrasins, l'évêché de Bayonne fut dévasté par les pirates, long-tems avant l'arrivée de Saint-Léon et de ses frères, où ils trouvèrent le peuple enseveli dans les ténèbres d'une grossière idolâtrie ; ces saints personnages qui devoient porter leur mission chez les Sarrasins d'Espagne, s'arrêtèrent, par une inspiration du ciel, à Bayonne, où ils ne devoient prêcher la foi de l'évangile qu'en passant.

Léon.... naquit l'an 850, à Carantan, ville de la basse-Normandie, province féconde en savans et en littérateurs, mais aride en martyrs, et en confesseurs ; sa famille, originaire des bords du Rhin, l'envoya, à l'âge de douze ans, à la cour de Louis, roi de Germanie, où son mérite prématuré faisoit présager son élévation future.

La sévérité de ses mœurs, son caractère réfléchi le rendirent étranger

dans le séjour tumultueux des passions ; l'étude et la méditation furent ses jeux et ses amusemens ; il fut un de ces génies qui n'ont pas besoin des secours tardifs du tems pour parvenir à leur maturité , et on peut dire qu'il ne passa , ni par l'enfance , ni par la jeunesse , pour atteindre à la sagesse des vieillards.

Le monarque le démêla dans la foule des courtisans , et l'y trouvant déplacé , il crut devoir le mettre dans l'exercice de ses talens , qui l'appeloient à l'étude de la théologie ; à laquelle il se livra avec une espèce d'intempérance.

Ses succès furent rapides , et dès qu'il fut revêtu du sacerdoce , il engendra une multitude d'enfans à la foi , et fit germer l'esprit de l'évangile dans les cœurs les plus corrompus. Le pape Jean VIII , en 892 , instruit par la renommée du succès de ses prédications , le nomma à l'archevêché de Rouen , sous le règne de Charles-le-Simple ;

cette dignité qui, pour tant d'autres, n'étoit qu'une décoration fastueuse, ne fut pour lui qu'une servitude honorable et pénible, dont il remplit les fonctions avec une fidélité scrupuleuse.

Quelque fut l'importance et l'étendue du territoire sacré, confié à sa sollicitude pastorale, ses talens parurent, au souverain pontife, reserrés dans de trop étroites limites; il le chargea d'aller planter l'étendard de la croix dans le pays des Basques, couvert alors des ténèbres de l'idolâtrie, et dont la piraterie étoit la principale richesse, ce qui fit donner le nom de Cantabres aux habitans de ces côtes.

Léon accepta cette mission laborieuse, et brûlant de la soif du martyre, et animé par l'espoir d'étendre l'empire de Jesus-Christ, il associa à son apostolat ses deux frères, Philippe et Gervais, dignes émules de son zèle et de sa foi; ils partirent à pied, sans craindre que le spectacle de leur pau-

vreté scandalisât un peuple qui , par les brigandages maritimes , s'approprioit les richesses des nations commerçantes.

Ces hommes apostoliques , conduits par l'esprit divin , s'arrêtèrent à Bayonne , qu'ils trouvèrent infectée des abominations de l'idolâtrie ; Mars étoit l'unique objet de leur culte sacrilége , et comme ce peuple courageux vivoit dans un état de guerre , il étoit naturel d'offrir leurs encens à celui qui étoit réputé présider au sort des combats.

Ces saints personnages , s'élevant au-dessus de la crainte de la mort , prêchèrent publiquement l'évangile ; les torrens de leur éloquence , la sainteté de leurs exemples , fertilisèrent subitement les champs de la foi. La moisson fut abondante , et dans une seule semaine , ils baptisèrent 758 personnes (1) qui ,

(1) Dict. des Sts personnages, t. 2, p. 145.

purifiés dans les bains sacrés, semblent former une race pure et dégagée des vices.

Léon encouragé par la rapidité de ses conquêtes, crut devoir attaquer l'idolâtrie jusques dans ses fondemens; l'arbre eut continué à donner des fruits empoisonnés s'il n'en eut coupé les racines : accompagné de ses deux frères, Philippe et Gervais, ils rassemblent ses nombreux prosélites; et suivis de cette milice sainte, ils se transportent dans le temple de Mars, montent dans la tribune sacrée, tonnent avec véhémence contre le culte insensé et sacrilége qu'on rend à l'idole, et sans bornes dans leur zèle, ils renversent et foulent aux pieds son simulacre.

Dans le tems qu'ils oppéroient cette sainte révolution, les Cantabres arrivent dans le port, chargés du fruit de leurs brigandages, ils ne trouvent plus dans la ville que des censeurs de leurs pirateries,

pirateries , qui jusqu'alors avoient été regardés comme des expéditions héroïques , l'unique ressource de leurs pays ; ces hommes féroces , irrités de l'outrage fait à leurs Dieux qui autorisoient leurs rapines , se rendent tumultuairement dans le temple ; où ils trouvent le vertueux prélat qui leur offre le pain de la parole ; sourds à sa voix et devenus plus furieux , ils ne voyent en lui qu'un étranger , destsucteur du culte de leurs pères , et qu'un ennemi qui , en leur contestant le domaine des mers , est venu tarir les sources publiques. Ils l'accablent d'outrages , et l'arrachant hors du temple , lui font subir mille supplices , en le traînant à la porte d'Espagne , où l'un deux lui trancha la tête et massacra son frère Gervais.

Philippe qui vivoit , avec ses frères , dans le fauxbourg des Augustins , poursuivit ses courses en Espagne , qui alors gémissoit sous le joug des Sarrasins.

Quand la fureur de ses brigands fut

calmée, le corps de Saint-Léon fut recueilli par les principaux habitans qu'il avoit éclairé du flambeau de l'évangile ; et sur le lieu où il avoit reçu la couronne du martyr, on fit bâtir une petite église ou chapelle qui, dans les guerres civiles du douzième siècle, fut détruite ; mais pour en conserver la mémoire, on planta une grande croix de pierre qui existe sur le garde-fou du fossé où étoit alors, à-peu-près, le centre de ce fauxbourg.

Le corps du saint apôtre fut d'abord enfermé dans une chasse de bois artistement travaillée ; mais dans la suite que tout le pays eut embrassé le christianisme, la ville reconnoissante, le mit dans une chasse d'argent, revêtue d'ornemens précieux, qui fut placée au-dessus du siège épiscopal, sa tête et son buste sont aussi enfermés dans une chasse d'argent, enrichie de pierres précieuses, et placée dans une niche pratiquée dans la chapelle de Saint-

Pierre ; dans les fêtes solennelles , elle est exposée à la vénération des fidèles.

La chasse , dans les calamités publiques , est descendue pour désarmer la colère du ciel , et cette pieuse cérémonie ne se fait que sur l'ordonnance des officiers municipaux.

Le premier jour de mars est une solennité consacrée à la mémoire du saint apôtre. Son chef est porté avec une pompe religieuse hors la ville , où l'on dresse un autel dans le lieu où il habitoit avec ses frères ; on y fait une station , où on chante l'hyme du commun des martyres.

Les officiers municipaux en charge , et ceux qui en ont exercé les fonctions , se rendent , le jour de la Pentecôte , à l'hôtel-de-ville , pour témoigner leur reconnoissance d'avoir tiré leurs ancêtres des ténèbres de l'idolâtrie ; ils marchent en corps , portant des flambeaux éteints jusqu'à la porte

d'Espagne , où étant arrivés , ils les alument et les portent au chœur de la cathédrale ; c'est-là qu'ils les déposent jusqu'au jour de la fête de Saint-Pierre ; on les y alume pendant tous les offices divins ; on renouvelle la même cérémonie le jour de la Fête-Dieu , à la procession d'usage , ainsi que le jour de Saint-Pierre. Tout s'y fait avec une pompe édifiante , et qui convient à un peuple dont l'imagination vive et dominante , est toujours dans l'effervescence. (1)

Le tableau et la plupart des ornemens qui servoient à la petite église ou chapelle de Saint-Léon , détruite dans le douzième siècle , ont été transportés au cloître de la cathédrale , où l'autel du Saint a été rétabli , sous la même invocation ; ces monumens précieux , par leur antiquité , entretiennent la piété du peuple , qui croit que Dieu

(1) Les Basques.

est plus grand dans un superbe temple , que dans une humble cabanne , et qui juge de la dignité de la religion par la magnificence des cérémonies.

L'apôtre de la Biscaye , du pays de Labour , eut pour successeur au siège épiscopal , plusieurs évêques de Gascogne , que l'archevêque d'Auch envoya d'abord en différens tems , pour entretenir ces peuples dans le christianisme. Gombaut , l'un de ces pasteurs , fut celui qui exerça le plus souvent les fonctions apostoliques dans le diocèse.

1. Arsins ou Arsias Racha , a occupé le siège épiscopal en 980. Il succéda ensuite au pape Benoît VII ; on a de lui une carte contenant la description et les limites de son diocèse. (1)

2. Raimond , surnommé le vieux , siégea en 1025 , y mourut en 1059.

(1) Hist. du clergé de France , par Dutems V. G. de Bordeaux , 3 vol. in-8°. tom. 1 , pag. 560.

3. Raimond, dit le jeune, neveu de ce dernier, d'abord évêque de Basas, à la prière d'Anstande, archevêque d'Auch, il passa à l'évêché de Bayonne. Il fit restituer au vicomte Fortuné ou Fortinius Sanche, et Loup Sanche, ses frères, tous les biens qu'ils avoient pris aux églises; avec ses restitutions, il fit rebâtir et réparer ces mêmes églises, élu en 1059, mort en 1063.

4. Bernard d'Astarnac, élu évêque en 1106, et en 1118, nommé à l'archevêché d'Auch.

5. Carsias, chanoine et archidiaque, élu évêque en 1120, mort la même année; il donna tout son bien à son église.

6. Guillaume, élu évêque, et mourut peu de jours après.

7. Raimond Demartres, moine de Saint-Sever, cap de Gascogne, élu en 1121, reçu de Guillaume, duc d'Aquitaine, la donation de la moi-

tié de la ville de Bayonne ; il y mourut le 22 avril 1125.

8. Arnaud Loup , surnommé Desaut , élu ensuite , et siégea en 1141.

9. Arnaud Formalcelle , évêque en 1149.

10. Fortanier ou Fortun , après avoir obtenu de Richard , la confirmation faite de la donation de la moitié de la ville de Bayonne , de l'avis des barons , détermina ce que les vassaux de l'église devoient lui laisser à leur mort ; il siégea en 1170.

11 Pierre Bertrand de l'Espelette , issu des barons de ce nom , souscrit au diplôme de Richard , duc d'Aquitaine , en faveur de Bayonne , élu en 1170.

12. Ademare fut nommé évêque de Bayonne au concile de Latran en 1179.

13. Bertrand de Lesiarre , abbé de Sordes , élu évêque en 1185. Il eut part au commandement des troupes

que Richard, Cœur-de-Lyon, envoya à la guerre des Croisades, en 1204, avec Jean de Cannard, évêque de Dax, et plusieurs autres évêques; M Guilhem de Poulevant, chanoine de Dax, fut du nombre. Il a rapporté de Jérusalem une portion de la vraie croix, déposé à la cathédrale; ce chanoine fut pris et entraîné dans la prison (1) par des brigandages.

14. Raimond-Guillaume Douzac, élu évêque en 1213; il assista, comme légat du pape Grégoire IX, au concile de Tarascon. (2)

15. Santus, ou Sanche de Haites, de chanoine-sacristain de Bayonne, il en devint l'évêque en 1259, mort en 1275; de son tems, en 1264, les Carmes s'établirent dans la ville.

16. Dominique Demans ou Manas, évêque en 1279. En 1302, il fut prin-

(1) Hist. de Math. tom. 361, pag. 361.

(2) Les Cordeliers furent établis en 1209, et les Jacobins le 22 décembre 1216.

principalement connu par sa lettre du roi d'Angleterre, du mois de juin 1294, adressée aux évêques de sa province au sujet du recouvrement de la Gascogne.

17. Arnaud-Raimond Dumont, élu évêque au concile de Nogaret, en 1303, mort à Bayonne en 1307.

18. P. Dumont, élu en 1308, mort la même année.

19. Pierre de Marrenne, issu des vicomtes de ce nom, élu en 1309, mort en 1313.

20. Bernard de Ville, ou de la Ville. Il étoit au concile de Nogaret, où il eut plusieurs voix pour l'évêché de Bayonne, élu en 1315, mort à son diocèse en 1316.

21. Pierre de Maslac, religieux de l'ordre des Frères Prêcheur, élu évêque en 1316. Il eut des différens avec les religieux de son ordre, qui furent portés au pape Jean XXII, qui lui permit de porter des décimes dans

toute l'étendue des terres de Bertrand, comte d'Armagnac.

22. Pierre de Saint-Jean, du même ordre, assista au concile de Marciac le 6 décembre 1329. Le roi d'Angleterre le chargea de négociation pacifique, élu évêque le 27 octobre 1319, mort en 1356.

23. Guillaume Dupin, élu évêque en 1359, mort la même année.

24. Guillaume Vital de Saint-Jean, élu en 1367. Il assista au concile de Lavour l'année suivante.

25. Pierre d'Oriach, du diocèse de Rhodès, religieux de l'ordre des Frères Mineurs, élu évêque en 1372, mort en 1377.

Le siège vaca, jusqu'en 1381, à cause des guerres civiles.

26. Barthélemi d'Arribaire, ou de Larivière, religieux Dominicain, élu évêque en 1382, mort en 1392.

27. Menende, religieux de l'ordre

des Hermites de Saint-Augustin, évêque en 1394, mort en 1405.

28. Pierre Vernet, ou Dubernet, évêque en 1406. Il existe une quittance du pape de 2500 florins d'or, qu'il paya à la chambre apostolique pour la nomination à son évêché.

29. Guillaume de Bordes, ou de la Borde, appelé Guillaume Arnaud, la trente-neuvième session du concile tenu à Constance lui assigne, pour son entretien et quatre chanoines à sa nomination, les biens de l'église de Bayonne, situés dans le royaume de Navarre, élu évêque en 1444. Il permuta avec l'évêché de Dax.

30. Garsias Guisier, évêque de Dax, transféré à Bayonne en 1444, mort à son évêché en 1454.

31. Pierre de Monloc, nonobstant les oppositions du concile de Constance, élu évêque de Bayonne en 1454. Il paroît, qu'ensuite il donna sa démission.

32. Jean Demaruel, chancelier de l'église d'Amiens; quelques écrivains disent qu'il y eut plusieurs évêques de nommés, mais il paroît certain que le siège n'a été occupé que par celui-ci depuis 1454 à 1458.

MM. de Sainte-Marthe et autres écrivains, nomment évêque Gualard, mort peu à près son élection en 1459.

Estiennot dit aussi que l'abbé de Montlieu, appelé Amauri, avoit été élu en 1465. Mais il paroît certain qu'aucun d'eux ne prit possession du siège.

33. Jean de Laure, évêque en 1468, fonda, de concert avec son chapitre, un anniversaire pour les rois de Navarre; en 1478, le cardinal Pierre de Foix, administra cet évêque en 1488, qu'il mourut.

34. Jean de la Barrière, élu et confirmé évêque en 1489. Il assista au

sacre du roi de Navarre le 10 janvier
1494.

35. Bertrand Lahet, d'une famille
distinguée, fut élu le 8 juillet 1504.
D'Oihenart et M. de Sainte-Marthe en
font mention en 1507.

36. Hector d'Ailly de Rochefort,
noble Auvergnat, chanoine de Paris, élu
évêque en 1520. Il se démit en 1524 sur
sa nomination à l'évêché de Toul, et
fut envoyé à Venise par la mère de
François I.

37. Jean du Bellay, d'une maison an-
cienne, fils de Louis, seigneur de Lan-
dry, et de Margueritte de la Tour Lan-
dry, nommé évêque en 1526. François I
l'employa, quoique fort jeune, dans
d'importantes négociations, il fut en-
suite nommé archevêque de Paris.

38. Etienne Poncher, évêque en
1532, fit imprimer un missel à l'usage
de son diocèse, en 1534; il fut nommé
à l'archevêché de Tours.

39. Jean Demonstier de Froisscu

Defresne, maître des requêtes, prévôt de Magnac, prieur-commendataire de Saint-Miche-des-Anges, abbé de Lescal-Dieu, succéda à Etienne Poncher; il fut envoyé en Allemagne en 1551. Henri II s'en servoit comme ministre plénipotentier dans son accordat avec Maurice duc de Saxe. Il est l'auteur d'un ouvrage, intitulé : *les Etats et Familles illustres du monde Chrétien*; d'Oihenard le rapporte.

40. Jean de Sossionde, nommé évêque, et siégea en 1566 jusqu'en 1579, qu'il mourut.

41. Jacques Maurry, nommé évêque en 1579, siégea jusqu'en 1590.

42. Bertrand Deschaux, Béarnois, issu des vicomtes de Baigorry dans la Navarre, fut sacré évêque de Bayonne en 1598. Louis XIII, dont il étoit son premier aumônier, l'envoya auprès de Philippe III, pour terminer leurs différens sur les limites de France et d'Espagne. Il assista aux états du

royaume en 1614, ensuite nommé à l'archevêché de Tours.

43. Claude de Renil, chanoine de Chartres, agent du clergé de France, aumônier de Henri IV et de Louis XIII, grand archidiacre de Tours, nommé évêque de Bayonne, sacré par François, cardinal de Laroche-foucault en 1622, passa à Angers en 1626.

44. Henry de Bethune, abbé Dujard, nommé évêque, le premier octobre 1626, passe à Maillezais, avant même d'être sacré, et de-là à l'archevêque de Bordeaux.

45. Raimond de Montagne, de Saint-Gènes, issu d'une famille distinguée de Bordeaux, que Michel de Montagne a rendu célèbre; il fut président du présidial de Saintes, puis évêque de Bayonne en 1630. Il assista à l'assemblée du Clergé en 1635, mourut en 1637.

46. François Foucquet, abbé de

Saint-Sever, en Normandie, nommé évêque en 1637, sacré dans la maison professe de Jésuites, à Paris le 15 mars 1639, par Glaude Renil, évêque d'Angers, ci-devant évêque de Bayonne; il rappela dans la ville les dames de Sainte-Claire, qui avoient été reléguées pendant long-tems à Sarhotte, il permuta avec le siège Dagdc en 1643.

47. Jean Dolcé, né à Bayonne, neveu de Bertrand d'Eschaux, évêque en 1598. Abbé de Saint-Vincent du Luc, il fut d'abord évêque de Boulogne, ensuite Dagdc, qu'il permuta avec ce dernier évêque, François Fouquet, en 1643, par le desir d'être dans sa patrie; on a de lui les statuts, réglemens et offices de la confrérie du Saint Sacrement, imprimé à Dax en 1661, mort dans son évêché le 8 février 1681, universellement regretté de son clergé, de ses compatriotes et de tous le pays de Labour.

48. Gaspard de Laroque Prielle, abbé de Lareaule diocèse de Lescard, prit possession le 23 mai 1682 et mourut à Peyrehourade le 19 juin 1688.

49. Léon de Lalanne, fils du président à mortier, au parlement de Bordeaux, abbé de saint-Ferme, pourvu à l'évêché de Dax ; il obtint, de préférence, celui de Bayonne, le 15 août 1688, sacré le 24 août 1692, et mourut le 6 août 1700, transporté et inhumé à son abbaye.

50. Louis-Reiné de Beauvau, d'une famille illustre de l'Anjou, nommé évêque le 11 août 1700, il fit réparer et orner la cathédrale, c'est à cette occasion que la famille Paysas, fit présent du tableau qui formoit le dôme du grand hôtel, en 1707. Ce prélat fut nommé à l'archevêché de Toulouse, puis à celui de Narbonne.

51. André Drouilhet, fils de Jacques, président au parlement de Toulouse, archidiacre et vicaire-général du Mans,

abbé de Saint-Jean d'Angely, nommé évêque de Bayonne, le 23 août 1707, sacré par le cardinal de Noailles, à Paris le 8 janvier 1708, mort dans son évêché à la fin de 1727.

52. Pierre Guillaume de Lavieuville, doyen de Nantes, sacré dans la cathédrale de Maux, le 22 août 1728, évêque de Bayonne, et mort à Paris dans le sein de sa famille, le 30 juin 1734, âgé de 52 ans.

53. Jacques-Bonne Gigant de Bellefont, prévôt de l'église saint-Martin de Tours, abbé de la Cour-Dieu, sacré évêque de Bayonne, le 25 mars 1736, ensuite nommé à l'archevêché de Paris ; ce prélat mourut de la petite vérole le troisième jour de la prise de possession de son archevêché.

54. Christophe de Beaumont Durepaire, né dans le diocèse de Sarlat, le 28 juin 1703, d'abord chanoine comte de Lyon, vicaire-général et official de Blois, abbé de Notre-Dame

des Vertus, sacré évêque de Bayonne, en 1738, transféré à l'évêché de Vienne, le 24 décembre 1741, ensuite à l'archevêché de Paris, en 1746, il mourut à Paris en 1774.

55. Guillaume d'Arche, né à Bordeaux en 1702, doyen et vicaire-général dudit lieu, nommé à l'évêché de Bayonne en 1742, mort dans son diocèse en 1774..... avec justice il étoit nommé le père des pauvres (1); il y a de lui un catéchisme historique à l'usage de son diocèse, imprimé à Bayonne.

56. Jules Ferron de la Ferronay, né au château de Saint-Marc-des-Anges, diocèse de Nantes, en 1735, sacré évêque de saint-Brieux le 8 août 1770, nommé à l'évêché de Bayonne en 1774, transféré à l'évêché de Lisieux en 1784.

(1) Comme il doit tout aux pauvres, son lit et sa chambre ne furent vendu que dix écus.

57. Etienne de Ville-Vielle, né au château de Vielle, le 31 décembre 1739, sacré évêque de Bayonne le 11 janvier 1784, par les décrets de l'assemblée nationale de 1790; c'est le dernier évêque qu'à eu Bayonne, comme je l'ai observé au chapitre troisième des ordres ecclésiastiques.



CHAPITRE VII.

*De l'ancien costume et du caractère
des habitans.*

Tous les habitans des Pyrénées, tant en de-çà qu'en de-là de ces montagnes, avoient un costume uniforme, ils étoient couverts d'un manteau rond, d'une étoffe plus ou moins légère selon le besoin des saisons; ils portoient des botines dont les éperons n'étoient point liés avec des courroyes, ils les enfoncoient dans le haut du talon de leurs botines, et la plupart de ces anciens usages se sont perpétués dans les campagnes; ils ne marchent jamais sans avoir un javelot à la main, comme s'ils eussent toujours été prêts à attaquer ou à se défendre, ainsi leur costume, conforme à leurs inclinations naturelles, annonçoit qu'ils étoient nés pour la

guerre, et leur extérieur belliqueux, à dans tous les tems été justifié par les effets.

Le caractère de ces peuples, quoique léger, est d'être constans et fidèles dans leurs engagemens; naturellement fiers, mais généreux, ils ont une haute idée d'eux-mêmes, et se croient pétris d'une argile plus précieuse que le reste des humains; avare de leur estime, ils la réservent toute entière pour eux-mêmes; cette présomption est chez eux la source féconde des grandes vertus; la confiance qu'ils ont dans leurs forces et dans leur dextérité, en a fait dans tous tems d'excellens soldats, d'audacieux navigateurs, la crainte d'être surpassés en générosité les a rendu fastueux dans la distribution de leurs bienfaits; mais ce faste a toujours tourné au profit de la société qui tire plus d'avantage de la vanité des hommes, que de leur modestie; ils sont en général d'une gaîté bondissante, et sont ingénieux dans la recherche de tout ce

qui peut flatter les yeux, leurs chansons, leurs entretiens expriment la vivacité de leurs caractères, quoiqu'étant passionnés des fêtes, de la musique et de la danse, ils passent rapidement du tumulte dans le calme; l'air pur qu'ils respirent, l'habitude de gravir les rochers et les montagnes, leur donne une flexibilité dans les membres qui les rend infatigables, et propres à tous les exercices du corps, et c'est par-là qu'ils se distinguent dans les manœuvres les plus périlleuses des vaisseaux.

Leur foy est vive, agissante comme leur imagination, mais leur ferveur tomberoit bientôt dans l'assoupissement, si elle n'étoit soutenue par la pompe des cérémonies; ils aiment la magnificence dans le culte, comme dans leurs fêtes et leurs plaisirs. On leur reproche de pousser le zèle religieux jusqu'à la superstition, et de substituer des pratiques oiseuses à la pureté des dogmes et à l'essence des devoirs; le reproche n'est

fondé que sur quelques costumes différens, consacrés par leur antiquité. Au reste, cette crédulité bornée qui est commune à tous les pays, n'est le partage que de cette classe du peuple qui n'a pas reçu le secours de l'éducation.

Cette terre est favorable aux productions du génie ; l'esprit est repandu dans toutes les classes des citoyens ; il est surprenant que des habitans nés avec tous les dons de la nature ne puissent se glorifier d'avoir vu sortir de leur sol aucun de ces génies privilégiés, qui semblent descendre du ciel pour éclairer leurs siècles et la postérité.

On ne peut attribuer cette stérilité qu'à l'éloignement de la capitale, où l'émulation s'allume par la concurrence du commerce des personnes qui courroient la même carrière ; c'est en s'enrichissant des dépouilles d'autrui qu'on multiplie les siennes, et que les talens ébauchés se perfectionnent. Le germe

du génie peut se former dans l'ombre des provinces, comme dans la capitale, mais c'est dans celle-ci qu'il se développe, et qu'il parvient à sa maturité.

La constitution politique des Bayonnois et leurs voisins, à dû pendant longtemps, s'opposer à la culture des sciences et des arts. Toujours obligés d'avoir les armes à la main, contre des hordes errantes de barbares qui dévastoient leurs pays, ils ne pouvoient jouir de cette tranquillité d'âme, de ce loisir philosophique, qui est nécessaire pour développer ses pensées.

Il est bon d'observer que tous les pays où l'esprit est généralement répandu, les hommes supérieurs sont les plus rares; comme tous entrent dans le partage, il y a une espèce d'égalité qui en fait disparaître l'excessive opulence. L'arbre n'étale jamais mieux le luxe de ses rameaux, que quand il est entouré de buissons.

Au reste, on ne peut juger des dis-

positions de nos concitoyens , pour les sciences , que par le succès de ceux qui ayant embrassé la vie religieuse , ont été l'ornement de leurs ordres , c'est surtout dans la tribune sacrée qu'ils ont déployé les richesses de l'éloquence.

Au talent de tout perfectionner , les Bayonnois ont joint celui de l'invention dans les arts mécaniques ; dans tous les tems , ils ont fourni les plus habiles constructeurs de navires. La piraterie exercée par leurs ancêtres , les voyages de long cours les ont rendus ingénieux dans la recherche des moyens d'affronter impunément les mers les plus orageuses.

Je ne sais si on leur doit de la reconnaissance pour l'invention de la bayonnette , ou si on doit des reproches pour avoir inventé cette arme meurtrière qui a rendu les combats plus sanglants ; quoiqu'il en soit , cette arme dont ils ont donné la première idée , est un monument de leur génie inventeur. C'est

une espèce de dague courte et large façonnée en forme de lancette, ayant au milieu de la poignée, un manche creusé de fer, pour la fixer au bout du mousquet, de sorte qu'elle n'empêche ni de tirer, ni de charger; la cavalerie ne se sert point de cette arme, mais elle est d'un grand usage aux dragons, et aux fusiliers lorsque leurs provisions de poudre et de balles sont épuisées.

Quoiqu'on ne doive pas féliciter ceux qui ont perfectionné l'art d'exterminer la race humaine dans les combats, c'est à cette arme que les français sont redevables d'une partie de leur gloire militaire par leur adresse à s'en servir, elle est principalement utile à la chasse du sanglier, mais il faut alors qu'elle soit plus grande que pour le service militaire.



CHAPITRE VIII.

De leurs fêtes.

TOUT peuple commerçant est ordinairement grave et réfléchi ; ses affections concentrées dans des calculs et des spéculations , repoussent ces spectacles bruyans et tumultueux qui remuent et flattent les sens dans les villes , où une richesse factice étale un luxe dissipateur qui est le masque de l'indigence ; mais il est des plaisirs plus purs et moins fastueux , qui en nous retraçant l'innocente simplicité de la vie patriarcale , ne sont suivis ni de regrets , ni de remords. La nature libérale les offre sans frais à l'homme laborieux pour se délasser de ses fatigues.

Les Bayonnois , occupés essentiellement de leurs affaires , n'en conservent

pas moins cette gaiété innocente, qui dans les premiers âges du monde, assaisonnaient les festins de l'hospitalité. Economes, sans avarice, féconds en moyens de faire fructifier leur industrie, ils n'amassent que pour jouir, et ils trouvent dans le fonds de leur caractère des plaisirs inconnus aux esclaves de l'opinion; quoiqu'occupés jusques dans leurs loisirs, il n'en sont pas moins empressés à saisir les circonstances qui se présentent de se livrer à cette joie bondissante qui caractérise les inclinations fortunées des peuples des provinces du midi de la France, et sur-tout de ceux des Pyrénées.

Leur position qui sépare la France de l'Espagne, ouvre un passage aux voyageurs, sur-tout aux princes ou princesses des deux royaumes, qui vont y former des alliances. C'est alors que ces peuples dérogeant à leur simplicité, s'abandonnent à des transports de joie qu'ils manifestent par des chants, des

instrumens, des danses et des spectacles, qui, quoique plus simples et moins dispendieux que les fêtes de la capitale, excitent des sensations plus délicieuses, parce qu'elles sont l'expression des sentimens naïfs du cœur et du caractère; je ne puis en donner une plus juste idée qu'en traçant le tableau de la réception faite le 13 janvier 1745, à madame l'Infante d'Espagne, première dauphine, à son passage par Bayonne.

Les Basques, précédés de musiciens avec leurs tambours à corde, et d'autres instrumens champêtres formant des danses, depuis la frontière jusqu'à Bayonne, qui en est éloignée de six lieues. A leur agilité on les auroit pris pour des oiseaux qui voltigeoient au tour des voitures; de distance en distance, une troupe étoit relevée par une nouvelle; madame la dauphine, agréablement surprise, se croyoit transportée dans les vallons de la Thessalie, où le bonheur habitoit sous la pompe et la

magnificence , parmi un peuple de bergers.

A cette gaîté champêtre, succéda un autre spectacle. En arrivant à la porte Saint-Léon et d'Espagne , elle trouva sur cette route un arc de triomphe, orné de girlandes, de fleurs et de lauriers entrelassés, qui formoient la bordure des armes des deux royaumes, liés ensemble sur un même écusson.

De jeunes demoiselles rangées sur deux rangs de loges, entouroient cette esplanade. Toutes également vêtues, offroient une parure qui, sans être riche, étoit d'une élégance plus attrayante que toutes les richesses et les artifices inventés pour plaire et pour séduire.

Une joie décente et pudique, relevoit l'éclat de leurs charmes, et la simplicité de leurs parures. Enfin, cette princesse se croyant transportée au milieu des jeux et des spectacles de la Grece, où les divinités présidoient, et elle reconnut que les plaisirs véri-

tables sont le partage des âmes innocentes et pures, qui fuyent le séjour du luxe et des passions.

Les Bayonnois firent encore éclater leur goût naturel pour les fêtes qu'ils donnèrent à madame la duchesse de Grammont, lors de son voyage dans ses domaines, et M. le comte d'Artois allant en Espagne, au siège de Gibraltar, pour y prendre les leçons de guerre; les habitans, pour manifester leur zèle et leur allégresse, parcoururent la ville et les places publiques, en formant une danse qui est l'expression de l'allégresse la plus vive, et dont le prince familiarisé avec les fêtes, n'avoit pu se former la riante idée.

Une musique champêtre et huit tambours, précédoient la marche qui étoit suivie d'une troupe de jeunes gens avec un pareil nombre de demoiselles, qui se tenoient tous par la main, soit par des mouchoirs blanc, ou un large ruban de même couleur, les uns et les autres,

autres, étoient vêtus comme les anciens habitans des Pyrénées, et ce costume rendoit le spectacle plus intéressant ; tout ce qui renouvelle les usages antiques réveille la curiosité : nous aimons à connoître ce qu'étoient nos pères.

Cette troupe agile et bondissante formoit une chaîne, et chaque cavalier tenoit sa dame ; de distance à autre, ce cortège s'arrêtoit pour former un rond ; le chef qui dirigeoit cette danse, marquoit les pas et les tems qu'il falloit observer, et tout s'exécutoit avec une précision, et d'une manière si uniforme, qu'on auroit cru qu'un seul corps faisoit tous ces mouvemens : les tambours marquoient la cadence ; il est bon d'observer que les Bayonnois tirent de cet instrument fait pour la guerre, des sons qui flattent l'oreille ; c'est une supériorité, qu'on ne peut leur contester sur les autres nations ; ces sortes de danses se renouvellent pendant la nuit, et c'est dans le silence de la na-

ture, et dans le retour des ténèbres qu'elles sont plus agréables et plus piquantes; il semble que la nuit soit faite pour les plaisirs. Ces fêtes en langue celtique, ou idiôme, s'appellent *Pampetrique*.

Il est encore une fête dont l'origine remonte aux Visigots, dont plusieurs hordes s'établirent en Espagne et y fondirent un empire; c'est la course du taureau; l'arène, où ces combats se livrent, est une place publique, fermée par des barrières; cette précaution est nécessaire pour prévenir les accidens; dès que le taureau est lâché, la populace l'agace, et l'éguillonne, pour le rendre furieux, et quelquefois on attache à ses cornes un feu d'artifice, pour le mettre plus en fureur. Quand il est une fois irrité, on détache des dogues gros et vigoureux, qui s'élancent sur ses oreilles, le déchirent et le mettent en sang. C'est alors que le biscayen, aussi alerte qu'intrépide, revêtu

de sa cappe, pour combattre l'animal, qu'il provoque et maîtrise en saisissant ses cornes. Quelquefois il en seroit la victime, si l'on ne venoit à son secours pour le débarrasser d'un adversaire si supérieur en force ; c'est sur-tout dans ses sortes d'accidens, que le bas peuple trouve la beauté du spectacle, et si l'arène, n'est ensanglanté, il se retire triste et rebuté ; mais les âmes sensibles ont horreur de cette barbarie, et l'on ne doit pas juger du caractère d'une nation, par celui de la dernière classe du peuple, qui par-tout est le même, et dont les yeux ne sont satisfaits que par des spectacles d'horreur.

Le passage des princes et des seigneurs par Bayonne, sembleroit devoir y répandre la richesse et l'abondance, mais ce peuple qui même, dans la médiocrité, aime à déployer le faste, la richesse et la magnificence, croiroit se dégrader dans ces circonstances, s'il usoit d'une économie, qui dans tout

autre tems lui est naturelle, comme chez tous les peuples commerçans; c'est sur-tout dans les banquets qu'on donne à l'hôtel-de-ville, aux étrangers constitués en dignité, qu'on ne regrette aucune dépense; la table est somptueusement servie; les vins les plus délicats et les plus recherchés, y sont offerts avec profusion; le sol libéral y fournit les viandes les plus succulentes et le gibier le plus exquis. La mer y donne des poissons d'une qualité supérieure.

Tous les exercices qui demandent de la force et de la flexibilité dans les membres, sont les amusemens de préférence chez les Basques. Ils surpassent tous les autres peuples au jeu de la longue paume; enfin, ils sont amphibies sur la mer, et semblent être des oiseaux sur terre; ce portrait suffit pour faire connoître leur caractère distinctif.

CHAPITRE IX.

Du commerce de Bayonne.

CETTE ville, quoique peu considérable par son enceinte et sa population, ne laisse pas d'être, par son commerce et les productions de son sol, une des plus intéressantes du royaume ; sa proximité de l'Espagne, l'industrie de ses habitans, son port et ses navigateurs lui donnent des relations avec toutes les nations commerçantes.

Les maisons de commerce d'Espagne, liées depuis plusieurs siècles avec celles de Bayonne, entretiennent continuellement une correspondance, qui chaque année s'élève à plusieurs millions ; il y arrive continuellement une si grande quantité de balles de laines, que les magasins ne peuvent les contenir, de sorte qu'on est obligé d'avoir recours aux cloîtres des couvens des Carmes et

des Cordeliers, pour les y placer. Quoique privés de manufactures dans son sein, elle a l'avantage de faire mouvoir celles d'Hollande, Leiden et Londres. Elle a la même influence sur celle d'Abbeville, Louviers, Sedan, Elbeuf, et plusieurs autres du royaume, où se fabriquent les draperies fines; c'est pour le même objet qu'elle entretient des relations de commerce avec Rouen, Amiens, Beauvais, Orléans et toutes les villes enfin où l'on emploie les laines inférieures pour fabriquer les petites draperies, bas et bonneteries.

Le lavage et la préparation de ces laines se font aux mois de juin et de septembre, et ce n'est que d'après ces préparations faites que le prix, qui varie quelquefois, est fixé; une balle de laine pèse environ 210 livres, et vaut à-peu-près 1200 livres, et quand chacune d'elles sont fabriquées en drap fin, non compris la teinture et les apprêts; elles reviennent au fabricant à

1600 livres, et rendent 90 aulnes ou 4 pièces de 22 à 24 aulnes chacune de drap fin de Louviers, Sedan, Abbeville ou autres de même finesse.

Les vaisseaux Hollandois viennent souvent faire leur cargaison de ces laines, et au moyen d'une presse mécanique, que ces navires ont à bord, une balle d'une grosseur monstrueuse ne paroît plus avoir que 2 pouces d'épais, et, à la faveur de cette presse, leur navire en contient un nombre considérable.

Outre cette source de commerce, il en est un autre qui, par lui-même, n'apporte pas un grand bénéfice, mais qui étant multiplié, seroit et doit être d'un gros produit; c'est celui des matières d'or, et sur-tout de l'argent d'Espagne, mais ce commerce à ses dangers et est exposé à de fortes pertes; des loix sévères sont décernées contre ceux qui sont découverts en fraude; une garde vigilante veille sur les routes et sur les frontières, qui confisquent

tous leurs effets, et le produit en est versé dans le trésor du roi. Les négocians prudents, pour ne pas tout perdre, ont la précaution de faire assurer leurs envois, comme on le fait pour les navires qui traversent les mers, et cette prudence diminue beaucoup les profits qu'on pourroit retirer de ce commerce. Il est encore à observer qu'en 1772, l'Espagne a changé le titre de ses espèces; lor qui étoit ci-devant à $21 \text{ k} \frac{28}{32}$, d'abord a été réduit à $21 \text{ k} \frac{18}{32}$. Il n'étoit même, dans bien de leurs hôtels des monnoies, frappé qu'à $21 \text{ k} \frac{12}{32}$; quelques autres, telles que celles du Potossy, Chilly, au Caillao de Lima, étoient à un meilleur titre; en sorte, qu'expérience faite d'un ensemble, on ne pouvoit former son calcul qu'à $21 \text{ k} \frac{24}{32}$, titre commun depuis 1787. Ces mêmes espèces ont éprouvé une nouvelle diminution, et ne doivent plus être comptées que sur 21 k . foible.

Les espèces d'argent, connues sous la dénomination de piastres, gourdes, étoient au titre de 10 deniers 22 grains matière pure. Elles sont depuis la nouvelle fabrique de 1772, réduites à 10 deniers $17\frac{1}{4}$ grains de fin; celles qui nous viennent du fonds des Indes, comme Sainte-Croix, du Chilly, Lima et autres, portent 10 deniers 20 à 21 grains de fin.

Ces deux espèces de monnoies n'ont point variées ni dans la valeur représentative, ni dans leurs poids; la piastre, comme la quadruple d'or, pesent 21 deniers 9 grains, ou les 100 pièces donnent 11 marcs, comme les 1000 pièces 110 marcs, ce qui revient au même. Les négocians sont dans la nécessité absolue d'examiner toutes ces variations comparatives avec le cours du change.

Dans cette partie de finance, il n'est point de négocians plus entendus que les Bayonnois.

Il est une autre classe de négocians qui font le commerce des planches de pin, de brai, de goudron et mérin qu'on recueille dans les landes, et qu'ils envoient pour leur compte ou pour celui de leurs commétans des divers ports; leurs navires font en retour le cabotages de port en port.

Le sol de Bayonne est, sans contredit, un des plus fertiles du royaume; le bled, le bled-d'inde et les vins sont une source intarrissable de richesses et d'abondance; ses pâturages pourroient nourrir un nombreux bétail, mais ils manquent d'engrais pour les nourrir, et leur fécondité naturelle languit et s'épuise faute de fumier; cette disette est cause que les propriétaires des terres sont obligés d'avoir des landes, qui ne produisent que des ronces et des herbes stériles, qu'on fauche pour servir de fumier. L'inégalité du sol oblige de faire le labour avec des bœufs.

C'est dans la Biscaye que l'Angleterre, la Normandie et plusieurs autres provinces du nord de la France ont tiré une espèce de pommiers qui, transplantés dans une terre étrangère, ont conservé leur qualité primitive. Les fruits que donnent ces arbres, quoique peu agréables au goût, sont une production précieuse pour les besoins de l'homme. On en extrait une liqueur qui supplée au vin dans les pays dont le sol est rebelle à la culture de la vigne. Ces arbres, sans être taillés, ont reçu de la nature une forme et un contour que l'art a peine à imiter. Leurs branches, chargées de fruits, se courbent vers la terre, et semblent inviter les passans à les cueillir pour les délivrer d'un fardeau importun. Le voyageur, étonné de cette magnificence, croit être transporté dans le jardin fabuleux des Hespérides.

Les campagnes sont aussi riantes que fertiles, elles offrent le spectacle des

vallons de Tempé , où les Dieux de la fable alloient se délasser des ennuis de la grandeur : les jardins et les vergers ne sont point fermés comme dans d'autres endroits par des haies d'épines sauvages et des arbustes ordinaires ; ici ce sont des mirthes et d'autres arbustes sans culture , dont les fleurs exalent un parfum délicieux ; des plantes salubres y répandent également des odeurs suaves et agréables ; les haies d'épines produisent de très-grosses mûres , d'un goût excellent , qui attirent , dans l'automne , un oiseau de passage , qu'on nomme murier , qui se nourrit de ces fruits ; on le préfère souvent à l'ortolan par sa délicatesse. Enfin , toutes les productions du sol , et l'air pur qu'on respire ont une heureuse influence sur les mœurs et sur la gaieté innocente des habitans.

Bayonne , à la faveur des productions de son sol , peut fournir aux expéditions de l'Amérique , et de la traite

des nègres à la Côte-d'Or, d'où l'on passe ensuite, soit à Saint-Domingue, soit à la Martinique et aux autres îles Antilles; elle a l'avantage de pouvoir faire ces sortes d'armemens sans emprunter le secours de ses voisins. Ses eaux-de-vie, ses vins, ses viandes salées, ses farines, et enfin tous les comestibles dont elle est surchargée fourniroient aux besoins des étrangers; mais un obstacle s'oppose à ce commerce maritime et en arrête l'activité; c'est la sortie de la barre qui est difficile et périlleuse; cet inconvénient entraîne des longueurs qui multiplient les dépenses; ainsi il se fait peu d'armemens dans ce genre. Bordeaux, qui n'éprouve point cette difficulté, a envahi tout ce commerce, et lorsqu'un armateur forme des spéculations dans ce genre, c'est à cette ville qu'il donne la préférence.

Il est encore d'autres branches de commerce qui, sans être brillantes, ne

sont pas moins fructueuses. Haspar et le pays Basque ont des fabriques considérables de chapeaux de laine, souliers et grosses toiles pour la traite des nègres. Le linge de Bayonne est très-estimé dans nos colonies ; telles sont les richesses territoriales du pays de Labour et de leurs voisins.



CHAPITRE X.

*De la navigation de la pêche de la
Morue et de celle de la Baleine.*

LES Bayonnois disputent aux Normands et aux Bretons, la gloire d'avoir découvert le banc de terre-neuve; et il est à présumer que cette découverte est le fruit des courses de ces trois nations, dont la mer étoit alors l'unique élément, et que tous y abordèrent en différens tems, sans que l'un eut emprunté les lumières de l'autre.

Les Basques, sur la foi d'une ancienne tradition, prétendent qu'ils avoient, avant cette époque, découvert le banc de terre-neuve, et voici comment on rend l'histoire de cette expédition; les baleines étoient pour eux un objet de commerce; comme elles s'étoient éloignées de leurs côtes, ils parcoururent différentes mers pour les

poursuivre et leur faire la guerre, dans leur nouvel asyle. Ce fut dans ces courses errantes, qu'ils découvrirent les premiers les îles de terre-neuve, et de la terre ferme du Canada; les baleines s'étoient réfugiées dans ces parages; mais cette découverte ne fut pas le seul fruit qu'ils retirèrent de leurs expéditions; ils trouvèrent encore ce qu'ils ne cherchoient pas; c'est dans ces parages que sont les morues, qu'elles y ont établi leur empire et leur habitation sur-tout dans la saison d'été.

Cette découverte est un bienfait répandu sur tous les peuples de l'Europe, qui vont également puisser dans cette source intarissable, mais la gloire en est réservé sans partage aux Bayonnois, qui ont également su en profiter, en restant attachés à une côte aussi abondante en poissons, que les mers qui la baignent offrent de dangers à vaincre; il n'est point d'obstacles et de perils qui puisse

puisse étonner leur audace ; cette audace qui leur a appris à pêcher dans les eaux les plus profondes, et où ils trouvent le dédommagement de leurs peines ; car en pêchant les plus grandes morues, qui sont aussi les plus délicates, ils obtiennent sur la vente de leurs chargemens, l'avantage d'un tiers ou d'un quart plus que tous les armateurs du royaume qui suivent une méthode différente et moins perilleuse : c'est surtout dans la pêche de la baleine qu'ils ont donné les premières leçons, qu'ils ont mérité la gloire de parcourir les mers les plus orageuses, pour y chercher et combattre les monstres, dont les dépouilles enrichissent le commerce, et fécondent l'industrie ; c'est rendre hommage aux Basques, que de m'étendre sur cette pêche dont ils sont les inventeurs. (1)

(1) Hist. de l'abbé Raynal sur le commerce. *Ibid.* Walvisch, sur cette pêche.

C'est dans les régions brûlantes que naissent et qu'habitent les plus grands animaux terrestres; au contraire, c'est dans les mers glaciales, que naissent et se plaisent les plus gros poissons, dont le plus monstrueux est la baleine. Sa longueur est depuis quarante jusqu'à quatre-vingt pieds; sa langue a ordinairement dix-huit pieds de long sur dix de large; sa tête est toujours le tiers de son corps. De chaque côté, elle a un évent d'où sortent deux jets-d'eaux qui s'élèvent à une grande hauteur, et qui dans leurs chûtes, font un bruit qui se fait entendre à mille pas de distance; sa queue, dont elle frappe de terribles coups, a deux ou trois brassées de large. Son gosier est étroit, c'est ce qui rend plus admirable, le miracle de Jonas.

Son volume monstrueux lui fait chercher les eaux les plus profondes, et malgré son énorme poids, elle fend les flots

avec la plus grande agilité ; son instinct lui apprend à se réfugier sous la glace, pour y trouver un asyle contre la poursuite et les embûches des pêcheurs.

Les navigateurs, qui pour la première fois apperçurent ce monstre, durent pâlir d'effroi. Leur imagination effrayée ne put concevoir qu'avec de frêles barques, on vint à bout d'attaquer et de vaincre un si redoutable adversaire.

Les Bayonnois et les Basques, l'osèrent, et le succès justifia leur audace ; ces navigateurs aussi infatigables qu'intrepides, malgré la rigueur d'un climat, où la nature est engourdie par le froid, affrontèrent le péril d'une mer, que des montagnes de glaces et des monstres marins sembloient rendre inviolables. Les côtes du Groenland et du Spitsberg, sont infectées d'ours, qui au milieu des glaces mouvantes, vont

chercher leur proie (1) dans ces parages , où ils trouvent une nourriture abondante ; c'est dans les anses , où les pêcheurs dépècent leurs poissons , et sur-tout dans l'Islande , que ces animaux causent le plus de ravages , quand ils sont pressés par la faim. Les glaces de l'Océan Septentrional , sont encore couvertes de chiens marins , mais ils ne sont pas aussi redoutables que les ours. Il est aisé , par ce détail , de connoître combien la pêche offre d'obstacles et de pertes , puisque l'on a à combattre , les élémens , des citadelles de glaces , des monstres et des tempêtes. (2)

Les mers du Grocnland , par la qualité et la quantité de leurs poissons , fixèrent l'attention des navigateurs ; et ce fut cette pêche , qui , en occupant un grand nombre de citoyens , forma

(1) Troisième voyage de Cook , pag. 340.

(2) La description de la Baleine et de la pêche , *ibid.*

d'excellens matelots, et étendit les branches du commerce national, en dispensant d'acheter de l'étranger des matières que cette pêche nous a procurées, telles que l'huile et les fanons de la baleine qui sont d'un grand usage pour les fabriques utiles, ainsi que pour celles du luxe et d'agrément.

Les annales des nations déposent (1) que les Basques et les Bayonnais, confondus ensemble, sont les premiers qui ont tracé aux autres nations, une route vers le pôle arctique. La pêche et la piraterie les occupoient dès qu'ils sortoient de l'enfance ; encouragés par les ressources qu'ils y trouvoient, ils s'avancèrent insensiblement en pleine mer ; et après différentes tentatives, ils abordèrent heureusement sur

(1) Hist. des pêches, traduite du Hollandois, par Dereste, 1 volume, le second volume sous presse, ouvrage très-intéressant.

les côtes de l'Islande et du Groenland, qui jusques-là sembloient interdites au reste des humains ; ils furent amplement dédommagés des fatigues d'un si pénible voyage , par le produit de la vente de leur pêche , à leur retour.

Les premiers succès excitèrent l'émulation de leurs concitoyens ; leurs biens furent employés à faire des armemens dont le retour leur fit oublier tous les périls d'une si fatigante navigation ; rarement leurs espérances furent déçues : leur activité naturelle, leur genie commerçant et laborieux firent éclore l'abondance dans leur pays, qui jusqu'alors, n'avoit produit que des pirates et des soldats. Ce fut à cette époque que Bayonne sortit de son obscurité, et commença à figurer parmi les villes maritimes et commerçantes. Cette ville et le pays de Labour, animés de la même émulation, mirent en mer, chaque année, des flotilles de cinquante, soixante navires, tous des-

tinés à faire des conquêtes au milieu de l'Océan Septentrional. Leur gaieté naturelle , soutenue par des largesses , adoucit les mœurs grossières et sauvages des insulaires qui jouissoient à peine du nécessaire : les Islandois furent les plus empressés à leur procurer les connoissances propres à favoriser leur pêche.

L'éclat de leur prospérité eut bientôt des rivaux redoutables. Les Hollandois qui avoient fondé leur empire et leur liberté sur les richesses tirées du produit de leurs pêches , entrèrent bientôt en concurrence avec eux ; ces républicains guerriers et commerçans tournèrent leurs regards vers les regions glaciales , et pénétrèrent presque jusqu'au pôle : ils se jettèrent d'abord sur les poissons de toute espèce , pour faire leur cargaison , mais bientôt ils reconnurent que c'étoit de l'huile et des fanons de la baleine , qu'ils pouvoient attendre la

récompense de leurs fatigues. Alors ils abandonnèrent toutes leurs pêches pour se livrer à celle de la baleine, dans ces parages. Comme ils manquoient des secours de l'expérience, ils sentirent le besoin d'être aidés par les Basques, qui leur vendirent leurs bras et leur industrie.

Ces nouveaux alliés furent séduits par l'éclat des promesses ; et dans les premiers jours de leur union, on leur déféra l'honneur du commandement. C'étoient des maîtres qui instruisoient leurs disciples ; tout l'équipage, et même les capitaines des navires Hollandois, leurs étoient subordonnés : c'étoit un puissant attrait pour les peuples, dont les penchans sont tournés vers la gloire. La pêche fut si abondante, que les côtes d'Islande et du Groenland furent bientôt épuisées.

Quand les Hollandois furent assez instruits pour se passer des leçons d'autrui, ils ne voulurent plus avoir de

concurrents; et les Basques, négligés par ceux qu'ils avoient enrichis, furent contraints de leur abandonner ces mers poissonneuses.

Les Anglois voulurent à leur tour entrer, non-seulement dans le partage; mais comme ils prétendoient à la souveraineté des mers, ils s'en arrogèrent le privilège exclusif de la pêche, sur les côtes du Groenland; mais ce privilège leur fut disputé par tous les peuples du nord; les Anglois qui ne pouvoient souffrir de concurrence, exercèrent une espèce de piraterie sur mer, et après des actes multipliés de violence, on fit un partage, et chaque nation eut ses bayes, ses côtes et ses terres en propriété.

Les Basques formèrent leurs établissemens plus au nord, sur une pointe qui conserve encore le nom de Cap-de-Biscaye. Avant d'avoir osé attaquer la baleine, ils essayèrent leur industrie sur les Vinvischs, un des plus énormes poissons des mers du Groenland, espèce

de baleine, dont il a la longueur ; mais il est des trois quarts moins rond , et donnent beaucoup moins de lard.

Cet animal se défend avec sa queue et ses nageoires. Il y a beaucoup de danger à le harponer , et dès qu'il se sent enfermé , il fuit avec célérité et se réfugie sur des bancs de glaçons accumulés. L'inexpérience de quelques Basques acharnés à les poursuivre , causa leur mort ; ils furent ensevelis sous les glaces.

Dans les débuts de la pêche de la baleine, les profits furent immenses. Ces animaux se présentèrent en foule à l'avidité des pêcheurs qu'ils ne connoissoient point encore pour leurs ennemis ; mais ils s'aperçurent bientôt du danger de s'approcher des navires. Instruits par l'expérience , ils abandonnèrent insensiblement les bayes , qui jusqu'alors avoient été leurs domiciles , et furent chercher un nouvel asyle dans les mers lointaines , qui les déroberent

à la poursuite de leurs ennemis. La pêche alors devint plus pénible et moins productive ; l'Angleterre et la Hollande continuèrent d'envoyer des navires, et accordèrent des privilèges aux compagnies qu'elles établirent. Tandis qu'elles donnoient des encouragemens pour cette pêche, le gouvernement Français y mettoit des entraves, parce que le fisc a, dans tous les tems, voulu s'approprier tous les produits de l'industrie, et couper les racines de l'arbre pour en avoir les fruits.

Les Basques découragés par des réglemens oppressifs, abandonnèrent une pêche qui ne leur offroit que des fatigues, des périls sans gloire et sans fruit, d'autant plus que les baleines, en s'éloignant du Spitsberg et du Groenland, s'étoient réfugiées dans le détroit de Davis, où elles trouvèrent un asyle sous la glace, qui leur servoit de rempart. Les guerres continuelles, dont la France fut agitée,

détournèrent l'attention, pour la fixer sur un autre objet : cependant, en 1756, M. Bourdé de Villehuet, qui connoissoit les avantages de cette pêche, en voulut faire l'essai sur les côtes de Madagascar. Des Basques furent appelés, comme étant plus exercés dans ce genre, et ces hommes intrépides affrontèrent les chaleurs brûlantes du climat, avec le même courage qu'ils avoient résisté au froid rigoureux de la Zone glaciale : des obstacles qu'on n'avoit pas prévus, rendirent cette pêche impraticable ; et les Basques ne remportèrent que la gloire d'avoir osé l'entreprendre. Quelques panégyristes du gouvernement ont voulu justifier son indifférence pour cette branche de commerce, en soutenant qu'il en résulte plus de perte que de profit pour l'état : des spéculateurs désintéressés en ont démontré les avantages, qui consistent à occuper un grand nombre d'ouvriers, à former des matelots infatigables, à

entretenir l'activité du commerce intérieur, à ouvrir des réclamations commerciales avec l'étranger ; mais le plus considérable de ces avantages, est de donner aux intéressés un profit de quarante ou cinquante pour cent, qui tourne toujours à l'avantage de l'état ; quoique ce calcul ne soit que de probabilités fait sur le produit de cent années, il est suffisant pour démontrer que cette branche de commerce mérite les plus grands encouragemens de la part du gouvernement. Il est à présumer que dans le nouveau régime, on sera moins occupé des guerres d'ambition que des armemens propres à faire naître l'abondance parmi une nation industrielle ; si ce présage est accompli, c'est alors, Bayonnois, que vous devez vous montrer dignes de nos ancêtres ; c'est alors que vous devez vous souvenir que les mers furent leur berceau et leur élément, que votre ville est redevable de ses accroissemens et de sa gloire à ces

intrépides argonautes, dont vous descendez, et qui vous ont transmis, avec le sang, leurs inclinations généreuses.

Le samedi, premier avril, veille de Pâque, 1741, un Cachalot monstrueux, sorte de baleine, entra dans la rivière de Ladour, avec autant d'assurance que s'il eût été dans son propre élément. Il sembloit n'être venu que pour semer l'effroi parmi une nation, qui de tout tems, étoit en guerre avec les animaux de son espèce. Ce phénomène qui parut, pour la première fois, causa moins d'épouvante que d'allégresse ; nos marins dispensés d'aller chercher leur proie au milieu des écueils et des glaces du nord, se préparèrent à combattre l'animal téméraire qui venoit, pour ainsi dire, les défier jusqu'auprès de leurs foyers ; ils l'attaquèrent à Isle de Naguile (1), et eurent

(1) Aux archives de la ville et au greffe de l'amirauté.

pour témoins une multitude de citoyens que la nouveauté de ce spectacle avoit attirés sur la rive. Dès qu'ils eurent attaché le harpon, les femmes, émules de l'audace des matelots, s'avancèrent dans les barques, pour partager l'honneur du combat et de la victoire, toutes étoient armées d'épées, dont elles firent un glorieux usage; plusieurs dansèrent en rond sur le dos de l'animal expirant; des femmes aussi courageuses ne pouvoient enfanter que des guerriers intrépides.

Il n'est pas sans exemple que ces sortes de monstres marins viennent quelquefois échouer sur nos côtes, mais ce phénomène est plus rare sur les mers de Biscaye; elles semblent craindre d'y trouver leurs plus anciens et plus redoutables ennemis.

La découverte de l'Amérique est encore une gloire que les Bayonnois ont quelque droit de s'attribuer: voici quel est leur titre: en 1448, un pilote Bas-

que , allant de Bayonne à Madère , fut battu d'une si furieuse tempête pendant vingt-deux jours , qu'il fut impossible de prendre hauteur , ni par le soleil , ni par les étoiles : il fallut s'abandonner aux caprices des vents et des flots : enfin , après avoir lutté contre les élémens , il fut contraint de se jeter sur une île qu'on prétend être Saint-Domingue.

Ce pilote , nommé Alphonse , descendit à terre , où il prit les élévations : après avoir radoubé son navire , et fait ses préparatifs pour son retour , il mit à la voile avec dix-sept hommes qui formoient son équipage : la traversée ayant été plus longue qu'il ne l'avoit espéré , les vivres vinrent à lui manquer : la fatigue et la famine firent périr douze matelots , et il débarqua , lui cinquième , à Tercère , où ils moururent tous d'épuisement , quelques jours après.

Christophe Colomb reçut Alphonse
dans

dans sa maison , et ce fut sur la relation que ce pilote lui communiqua de son voyage , qu'il forma le dessein de pénétrer dans les indes occidentales , dessein qu'il effectua dans soixante-huit jours. On voit , par cette relation , que ce ne sont pas toujours les auteurs des découvertes qui en retirent la gloire. Ce n'est ni Alphonse , ni Colomb qui ont donné leur nom au nouvel hémisphère ; Améric Vespuce , imitateur de leur audace , a fait oublier les Bayonnois par une indifférence injurieuse à leur gloire ; ils n'ont même pas daigné ennoblir leurs fastes du nom d'Alphonse.



C H A P I T R E X I.

Anecdotes historiques sur Bayonne.

ON ne peut établir que sur des probabilités, l'origine des premiers habitans de Bayonne et du pays de Labour ; il est à présumer que ce fut un mélange de différentes nations qui, dans ces siècles de guerre, inondèrent le midi de l'Europe, sous le nom de Vandales, de Goths et de Visigoths.

Il est également difficile de donner une histoire suivie d'une ville qui, pendant plusieurs siècles, est restée dans une espèce d'enfance, et qui n'est parvenue à sa maturité que dans le tumulte des guerres civiles, qui armèrent l'Angleterre contre la France : ainsi je suis dans la nécessité de rassembler des traits épars dans les fastes des nations pour en former un édifice,

qui sera, malgré mes recherches, sans ciment et sans liaison.

348. Dans le quatrième siècle, les Goths et les Visigoths partagèrent avec les Romains l'empire des Gaules. Pharamond, Clodion, Méroué, Childéric, (1) que quelques historiens regardent faussement comme les fondateurs de la monarchie française, ne furent que des héros aventuriers, qui, les armes à la main, parcouroient les provinces de l'empire, pour en enlever les dépouilles; mais dans leurs incursions passagères, ils ne formèrent aucuns établissemens.

Une partie des Pyrénées étoit alors habitée par des peuples, nommés Suèves, qui vivoient confondus avec les Visigoths (2). Ces deux nations ne se

(1) Daniel, tom. 1, pag. 6. *Ibid.* Son introduction à l'histoire de France, *Id.* Chronique de Prosper, imprimée à Ausbourg.

(2) C'est ce que nous appelons Agota.

sont jamais alliées avec les autres habitans des gorges des montagnes : cette antipathie fait présumer que les Basques sont les descendans de ces peuples sauvages, qui sembloient avoir fait divorce avec le reste des habitans de la terre.

Sous le règne de ces quatre princes, que nous devons effacer de la liste de nos rois, les Gaules furent désolées par leurs ravages ; Clodion, vainqueur des Romains, des Suèves et des Visigoths, poussa ses conquêtes jusqu'en Espagne ; mais ce prince affoibli par ses pertes, même par ses victoires, fut obligé de demander la paix, et de retourner sur les bords du Rhin avec les débris de son armée.

486. Les Romains, sans cesse inquiétés par les Francs, se réfugièrent dans les villes murées du pays des Goths et dans celles de leur domination, ou Syagrius commandoit en chef les armées ro-

maines, ainsi que dans plusieurs villes de la Navarre Espagnole. Ce général, à la tête d'une armée formidable, s'avança pour arrêter les Francs dans le cours de leurs conquêtes. Les deux armées, également impatientes de combattre et de vaincre, engagèrent une action sanglante, où la victoire fut vivement disputée; mais après une résistance opiniâtre, Syagrius, forcé de céder aux attaques impétueuses d'un ennemi qui sembloit défier la mort, ne vit d'autre ressource que dans la fuite; il se flatta, dans son malheur, de trouver un asyle à Toulouse, où Alaric avoit fondé un nouvel empire: mais il fit la triste expérience que les malheureux n'ont point d'amis. Alaric redoutant la colère et le ressentiment d'un vainqueur terrible dans ses vengeances, n'écouta que la politique qui lui conseilla de livrer ce grand capitaine. Clovis qui ne sut jamais pardonner, le précipita dans les horreurs d'une

prison , et après l'avoir fait languir dans les ennuis d'une douloureuse captivité , il lui fit secrètement trancher la tête (1).

Ce prince conquérant, qu'on doit regarder comme le premier roi des Français dans les Gaules , fut un mélange de grandeur et de férocité. Plongé , comme toute sa nation , dans les ténèbres du paganisme , qui n'opposoit aucun frein aux passions , il se livroit sans pudeur et sans remords à la licence de ses penchans. La tendresse conjugale en fit un homme nouveau ; il avoit épousé Clotilde , qui , née dans le sein du christianisme , en pratiquoit les sévères maximes. Cette princesse ne crut pouvoir adoucir la rudesse féroce du caractère d'un époux nourri dans le tumulte et la poussière des combats , qu'en l'éclairant du flambeau de l'évangile. Son zèle ne fut point stérile ;

(1) Daniel , tom. 1 , pag. 5. *Ibid.* pag. 18.

l'ascendant que sa beauté et l'innocence de ses mœurs lui donnoient sur le cœur de son époux, en firent un prosélite à la foi.

Saint Remi, chargé de l'instruire, lui conféra le sacrement du baptême, dans l'église de Reims, le jour de Noël de l'an 495. Plus de quatre mille seigneurs de son armée furent purifiés avec lui dans ce bain sacré (1). Heureux si, en lui imprimant le caractère de chrétien, il en eût pratiqué les saintes maximes ! Quelques écrivains prétendent que depuis cette époque, les rois de France ont porté le nom de très-chrétiens. Cette assertion peut être révoquée en doute. Le concile d'Orléans, tenu en 511, ne donne à Clovis que le nom de fils de l'église catholique, et le pape Pélage, écrivant à Childéric, ne lui donne que le titre de très-glorieux, très-excellent roi.

(1) Daniel, tom. 1, pag. 19.

Tant que la France fut dévastée par ces hordes de barbares , le pays de Labour , ainsi que les autres provinces , changèrent souvent de maîtres ; mais les peuples , toujours occupés à défendre leurs possessions , devinrent tous soldats : après avoir été pillés , ils pilloient à leur tour leurs voisins , et les Bayonnois sur-tout trouvèrent des ressources dans la piraterie ; la mer devint leur élément , et leur fournit les moyens de réparer leurs pertes. Ce métier qui les familiarisa avec les périls , en fit également d'intépides soldats sur terre ; et on les voit dans tous les tems voler aux combats , comme à des fêtes.

En 633 , Théodébert et le roi de Bourgogne réunirent leurs forces pour réprimer les courses des Gascons et des peuples , leurs voisins , qui tous se croyoient invincibles dans leurs montagnes , dont eux seuls connoissoient les issues. Au lieu de détourner l'orage

prêt à fondre sur eux, ils se préparèrent à une vigoureuse résistance ; mais leur confiance présomptueuse fut trompée : plusieurs combats furent livrés avec une grande effusion de sang. Les Gascons accablés par le nombre, et soutenus par leur seul courage, furent trahis par la fortune ; la victoire se déclara pour les deux rois ; mais comme les peuples étoient trop pauvres, pour tenter l'avarice d'un conquérant, au lieu d'en faire des sujets, les vainqueurs se contentèrent de les rendre tributaires, ainsi que les Cantabres, leurs voisins. Ce fut en les rendant les plus pauvres qu'on crut les rendre plus obéissans. Bayonne, et tout le pays de Labour, sans entrer dans cette guerre, en ressentit tous les ravages.

10 Les Gascons, toujours indociles et remuans, avoient trop de fierté pour payer à un maître étranger un tribut qui les jetoit dans l'épuisement. Leur inclination belliqueuse les rendoit

incapables de repos. Ils rompirent bientôt le frein de l'obéissance et des traités ; et fortifiés de l'alliance des Bretons , qui comme eux faisoient la guerre en brigands , ils recommencèrent leurs courses et leurs ravages dans la Novempopulanie , aujourd'hui connue sous le nom de pays de Labour. Le territoire de Bayonne fut dévasté par le fer et la flâme , et les habitans fugitifs errèrent sans asyle.

Les deux rois furent obligés de reprendre les armes pour arrêter cette inondation qui menaçoit de se répandre dans leurs provinces. La fleur de la noblesse françoise s'empressa de partager la gloire de vaincre ce peuple souvent puni , mais toujours redoutable , même après sa défaite. L'armée des deux rois confédérés , en arrivant au pied des montagnes des Pyrénées , se divisa en deux corps pour attaquer en plusieurs endroits un ennemi qui combattoit par pelotons ; c'étoit une

ruse de guerre et de chicane qui coûtoit beaucoup de monde , sans procurer de grands avantages. Chaque jour étoit marqué par des attaques sanglantes. Les Gascons ne mettoient point leur gloire à soutenir le choc de leurs ennemis. Ils descendoient fièrement de leurs montagnes , et après avoir lancé leurs traits à la manière des anciens Parthes , ils se retiroient , et gagnoient les gorges de la Biscaye , dans les basses-Pyrénées , par des défilés environnés de précipices. Ils y furent poursuivis par l'ennemi , qui , mieux discipliné , en fit un grand carnage ; leurs maisons furent réduites en cendres , leur bétail fut la proie des vainqueurs , qui emportèrent tout ce que les flâmes avoient épargné , ainsi que le butin qu'ils avoient amassé dans leurs courses.

Ce peuple qui avoit osé provoquer les vengeances de deux rois puissans , affoibli par ses pertes , et réduit dans

l'impuissance de les réparer, déposa sa fierté naturelle, et se remit à la discrétion de ses vainqueurs. Les conditions auxquelles ils furent obligés de souscrire, furent dures et humiliantes; les principaux chefs de la nation furent obligés d'aller se prosterner aux pieds du roi pour implorer sa clémence; et ces chefs orgueilleux, satisfaits d'obtenir la vie et leurs biens, se soumirent à tout ce qu'on exigea d'eux.

Les Gascons, jaloux de leur indépendance, et prêts à tout sacrifier pour elle, étoient souvent vaincus sans jamais tomber dans le découragement; leur intrépidité leur déguisoit le danger et leur faisoit croire qu'on ne pouvoit mourir tant qu'on avoit les armes à la main: le souvenir des humiliations qu'on leur avoit fait essuyer, aigrissoit leur ressentiment et choquoit leur fierté: ils eurent bientôt réparé leurs pertes, et encouragés par les guerres civiles qui désoloient la France, ils se

crurent assez puissans pour être à leur tour conquérans. En effet, sous le règne de Chilpéric II, en 719, (1) ils se virent les maîtres de tout le pays, depuis la mer de Gascogne et les Pyrénées, et donnèrent à leur nouvel empire le nom de Novempopulanie, à cause des neuf cantons contenus dans cette étendue.

Ils avoient alors à leur tête un duc nommé Eudes, qui, aussi grand capitaine qu'habile politique, avoit su profiter des troubles domestiques de la France, pour en démembler plusieurs provinces, dont il fonda un vaste empire; et sans prendre le titre de roi, il se borna à celui de duc. Il rangea sous sa domination, le Poitou, la Saintonge, le Limousin, l'Albigeois, l'Auvergne, et enfin tout le pays jusqu'à la Loire.

Cet habile conquérant, qui savoit

(1) Hist. de France, tom. I, pag. 225.

combattre comme il savoit gouverner, devenu redoutable à son maître, dont il avoit envahi les provinces, lui parut un allié digne d'être recherché; Chilpéric, maîtrisé par les circonstances, oublia que ce duc étoit l'usurpateur d'une portion de ses états, et s'offrit de l'en reconnoître le légitime souverain, s'il vouloit l'aider à soutenir la guerre contre le roi d'Austrasie: cette proposition étoit trop avantageuse pour n'être pas acceptée. Eudes se rendit auprès de Chilpéric, autrefois son roi, et devenu son égal et son défenseur. Il se mit en marche avec des troupes nombreuses et accoutumées à vaincre sous ses ordres, et tous deux marchèrent vers l'Austrasie; Charles Martel, qu'ils croyoient surprendre, les prévint par la célérité; ils furent étonnés d'apprendre que ce prince, qu'ils croyoient éloigné et tranquille dans ses états, étoit campé entre Reims et Soissons, où il les attendoit pour les combattre; cette

nouvelle jeta la consternation dans leurs armées ; les soldats épouvantés aux approches d'un ennemi si redoutable , se débandèrent sans tenter la fortune du combat.

Charles Martel , aussi habile à profiter des circonstances qu'à les faire naître , poursuivit cette armée fugitive jusqu'au bord de la Seine. Chilpéric , épouvanté de cette marche rapide , ne se crut point en sûreté dans Paris : il ne vit d'autre ressource que de se réfugier au-de-là de la Loire , dans les provinces dont Eudes étoit devenu souverain.

Charles , vainqueur sans avoir combattu , somma le duc de lui livrer ce roi fugitif , avec menace , en cas de refus , de porter le fer et la flâme dans l'Aquitaine et la Novempopulanie , et dans les autres pays de sa domination. Eudes , quoique naturellement généreux , crut devoir céder à la nécessité , pour prévenir la dévastation de ses états. Il

déposa son caractère bienfaisant , en violant les droits de l'hospitalité , convaincu que le salut des peuples est le devoir le plus sacré des rois. Il fallut acheter l'amitié d'un vainqueur , dont il eût été dangereux de se faire un ennemi. Chilpéric fut livré avec toutes ses richesses , et Charles qui mit sa gloire à lui pardonner , eut la modération de lui laisser toutes les décorations du trône , mais il se réserva toute la réalité du pouvoir.

731. Bayonne, par sa situation, étoit destinée à être la victime des querelles des rois. Cette ville, et toutes celles des Pyrénées eurent beaucoup à souffrir des invasions des Sarrasins , qui laissèrent dans toutes les villes du Languedoc des traces funestes de leur passage ; ces peuples, qui avoient établi le siège de leur empire à Cordoue , étoient gouvernés par des émirs , dont quelques-uns , mécontents de leur chef , se mirent sous la protection de la France,

pour

pour se rendre indépendans , et même l'un d'eux lui livra Girone et Barcelone , pour gage de sa fidélité.

Charlemagne profita de leurs dissensions pour élever sa puissance sur les débris de ces infidèles : il leva deux puissantes armées , dont l'une passa par le Roussillon , et celle qu'il commandoit en personne , prit la route de Bayonne ; toute la jeunesse du pays de Labour voulut avoir part à la gloire de cette expédition , dont le succès devoit délivrer l'Espagne du joug des infidèles. Les préludes furent brillans ; un émir , nommé Ihinalarabi , (1) gouverneur de plusieurs places , se mit sous la protection de Charles , et se rendit son tributaire ; la campagne s'ouvrit par le siège de Pampelune , qui devint sa première conquête ; ce fut-là qu'il reçut les sermens de fidélité des habitans de Barcelone et de Girone ,

(1) Daniel , pag. 302.

qui l'avoient déjà prêté au roi Pepin, en 778.

Enfin, il parcourut en vainqueur, plusieurs provinces, sans qu'aucun ennemi se présentât pour s'opposer à la rapidité de ses conquêtes; mais craignant que les chaleurs de l'été ne ruinassent son armée, dans un pays où les recrues n'auroient pu remplacer les morts, il résolut de rentrer en France, et de se reposer de la fatigue d'une guerre plus brillante qu'utile; il y fut encore déterminé par la jalousie de plusieurs princes chrétiens qui croyoient avoir tout à craindre de l'aggrandissement de sa puissance; satisfait d'avoir rangé sous sa domination, tout le pays situé entre l'Ebre et les Pyrénées, il prit le parti de rentrer triomphant dans ses états.

Son retour lui offroit autant d'obstacles à surmonter, qu'il avoit trouvé de facilités à faire des conquêtes. Il falloit traverser un pays hérissé de ro-

chers et de précipices couvert de bois, coupé de défilés étroits, et presque inaccessible à une armée; enfin, ce pays sembloit alors ne pouvoir être habité que par des oiseaux de proie et des animaux sauvages; les gascons, quoique ses tributaires, étoient ses ennemis secrets. Le souvenir des châtimens qu'il leur avoit infligés, pour les punir de leurs courses dans ses provinces, n'étoit point encore effacé. La soif de la vengeance, et plus encore celle du butin, leur mit les armes à la main; ils se placèrent sur deux hautes montagnes, (1) comme s'ils eussent voulu n'être que spectateurs de l'armée française, qui étoit sans défiance, marchoit sans ordre et sans précaution, comme elle eût été sur son propre territoire; en effet, les français défilèrent sans être attaqués, les Gascons qui combattoient moins pour la gloire que pour le pillage, se

(1) Montagnes de la Rune.

jetèrent sur les bagages qui étoient restés à l'arrière-garde, sous une foible escorte.

Les français, indignés de cette infidélité, retournèrent sur leurs pas pour arracher à l'ennemi sa proie. Cette résolution, inspiré par le desir de la vengeance, leur devint plus funeste que la perte de leurs bagages; les Gascons plus agiles qu'eux, regagnèrent leurs hauteurs, d'où ils lançoient impunément leurs traits contre leurs ennemis, dont l'arrière-garde fut entièrement défaite.

Cette journée mémorable, consacrée dans nos fastes, sous le nom de la bataille de Roncevaux, causa à Charlemagne plus de chagrin que ses conquêtes en Espagne ne lui avoit causé de joie; peu familiarisé avec les disgraces, il se sentit humilié de ce que ses troupes victorieuses, eussent fui devant une nation méprisable par le nombre et la pauvreté.

L'expérience lui apprit que les Gas-

cons, protégés par leurs rochers et leurs montagnes, étoient aussi difficiles à subjuger qu'à gouverner; leur caractère remuant, l'amour effrené de l'indépendance, l'appas du butin devoient en faire des sujets indociles, comme l'habitude d'avoir toujours les armes à la main en devoit faire des ennemis redoutables et des soldats intrépides.

La domination française y étoit mal affermie; un peuple presque toujours errant dans les courses, ne connoît point de maître. Charlemagne, pour les façonner à l'obéissance, leur donna des gouverneurs éprouvés par leur courage et leur dextérité à manier les esprits. La plupart furent choisis parmi la nation dont ils connoissoient les penchans et les mœurs.

813. Le comte Seguin (1), qui joutissoit d'une considération méritée par ses services, fut chargé d'une

(1) Hist. de France, 344.

espèce de surveillance sur tous les gouverneurs, tant en-de-çà qu'au-de-là des Pyrénées. Bayonne et les pays voisins, commencèrent à respirer sous l'inspection de ce sage gouverneur ; mais les Gascons, long-tems contenus par son autorité, reprirent leur premier caractère dès qu'il ne fut plus à leur tête.

La mort de Charlemagne leur parut offrir une circonstance favorable pour s'affranchir de la domination française ; ils armèrent et refusèrent de payer le tribut ordinaire. Le nouveau roi, moins surpris qu'indigné de leur révolte, fit avancer contre eux une armée sous les ordres de Pepin, son fils. Lupus, qu'ils avoient choisi pour duc, avoit toutes les qualités nécessaires à un chef de rebelles. Courageux jusqu'à la témérité, fécond en projets et en moyens de les exécuter, il sembloit né pour commander à une nation bouillante et belliqueuse, moins redoutable

par le nombre que , par la confiance présomptueuse qu'elle avoit dans ses forces et dans ses montagnes , qui lui servoient de rempart.

L'appareil d'une armée formidable qui marchoit contre lui sous les ordres d'un jeune prince , qui ne respiroit que la gloire et les combats , ne fit qu'augmenter son audace ; laquelle il sembla communiquer à tous ses soldats ; inaccessible à la crainte et sourd aux menaces , il osa défier les français au combat , mais la fortune trahit son courage. En 814 , il engagea une action , à son armée fut entièrement défaite , et lui-même fut fait prisonnier. On le conduisit à Aix-la-Chapelle , où Louis-le-Débonnaire , qui respectoit la valeur jusques dans ses ennemis , borna sa vengeance à le punir par l'exil ; toute la Gascogne et les pays voisins , qui avoient été entraînés dans la rébellion , après en avoir été les victimes , rentrèrent dans l'obéissance.

Ce penchant à la révolte, qu'on reprochoit aux Gascons, ayant son principe dans cette fierté noble, qui, élevant l'âme, ne veut se soumettre qu'à l'empire de la loi; l'intérêt de leur liberté et non de leur fortune, les obligeoit à vivre presque toujours sous la tente, et d'endosser la cuirasse. Ils s'endurcirent aux fatigues de la guerre. Leurs campagnes ravagées par des armées étrangères, les dégoutèrent de la culture; on n'aime point à ensemençer des terres dont on n'espère pas de recueillir les fruits. Cette oppression ne leur laissa que la ressource de la piraterie, qui dans ces siècles n'étoit pas regardée comme un infâme brigandage; ce fut en s'y livrant qu'ils acquirent la réputation d'être les meilleurs navigateurs de l'Europe; comme ils étoient les plus intrépides, leurs courses, leurs découvertes, et sur-tout leurs succès dans la pêche de la baleine, tracèrent des routes nouvelles aux navigateurs, comme

je le ferai connoître par un récit succinct de leurs expéditions dans l'un et dans l'autre hémisphère.

Les Sarrasins, établis en Espagne, eurent l'ambition, pendant long-tems, de former des établissemens en France; mais les pertes réitérées qu'ils éprouvèrent, leur firent connoître l'impossibilité de réussir dans leurs desseins: alors ils se jetèrent dans la méditerranée, qu'ils infectèrent de leurs pirateries. Accoutumés à regarder la terre et les mers comme leurs domaines, ils s'approprièrent sans remords les biens des nations, et traitoient indistinctement tous les hommes comme leurs sujets; ces brigands firent une descente dans l'île de Corse, d'où ils enlevèrent un riche butin, et les principaux habitans; après cette invasion, ils remontèrent sur leurs vaisseaux, parcoururent les mers, et saccagèrent plusieurs îles; à leurs retour ils portèrent la désolation sur les côtes de France.

814. Le comte Hermentgaut (1), gouverneur du Lapurdum , avec une flotte qu'il commandoit, mit à la voile pour réprimer ces tyrans des mers ; il alla les attendre dans un port de l'île de Majorque , où il se cacha pour les surprendre à leur retour ; cette flotte de forbans tomba dans l'embuscade qui lui avoit été dressée, et après une résistance opiniâtre , leurs vaisseaux furent coulés à fond , et huit tombèrent au pouvoir des vainqueurs , qui délivrèrent cinq cents prisonniers destinés à l'esclavage ; ce fut avec ces trophées que le comte Hermengaut rentra dans le port de Lapurdum , dont les matelots avoient contribué à son triomphe.

Cette défaite fut le signal d'une nouvelle guerre entre les Sarrasins de la France, les Gascons et les Biscayens, ceux-ci redoutables par leur valeur et leur ma-

(1) Daniel , pag. 345.

œuvre, se firent respecter ; et les barbares n'osant lutter contre de si fiers ennemis, s'éloignèrent et furent exercer leurs pirateries sur les mers de Provence et d'Italie, où ils s'emparèrent de Civita-Vechia et Nice, qu'ils pillèrent : enflés de ses premiers succès, ils tentèrent la conquête de la Sardaigne ; les habitans, avertis de leur dessein, n'opposèrent aucun obstacle à leur descente pour les entretenir dans une fausse sécurité ; mais ces insulaires avoient fait leurs dispositions en secret pour les recevoir : dès qu'ils les virent descendre à terre, ils fondirent sur eux et en firent un horrible carnage, qui les mit dans l'impuissance de continuer leur course ; ce fut par la seule réputation de leurs matelots que les côtes de Bayonne ne furent point insultées.

816. Les Gascons qui ne savoient ni obéir ni user de la liberté, voulurent profiter des querelles des rois pour

se soustraire à la domination française. Ils se fortifièrent de l'alliance des Esclavons, espèce de forbans de terre, qui traitoient en ennemis les peuples assez riches pour mériter d'être pillés.

Louis-le-Débonnaire déploya contre eux toute sa puissance ; le feu de la rébellion fut étouffé dans le sang des plus coupables, et la terreur des châtimens fit rentrer les autres dans le devoir. Ces peuples, quoique souvent punis, n'en devenoient pas des sujets plus dociles ni plus soumis ; fatigués du repos, la tranquillité faisoit leur supplice. A peine avoient-ils déposé leurs armes, qu'ils les reprirent, et soutenus par les Bretons, ils recommencèrent, en 820, leurs courses dans les provinces de France ; mais comme ils étoient trop foibles pour résister aux forces d'un grand empire, ils faisoient une guerre de chicane, et se retiroient après qu'ils étoient assez chargés de butin. Jamais ils n'osèrent tenter la

fortune d'un combat , et se voyant sur le point d'être accablés par des forces supérieures , ils prévirent les vengeances d'un roi justement irrité , en se soumettant aux conditions qu'il daigna leur prescrire.

Les Normands étoient devenus la terreur des provinces du midi de l'Europe ; sans foi dans les traités , sans modération dans la victoire , riches sans propriétés et sans industrie , la terre sembloit leur domaine , et sans la cultiver , ils en dévoroient les fruits.

848. Une flotte de ses barbares parut sur les côtes d'Aquitaine ; au seul bruit de leur descente , tout le pays fut abandonné , tout fuit devant eux , les campagnes et les villes sans défense et sans habitans , furent ravagées , et plusieurs furent la proie des flâmes ; Bayonne , sur-tout , n'offrit plus qu'un amas de débris , tout son territoire fut dévasté. Les barbares , chargé d'un riche butin , remontèrent

sur leurs vaisseaux , quand ils n'eurent plus rien à piller.

Sur tous ces siècles où la guerre n'étoit qu'un brigandage , l'histoire de toutes nos provinces est stérile en événemens ; c'est le tableau des calamités qui affligoient la nation pour servir les projets de quelques ambitieux , qui ne parcouroient la terre que pour en faire le tombeau de ses habitans. Bayonne et tout le pays de Labour furent enveloppés dans le désastre commun ; placés aux deux extrémités du royaume de France , ils étoient sans cesse le théâtre des dévastations des armées , et ceux-ci les faisoient passer successivement sous la domination des vainqueurs , qui les traitoient en peuples conquis. Ainsi le malheureux pays resta en langueur jusqu'en 1137 , que la Guyenne , la Gascogne , la Biscaye et la province de Labour passèrent sous la domination française , par le mariage de Louis VII , roi de France , avec Eléonore

de Guyenne , dont l'empire s'étendit jusqu'aux Pyrénées. Cette réunion qui devoit cimenter la tranquillité publique , ne fut que passagère , et l'amour dédaigné raluma le flambeau de la guerre ; Louis , maîtrisé par cette passion , fit divorce avec Eléonore qui lui avoit apporté un si riche héritage : la France fut victime de cette inconstance ; la princesse outragée s'en vengea en épousant Henri , duc de Normandie et roi d'Angleterre (1) , qui , par cette alliance devint possesseur de plusieurs riches provinces démambrées de la France ; ce fut le germe de plusieurs guerres sanglantes qui embrasèrent le pays. Bayonne , qui commençoit à sortir de ses ruines , en ressentit les ravages , et sur le point de rentrer dans le néant et tout son territoire , n'enfantâ que des soldats.

(1) Hist. de France , tom. 2 , pag. 370.
Ibid. Révolution d'Angleterre , tom. 2 , p. 17.

Il est bon d'observer que dans ces siècles, les répudiations étoient fréquentes et autorisées par d'illustres exemples, sur-tout parmi les souverains, qui passoient sans remords dans les bras d'un nouvel amour (1). Les évêques complaisans pour décider les cas de conscience, et par déférence pour leurs rois, donnoient des atteintes frauduleuses à l'indissolubilité du mariage. Ce relâchement fut la cause de plusieurs guerres excitées pour les réclamations des dots, et les provinces du royaume d'Aquitaine en ressentirent les funestes effets; tant que le clergé a été consulté par les souverains, les loix ont été mobiles et favorables à ceux qui pouvoient récompenser et punir; ce fut par cette lâche condescendance que les rois, du vivant de leurs épouses légitimes, pre-

(1) Mémoires des reines et régentes de France, tom. 1 pag. 55 à 372.

noient des concubines qu'ils épousoient sans observer les formalités prescrites par la discipline de l'église, et sans en éprouver les censures.

En 1195, Bayonne qui n'avoit été jusqu'alors qu'une vicomté, fut érigée en baronie, ce qui prouve qu'elle avoit déjà pris de grands accroissemens, puisque ce titre n'étoit déferé qu'à des villes considérables par leur population.

Le duché de Guyenne avoit dans sa dépendance les comtés d'Auvergne, de Berri, de Limoges, d'Alby, d'Angoulême et le pays de Labour. Chacune de ces provinces étoit gouvernée par des marquis, qui, quoiqu'amovibles, se rendoient redoutables à leur duc, parce qu'ayant le commandement des armées sur les frontières, ils pouvoient en régler les destinées; cette réalité de puissance fut la semence de guerres, destructives.

Lorsque Hugues Capet monta sur le trône, le duc de Guyenne refusa de

le reconnoître : le nouveau roi marcha contre ce prince qui avoit épuisé son pays pour en faire des soldats. La bataille fut sanglante et vivement disputée : mais enfin la victoire se déclara pour Hugues, et le duc, après sa défaite, le reconnut pour son souverain.

Bayonne resta dans une espèce d'oubli jusqu'au règne de Philippe-Auguste. Ce prince, par un arrêt de proscription lancé contre les Juifs, délivra cette ville de ces sangsues (1) qui, par une usure criante, sabreuvoient de la sueur des habitans qui s'adressoient à eux pour soutenir leur commerce, et qui par-là, accéléroient leur ruine.

1312. Les guerres des Albigeois étendirent leurs ravages dans toutes les provinces. Le comte de Toulouse, protecteur de ses sujets, favorisoit leurs

(1) Hist. de France, tom. 2, pag. 429. Il confisqua tous les biens des Juifs et déchargea leurs débiteurs de leurs dettes.

opinions religieuses ; une soldatesque brutale exerçoit une espèce d'apostolat, le poignard à la main. Le comte, trop foible pour résister à une armée de croisés, se jeta dans les bras du roi d'Arragon, avec les comtes de Foix, de Cominge et Gaston de Béarn. On entama des négociations qui furent infructueuses. Le pape, qui dictoit des ordres aux souverains, fut inflexible, et quoique le comte de Toulouse offrit de souscrire aux conditions les plus humiliantes, le pontife ordonna d'assiéger Toulouse et de le raser de fond en comble, après en avoir fait la conquête, comme étant le foyer de l'hérésie.

L'Arragonois scandalisé de cette dureté, et attendri sur le sort d'un vassal, dont plusieurs places relevoient de sa couronne, se déclara le défenseur de ses droits contre le comte de Montfort, dont les intérêts étoient inséparablement liés avec ceux de la cour

de Rome ; la guerre fut déclarée , et toutes les provinces du midi furent exposées aux ravages des deux armées.

Bayonne fut assiégée et prise par le roi d'Arragon ; qui en enleva toutes les archives. Ce pillage me prive des connoissances sur l'état où étoit cette ville , et tel est la cause de la stérilité de son histoire.

Le roi d'Arragon , avec une armée de 100,000 hommes , vint se présenter devant Muret ; il avoit sous ses ordres les comtes de Foix et de Cominge. Ce fut devant les murs de cette ville que se donna la célèbre bataille qui en porte le nom. Le roi d'Arragon y fut tué dès le premier choc , et le bruit de sa mort jeta dans la consternation toute son armée ; ses soldats , épouvantés , n'opposèrent aucune défense , et se laissant égorger comme des animaux stupides , vingt mille restèrent sur la place et le reste fut dissipé.

Quelque complète que fut cette

victoire , elle ne fut pas décisive. Les armées nouvelles sembloient sortir du sein de la terre : la guerre fut poussée avec un nouvel acharnement ; les campagnes furent ravagées : les villes prises et reprises étoient abandonnées au pillage d'une soldatesque mal payée et qui s'en dédommageoit au dépens des cultivateurs et des citoyens pacifiques , on ne voyoit par-tout que des cendres et des débris.

Bayonne et le pays de Labour furent enveloppés dans les calamités publiques. Leur proximité du théâtre de la guerre leur en firent ressentir toutes les fureurs. Les villages se dépeuplèrent et les champs restèrent sans culture ; le commerce des villes tomba dans un entier dépérissement ; les habitans n'eurent d'autre ressource que de s'enrôler sous le drapeau , et après avoir été opprimés , ils devinrent oppresseurs à leur tour. Cette nécessité les façonna au métier des armes , et en

fit d'excellens soldats ; ils parcoururent les mers et pillèrent indistinctement les vaisseaux de toutes les nations, et la piraterie, aujourd'hui abhorrée, étoit annoblie par d'illustres exemples et autorisée par tous les rois. C'est ce qui rendit les Bayonnois, familiers avec les dangers et les périls de la mer ; tous devinrent matelots infatigables. C'étoit la seule ressource qui leur restoit pour subsister : leur bétail étoit enlevé sans qu'on leur en payât la valeur.

Une vicissitude de succès et de revers étoit un surcroît de maux ; les villes changeant sans cesse de maîtres, se rachetoient du pillage par d'énormes contributions, et l'on usoit des moyens les plus violens, même envers ceux qui, par impuissance, refusoient de payer les sommes exigées. Tel fut l'état déplorable de ce pays pendant le cours des guerres alumées entre deux nations rivales, tant que la

Guyenne fut sous la domination des Anglois.

Cette province, étant devenue le théâtre de la guerre, Bayonne en ressentit les effets. Les deux rois égaux en puissance, étoient également passionnés pour la gloire des conquêtes : l'Anglois, quoique vassal de l'autre, se croyoit son égal, et quelquefois son supérieur : il étoit despote dans son île, où le génie commerçant des peuples accumuloit, dès ce tems, les richesses du monde ; il étoit encore possesseur des plus riches provinces de la France. Outre la Guyenne et ses vastes dépendances que le mariage de la reine Eléonore avoit réunie à sa couronne, il se voyoit maître de la Normandie, du Poitou, de la Touraine, du Maine et de l'Anjou ; mais toutes ces branches épar- ses et détachées du tronc en étendant trop loin sa domination, ne pouvoient que l'affoiblir ; c'étoient des membres

séparés du corps politique dont il ne restoit que l'affoiblissement.

Les rois de France, dont les provinces étoient plus réunies, avoit plus de moyens de conserver leur supériorité. Ils voyoient avec chagrin une puissance étrangère établir son empire au tour de leurs états ; la rivalité enfanta des inimitiés, et l'ambition les arma continuellement les uns contre les autres.

Bayonne et le pays de Labour, compris dans le duché de Guyenne, subit la domination des Anglois. Henri II, tige des Plantagenetes, étant monté sur le trône d'Angleterre, se trouvoit trop resserré dans son duché, et n'écoutant que les conseils de son ambition, il tenta d'y joindre plusieurs grandes terres qu'il possédoit déjà en France, et sur-tout le comté de Toulouse, sur lequel son mariage, avec Eléonore, lui donnoit un de ces droits

litigieux qui ne deviennent valides que quand la force les ratifie. Louis VII , roi de France , se déclara pour le comte de Beranger , et n'écoulant que les saillies d'un courage imprudent , il alla s'enfermer dans Toulouse , menacée d'un siège ; cette témérité lui réussit ; Henri , soit par respect pour un prince dont il étoit le vassal , soit qu'il se défîât de ses forces , n'osa attaquer une ville défendue par un si grand roi , mais la Guyenne n'eût point à souffrir de la proximité des armées , jusqu'au moment où Henri fut obligé de passer en Normandie , où le théâtre de la guerre avoit été transporté. Bayonne et le pays de Labour commençoient à respirer , mais ce calme ne fut pas durable.

La croisade où Philippe - Auguste s'engagea , leur fit signer un traité de paix qui ne fut qu'une cessation d'hostilités , et la semence des haines restant cachée , devint plus dangereuse. La

mort de Richard, qui délieroit Philippe d'un ennemi redoutable, laissa prendre à son ambition un libre cours. Jean-sans-Terre, qui monta sur le trône d'Angleterre, recueillit tout l'héritage de son frère, mais il ne sût pas le conserver. Sans foi dans les traités, sans frein dans ses passions, enfin pervers dans ses penchans, il ne sût ni vaincre ni gouverner; et quoiqu'avec des qualités qui distinguent les hommes supérieurs du vulgaire, il s'assoupit sur le trône; il ne se réveilla qu'au bruit des voluptés et de la débauche; le règne de ce prince efféminé ne fut marqué que par des calamités publiques. Toutes les provinces qu'il possédoit en France, furent plongées dans les désordres de l'anarchie; Bayonne et le pays de Labour n'eurent plus d'autres loix que les volontés du soldat et de l'officier, qui furent tour-à-tour leurs oppresseurs et leurs défenseurs.

Les provinces de la domination

Angloise, réunies à la France par les conquêtes de Philippe - Auguste, ne firent que fomenter les haines entre les deux nations. Henri III, devenu roi d'Angleterre, attentif aux dissensions civiles qui déchiroient la France pour revendiquer l'héritage de ses ancêtres; une ligue s'étoit formée entre les rois de Castille et d'Arragon; plusieurs grands vassaux de la couronne étoient entrés dans cette alliance formidable.

Cette circonstance parut favorable au roi d'Angleterre pour faire revivre ses prétentions : il entra dans la ligue dont il fut le chef; après avoir tiré beaucoup d'argent de ses sujets, il équipa une flotte et passa en Guyenne, où il se mit à la tête d'une nombreuse armée. Louis IX les avoit précédés et avoit débuté par la conquête de plusieurs villes; mais ce saint roi, avare du sang de ses sujets, et peut-être effrayé par l'appareil imposant de ses ennemis, aima mieux recourir à la

négociation, que de tenter le sort d'une bataille, et pour terminer la querelle, il offrit de céder le Poitou et une partie de la Normandie; car dès ce tems on décidoit de la destinée des peuples comme d'un vil bétail, qu'on vend ou qu'on achète, selon le besoin.

Quelques avantageuses que fussent ces propositions, elles furent rejetées avec mépris. Alors il fallut se résoudre à soumettre la querelle au hasard d'un combat: Louis fit déployer l'oriflâme, signal du carnage, et après s'être rendu maître de plusieurs places qu'il trouva sur son passage, il marcha fièrement aux ennemis, qu'il joignit sur le pont de Taillebourg. Dès que les deux armées furent en présence, l'action s'engagea avec une fureur égale; la victoire, long-tems incertaine, se déclara pour les Français; mais les Anglois, sans se laisser abbattre par ces revers, livrèrent le lendemain un second combat, et la fortune, trahissant leur courage, leur fit essayer

une nouvelle défaite. Les confédérés, sans moyens de réparer leur perte, implorèrent la clémence du vainqueur, qui, après les avoir humiliés, fut assez généreux pour leur pardonner; la contagion qui fit de grands ravages dans l'armée française, l'affoiblit et empêcha Louis de pousser plus loin ses conquêtes; Henri, abandonné de ses alliés, se retira à Bordeaux, où, après avoir épuisé l'Angleterre par ses profusions, il chercha à remplir le vuide de ses trésors, par les impôts dont le poids accabla les peuples de la Guyenne et du pays de Labour.

Les deux rois, également fatigués de la guerre, consentirent à déposer les armes; l'Anglois, par cette paix, renonça à ses prétentions sur la Normandie, la Tourraine, le Poitou, le Maine et l'Anjou, et en retour on lui abandonna le Périgord, le Limousin, le Quercy, l'Agenois, la Saintonge et la Guyenne, dont Bayonne et le pays

de Labour faisoient partie ; ils ne trouvèrent que dans la piraterie des dédommagemens de leurs pertes.

Les rois malheureux , quand ils méritent de l'être , deviennent méprisables aux yeux de leurs sujets. Les Gascons naturellement indociles et remuans , paroissoient disposés à se soustraire à l'oppression. Henri , trop fier pour reparoître en Angleterre après ses défaites , se fixa en Gascogne pour contenir ses sujets dans l'obéissance , et y fit reconnoître son fils , âgé de trois ans , pour seigneur ; pendant le séjour qu'il fit à Bayonne , il chercha à captiver les cœurs des habitans par des fêtes : la séduction étoit facile ; ce peuple , avec des jeux et des spectacles , oublioit ses misères ; ce fut avec cet appât qu'il regagna l'amour qu'il avoit perdu par ses défaites. Les Gascons , séduits par les largesses qu'il répandoit avec profusion , faisoient tous leurs efforts pour le retenir au milieu

d'eux, et lui exagéroient le danger de se confier à la mer infestée de pirates ; mais l'état de ses affaires l'appelant en Angleterre, il fut obligé de s'éloigner d'un pays dont il étoit devenu l'idole, après en avoir été l'opresseur.

Les guerres de la Palestine sembloient assurer la tranquillité des deux royaumes au-dedans ; mais, en 1254, les Gascons se livrant à leur inconstance naturelle, arborèrent l'étendard de la révolte ; Henri traversa la France, se rendit à Bayonne, où sa présence apaisa les troubles. Pendant le séjour qu'il y fit, Thibaud, roi de Navarre, épousa Isabelle de France, fille de Saint-Louis. Le passage des nouveaux époux, par Bayonne, occasionna des fêtes publiques ; Henri, magnifique jusqu'à la prodigalité, épuisa tout ce que l'art a de plus riche et de plus ingénieux. Ce ne fut que danses et festins dans tout le pays de Labour. Les Gascons, passionnés pour les fêtes, y

étoient encore excités par l'exemple de leur roi ; ce fut , dans ces circonstances , que Henri , qui avoit perdu Bordeaux , Blaye et Saint-Sève , fixa , pendant son séjour en France , sa résidence à Bayonne , qu'il déclara être la capitale de la Guyenne (1). La beauté du climat , le caractère enjoué des habitans leurs méritèrent cette préférence.

En 1206 il s'éleva des contestations entre le roi d'Angleterre et celui de Castille. Ces deux princes , pour ménager le sang de leurs sujets , eurent recours à la négociation. Bayonne fut choisie pour y traiter ce différent , dans lequel cette ville avoit particulièrement un grand intérêt. Le séjour du souverain devoit y faire régner l'abondance et contribuer à son aggrandissement ; les fêtes occasionnées par le passage des princes , loin de l'enrichir tour-

(1) Daniel , tom. 3 , pag. 110.

noient les esprits vers la frivolité et les plaisirs ; outre la cession du travail , les Basques trop fiers pour être surpassés en magnificence , dépenseroient plus qu'ils ne recevoient des étrangers.

Les rois de France et d'Angleterre étoient trop voisins et trop ambitieux , pour être long-tems amis ; et quand ils n'avoient pas de raisons de se faire la guerre , ils étoient ingénieux à trouver des prétextes. Édouard I , sous le règne de son père , s'étoit signalé par une continuité de victoires ; aussi grand politique que grand capitaine , il avoit dompté les féroces Gaulois , et forcé l'Ecosse de reconnoître qu'elle étoit un fief mouvant de la couronne d'Angleterre ; il avoit été choisi pour arbitre des différens de la maison d'Aragon avec celle d'Anjou. Le titre de conquérant et celui d'arbitre des rois , avoit enflé sa fierté ; mais le titre de vassal de la couronne de France lui sembloit avilissant : tant qu'il n'avoit

été que duc de Guyenne , il avoit rendu à Philippe-le-Bel les hommages que le devoir exigeoit ; mais dès qu'il fut monté sur le trône d'Angleterre , sa qualité de roi lui fit croire qu'il n'avoit pas de supérieur. Les haines s'aigrirent , et les querelles de quelques particuliers jetèrent des étincelles qui causèrent un embrâsement général en 1292.

Les vins de Guyenne , dès ce tems , étoient recherchés de toutes les nations ; une flotte de 200 vaisseaux Normands étoient venus à Bayonne pour en chercher ; deux matelots , l'un Normand et l'autre Anglois , prirent querelle sur la prééminence de leur nation ; on en vint aux mains ; le premier voulant plonger son poignard dans le sein de son adversaire , fit un faux pas et s'en perça lui-même : ses compatriotes coururent aux armes pour venger sa mort ; les Anglois repoussèrent l'attaque , et les Bayonnois entrèrent dans la querelle ; après quelques

scènes de carnage dans la ville , le théâtre de la guerre fut transporté sur mer (1) ; les Normands , vainqueurs sur cet élément , s'enrichirent des dépouilles de leurs ennemis ; mais en retournant , chargés de butin dans leur pays , ils furent attaqués par soixante navires Anglois bien armés qui les trouvant sans défense , leur enlevèrent leur proie : plusieurs de leurs vaisseaux furent coulés à fond , et les équipages de ceux qui s'échappèrent au carnage , gagnèrent la terre dans leurs esquifs.

Les Bayonnois remportèrent la gloire de cette action , et dans l'ivresse de leur succès , ils osèrent insulter la Rochelle , dont le territoire fut ensanglanté par le meurtre de plusieurs Français. Philippe demanda vengeance de cet outrage ; avant de recourir aux armes , on employa la négociation , et l'on convint que six forteresses de la

(1) Daniel , tom. 3 , pag. 229.

Guyenne seroient remises à Philippe ; Bordeaux, Bayonne, la Réole ne furent point comprises dans ce nombre.

Ce traité n'eût point d'exécution ; la guerre fut ralumée ; les Anglois passèrent la mer avec une flotte nombreuse, et après avoir ravagé l'île de Rhé, ils mirent le siège devant Bordeaux, dont ils ne purent se rendre maîtres. Ils furent plus heureux devant Bayonne, qui leur fut livré par la trahison de quelques habitans vendus aux Anglois : ceux qui restèrent attachés à la France se retirèrent dans le château, où ils furent aussitôt assiégés. Ils opposèrent d'abord une brave résistance ; mais se voyant sans espoir de secours, ils furent obligés de capituler ; après cette conquête, toute la Guyenne fut soumise aux Anglois (1) ; leurs succès auroient été plus rapides

(1) Révolutions d'Angleterre, tom. 2, pag. 19.

sans la mort du duc de Lancastre, qui les arrêta dans le cours de leurs victoires ; après la prise de plusieurs villes, le prince avoit forcé l'armée françoise à se renfermer dans Bordeaux. Il étoit retourné à Bayonne pour s'y délasser des fatigues d'une campagne qui avoit été aussi pénible qu'elle lui avoit été glorieuse. Il fut attaqué d'une maladie dont il mourut en 1297 (1).

Enfin, les deux rois, également fatigués d'une guerre désastreuse qui épuisoit leurs états, d'hommes et d'argent, songèrent à faire la paix, qui, en effet, fut conclue par la médiation du pape ; la Guyenne, par ce traité, avec toutes les terres qui en dépendoient, fut rendue au roi d'Angleterre, à condition qu'il la tiendrait à foi et hommage de la couronne de France ; ainsi Bayonne et le pays

(1) Daniel, histoire de France, tom. 3, pag. 238.

de Labour ne changèrent point de maître.

Dans des ennemis réconciliés, la haine est facile à se ralumer. La Guyenne étoit une pomme de discorde qui avoit fait verser beaucoup de sang. C'étoit sur cette terre de désolation que les rois exerçoient leurs vengeances ; les guerres civiles qui agitèrent l'Angleterre , et qui divisèrent la maison royale , laissèrent les provinces de France dans une tranquillité qui ne fut troublée qu'en 1324.

Isabelle , sœur de Philippe , s'étoit retirée dans sa cour, où elle méditoit des projets de vengeance contre Edouard, son époux, qui se plaignoit du scandale de sa vie, et lui-même lui avoit donné l'exemple de l'infidélité. Elle avoit avec elle Edouard, son fils, âgé de douze ans, et Mortemer, qu'on prétendoit être son amant. Elle alléguoit, pour justifier sa fuite, la tyrannie que les Spenser exerçoient sur

son mari et sur elle ; elle avoit su mettre dans ses intérêts plusieurs seigneurs, qui, comme elle, se plaignoient de l'insolence de ces deux ministres. Cette querelle domestique sema la mésintelligence dans les deux cours, et l'on ne cherchoit plus qu'un prétexte pour commencer les hostilités ; on ne fut pas long-tems sans en trouver.

Hugues de Montpesat, né sujet du roi d'Angleterre, avoit plusieurs domaines sur les terres de France. Il avoit fait construire un château qu'il prétendoit être situé dans la Guyenne. Charles IV, devenu roi, lui intenta un procès qui fut jugé en sa faveur. La terre et le château furent déclarés être du domaine de la couronne de France.

Montpesat, indigné de ce jugement, rassembla ses vassaux, et secondé par un corps de troupes angloises, il assiégca le château qu'on avoit

saisi , et passa au fil de l'épée toute la garnison. Charles demanda raison de cet attentat , et voyant qu'on l'amusoit par de fauses promesses , il fit passer une armée en Guyenne , sous les ordres du comte de Valois , qui soumit toute la province , excepté Bordeaux et Bayonne. Son armée affoiblie n'osa entreprendre le siège.

Ce fut dans ces circonstances que la reine Elisabeth passa en France , pour y ménager un accommodement. Après bien des négociations , il fut arrêté qu'Edouard céderoit la Guyenne et le Ponthieu au prince de Galles , son fils , qui , par cette cession deviendroit feudataire du roi de France ; cet expédient ménageoit la délicatesse d'Edouard , qui , comme roi , auroit cru se dégrader en rendant hommage à un autre roi.

Cet accommodement ne fut pas suffisant pour étouffer les semences de la guerre ; et sur le refus que fit la reine

de retourner auprès de son époux, les hostilités recommencèrent dans la Guyenne, qui étoit, pour ainsi dire la proie que dévorioient tour-à-tour les deux rois. La mer devint le théâtre des brigandages des deux nations, et les Bayonnois, familiarisés avec ce fier élément, firent de riches prises qui les dédommagèrent de leurs pertes sur terre. Ce fléau cessa par la mort d'Edouard, qui, détrôné par sa femme et son fils, périt par la cruauté de deux seigneurs, qui, à force d'argent, corrompirent son apothicaire : cet exécrationnable mercenaire, en lui administrant un remède, inséra dans sa seringue un fer rouge qui lui brûla les entrailles (1).

Edouard III, monté sur ce trône par le crime de ses sujets, fut sommé de rendre hommage au roi de France, pour la Guyenne ; mais il alléguâ différents prétextes pour s'en dispenser, et

(1) Révolution d'Angleterre, tom. 3.

sur ces entrefaites, Charles-le-Bel mourut ; cette mort donna naissance à une nouvelle guerre. Philippe-de-Valois , héritier présomptif du trône , en prit possession ; mais Edouard fit valoir ses droits par les armes. Les provinces du nord de la France offrirent des scènes de carnage ; la Normandie repassa sous la domination des Anglois. Les Français, après la perte de la mémorable bataille de Créci, tremblèrent pour toutes leurs provinces. Le comte de Derbi passa en Guyenne avec une armée qui ne trouva point d'ennemis à combattre ; tous les pays voisins prévinrent leur ruine par une prompte soumission. Bayonne sembla être devenue le siège d'un nouvel empire ; les mers de la Biscaye furent couvertes de vaisseaux, où les Gascons et les Normands se signalèrent par leur courage et l'habileté de leurs manœuvres. Toutes les places de Guyenne, enlevées aux Anglois par Philippe-de-Valois, repassè-

rent sous la domination de leur ancien maître. Les détails de cette guerre fameuse n'intéressent qu'indirectement Bayonne et le pays de Labour; je me crois dispensé de les décrire.

Le duc de Normandie, successeur de son père, eut bientôt de nouveaux ennemis à combattre. Charles de Navarre, surnommé le Mauvais, prince du sang de France, y possédoit de riches domaines. Devenu roi de Navarre, il n'en fut que plus ambitieux; il vint à la cour de France, où il prétendoit dominer comme s'il eût été dans ses propres états; mais il fut éclipsé par Charles de La-Cerda, dont les ancêtres avoient donné des rois à l'Aragon. Un des rejetons, dernier mâle de sa branche, est actuellement à la cour de France, près l'ambassadeur de sa nation; il a plusieurs fois visité notre ville, qu'il regarde comme sa seconde patrie. Le mérite du prince espagnol lui avoit valu l'épée de connétable, et la

manière dont il s'en servit , justifia ce choix ; ses victoires ne furent pas sans mélange de revers ; mais comme il n'eût point de fautes à se reprocher , ses défaites ne firent aucun tort à sa gloire ; la perte de la bataille qu'il livra sur les côtes de Biscaye , ne fut imputée qu'à une tempête qui dispersa ses vaisseaux. L'envie que sa faveur , à la cour de France causoit au roi de Navarre , hâta sa mort ; il fut assassiné dans son lit , par une troupe de scélérats dévoués aux vengeances de ce monstre couronné. Cette atrocité raluma la guerre qui avoit été suspendue par une trêve.

Le comte de Derbi , dont l'armée étoit affoiblie par les combats et les sièges de la dernière campagne , fut obligé de rester spectateur oisif des conquêtes du duc de Normandie , qui reprit la plupart des places de la Gascogne. Le roi d'Angleterre , alarmé de ces succès rapides , fit équiper une flotte de douze cents vaisseaux , et mit à la voile pour

Bayonne ; mais la tempête l'ayant obligé de rentrer dans ses ports , il changea la destination de sa flotte , qui fit voile pour la Normandie , dont il fit la conquête ; et dans la même année , 1346 , il remporta la célèbre victoire de Créci , qui fut suivie d'une trêve ; mais elle fut mal observée ; on surprit des places de part et d'autre , et ce fut une continuité de combats ou de sièges.

Le prince de Galles étoit passé en Gascogne , d'où il porta la guerre dans les provinces d'au-de-là de la Loire , l'Auvergne , le Limousin , le Berri , et presque tout le Poitou , furent soumis par ses armées. Le roi Jean , pour l'arrêter dans le cours triomphant de ses conquêtes , marcha contre lui avec une armée supérieure et le joignit à Montpertuis , en Poitou. Le prince de Galles , investi par une armée quatre fois supérieure à la sienne , suppléa au nombre , en choisissant une position coupée de haies et de buis-

sons, où la cavalerie ne pouvoit pénétrer ; le carnage fut horrible, les Anglois remportèrent une victoire complète ; la noblesse française perdit, dans cette journée, la réputation de valeur qu'elle s'étoit acquise, et le roi Jean, après avoir fait des prodiges de valeur, resta prisonnier.

La manière dont les vainqueurs usèrent de leurs succès, releva leur gloire, dont une partie appartient aux Gascons, aux Biscayens et aux peuples du pays de Labour, qui formoient le plus grand nombre de l'armée victorieuse. Ce pays, sans cesse désolé par la guerre, étoit la pépinière des meilleurs soldats ; le prince de Galles s'y retira après sa victoire, pour jouir de son triomphe avec les compagnons de ses périls et de sa gloire.

Le roi Jean, captif en Angleterre, laissa la France dans la confusion de l'anarchie. Parmi les conditions qui lui furent imposées, pour racheter sa

liberté , il fut obligé de céder aux Anglois , en toute souveraineté , la Guyenne et tous les pays qui en dépendoient , avec plusieurs autres provinces. Ce fut par ce pénible sacrifice qu'il se fit ouvrir les portes de sa prison , en 1360.



CHAPITRE XII.

*Les sables entraînés par un ouragan ,
fermèrent pendant deux cents ans la
barre de Bayonne.*

CETTE même année la France fut frappée d'un autre fléau, dont Bayonne ressentit particulièrement les ravages : tandis que le roi d'Angleterre campoit auprès de Chartres, il fut assailli d'un ouragan si furieux, qu'on eût dit que les cataractes du ciel étoient ouvertes pour submerger le globe ; des nuages épais interdirent la clarté du jour : une grêle, d'une grosseur énorme, dévasta les terres ensemencées ; la foudre et les éclairs firent trembler les plus intrépides. Le roi d'Angleterre fut, pour la première fois, susceptible de crainte ; il crut que le ciel irrité, alloit déployer ses vengeances sur sa tête. Cette frayeur fut salutaire à la
France :

France : il se prosterna dans son camp, et pour désarmer la colère céleste, il s'engagea par un vœu, fait à Notre-Dame de Chartres, de pacifier la France (1).

La flotte sur les côtes de Normandie fut dispersée par la tempête, qui bouleversa toutes les côtes de l'Océan, et sur-tout les côtes de Biscaye, où les sables mouvans, et ceux qui joignent les landes de Bordeaux, furent poussés avec tant de violence, par les vents, que la barre se trouva fermée. Il existe encore un de ses bancs de sable au milieu de la rivière, en face de l'abbaye de Saint-Bernard.

Ces digues de sable obstruèrent le cours des rivières du Nive et de Lador, qui, ne pouvant plus se dégorger dans l'Océan, inondèrent Bayonne et les campagnes voisines; les moissons furent perdues. Le bétail et les mar-

(1) Daniel, tom. 4, page 77.

chandises périrent sous les eaux : enfin , tout le pays auroit été englouti dans un naufrage commun , si le courroux du ciel n'eût été désarmé par des prières publiques et par la pieuse ferveur des habitans. La barre qui , depuis trois cents ans étoit navigable , resta fermée pendant deux siècles.

Ces eaux qui submergeoient un vaste terrain , prirent d'elles - mêmes leur cours , et s'ouvrirent un passage près le village de Cabreton ; dès qu'on s'en aperçut , on travailla pour perfectionner l'ouvrage ébauché par la nature ; des digues furent élevées pour donner un libre débouché , et pour ouvrir aux eaux de Ladour et du Nive , un passage plus libre dans la haute-mer. Alors les barques eurent la facilité d'entrer dans la ville et celle d'en sortir. Ce lieu , où les eaux trouvèrent une issue , s'appelle le vieux Boucau. Les travaux furent commencés par Louis de Foix ; c'est sur les plans de ce grand homme ,

qu'on a cependant rectifiés, que les quais et les travaux de la barre ont été continués.

Ce fut le jour de Saint-Simon Saint-Jude, 1362, qu'on s'aperçut que le volume des bancs de sable avoient diminué, et que la rivière étoit navigable, que la barre offroit un passage pour la plaine mer, telle qu'elle est aujourd'hui. Le peuple, en reconnoissance de ce bienfait, regarde ces deux Saints comme les protecteurs du pays, et tous les ans, au jour de leur fête, la ville et le clergé renouvellent leurs actions de grâces, avec une pieuse solennité.



CHAPITRE XIII.

Le duché de Guyenne repasse au prince de Galles, avec le titre de principauté.

LA réduction de la Guyenne et des pays qui en dépendoient , fut autant l'ouvrage des habitans que des armées françoises.

Les comtes de Foix , de Lautrec , de Béarn , d'Armagnac , de Cominge , et plusieurs barons et chevaliers , armèrent sept cents lanciers et dix mille arbalétriers ; ils enlevèrent plusieurs places aux Anglois sur les frontières du Béarn , et de la Guyenne ; ils mirent ensuite le siège devant Guilant , situé à quatre lieues de Bayonne. Le maire de cette ville , nommé George Soliton , et le connétable de Navarre , s'embarquèrent avec un corps de troupes ; ils se flattèrent , qu'à la faveur de la nuit , ils pourroient surprendre les François ;

mais à peine furent-ils débarqués, qu'on fondit sur eux avec tant de fureur, que douze cents restèrent sur la place; on fit un grand nombre de prisonniers, entr'autres le maire Soliton, qui, poursuivi et atteint par le bâtard de Foix, fit de vains efforts pour rentrer dans Bayonne.

Le duché de Guyenne et ses dépendances cédés au roi d'Angleterre par le traité de Bretigni, du 8 mai 1361, fut donné au prince de Galles, sous le titre de principauté. Dès qu'il en eût pris possession, il convoqua les états et exerça toutes les fonctions de souverain. Cette cession fut la source de guerres renaissantes entre les deux couronnes. Les premières éteincelles éclatèrent en Normandie, où se livra la bataille de Cocherel : les Anglois étoient commandés par *Jean de Grailli, captal* (1), de Buch en Gasco-

(1) Captal, c'est-à-dire, seigneur, hist. de Charles V, par Daniel, tom. 4, pag. 94.

gne , qui fut un des plus grands capitaines de son siècle , comme il fut un des chevaliers le plus généreux : la fleur de l'armée Angloise étoit composée de Gascons , parmi lesquels on comptoit le Basque *de Mareuil* , aussi célèbre par la force du corps que par son courage héroïque.

Plusieurs seigneurs Gascons combattoient aussi sous la bannière de France ; les plus distingués étoient le *seigneur de l'Estrade* , *Perdicas d'Albret* , le *seigneur de Couzxon* et *Guillaume Bonestel*. Les Français étoient commandés par le célèbre *Bertrand Duguesclin* , dont la vie ne fut qu'une continuitée de combats et de victoires. Dès que l'action fut engagée , trente chevaliers Français s'unirent pour enlever ce captal ; en effet , ils le serrèrent de si près , qu'il fut obligé de se rendre , mais ce ne fut qu'après en avoir fait tomber plusieurs sous ses coups , avec sa hache et son épée. La prise de ce

grand capitaine décida du succès de cette journée ; les Anglois consternés de ne l'avoir plus à leur tête, se débâdèrent et laissèrent le champ de bataille jonché de leurs morts. Ils eurent à regretter le brave Basque de Mareuil, qui vécut et mourut dans le champ de gloire, et le nom est encore cher aux Gascons.



C H A P I T R E X I V .

De la guerre en Castille. Duguesclin y est fait prisonnier , conduit à Bayonne.

A P R È S que la guerre , pour la succession du duché de Bretagne , fut terminée , il s'en éleva une plus cruelle au-de-là des Pyrénées ; les Biscayens qui n'avoient aucun intérêt à démêler dans cette querelle , y furent enveloppés par l'ambition inquiète de leur souverain. Pierre , roi de Castille , que la sévérité de son gouvernement fit surnommer le Cruel , eut à combattre ses sujets , qui implorèrent le secours de la France. Henri , comte de Trans-tamare , son frère bâtard , se déclara chef des rebelles , et soutenu par le roi d'Aragon , il se vit à la tête d'une puissante armée. Le roi de France saisit cette occasion pour tirer vengeance

de la mort de Blanche de Bourbon, sa sœur, que le tyran avoit fait empoisonner; il leva une armée, dont il donna le commandement à Duguesclin; la Castille fut aussi-tôt soumise qu'attaquée. Le roi détrôné fut soutenu dans son malheur par le prince de Galles, qui gouvernoit en souverain la Guyenne, et qui profita de l'occasion pour se livrer à ses inclinations belliqueuses. P. Tilton, fut envoyé à Bayonne, où, lorsqu'il étoit prêt à s'embarquer pour la Castille, il vit arriver le roi fugitif, qui venoit implorer l'assistance du prince de Galles. Il y reçut tous les honneurs que les âmes généreuses aiment à rendre aux infortunés. Le prince de Galles, avant d'entreprendre ouvertement sa défense, consulta les seigneurs de Guyenne et de Gascogne, qui tous parurent ne respirer que la gloire et les combats. Le prince de Galles

fortifia son armée des compagnies (1) dont il est à propos de crayonner ici l'histoire, d'autant que les Gascons en formoient le plus grand nombre.

Dans le cours des calamités qui affligèrent la France, sous le règne de Jean II, on vit éclore un essaim de brigands qui se choisissoient des chefs pour piller indistinctement les citoyens et les ennemis.

Cette horde de scélérats s'appella les *Compagnies*, on en compta jusqu'à seize mille, qui avoient à leur tête un chevalier Gascon, nommé *Seguin de Badafoli*. Cette armée de brigands laissoit par tout de tristes marques de son passage. *Jacques de Bourbon* marcha contre eux, à la tête de dix mille hommes. Ils osèrent l'attendre près de la ville de Brignais. La noblesse française, indignée de ce qu'une si vile

(1) Sorte de brigands.

canaille avoit luté contre elle, chargea avec l'assurance de la victoire ; mais elle éprouva que les hommes qui n'ont rien à perdre, sont prodigues de leur sang et de leur vie. L'armée française fut entièrement défaite. Le bagage et la rançon des chevaliers ne fit qu'alumer l'avarice de ces brigands. Ils formèrent alors deux corps, dont l'un, sous la conduite de Badafoli, ravagea le Mâconnois, le Lyonnais, le Beaujolois et les Avergnais ; l'autre, dont le chef prit le nom de l'ami de Dieu et de l'ennemi des hommes, marcha vers Avignon. Le pape, pour détourner ce fléau, publia contre eux une croisade ; il eut bientôt une armée ; mais les soldats voyant que pour solde on ne leur offroit que des indulgences, désertèrent leurs drapeaux. Les Compagnies, après avoir ravagé le Comtat, négocièrent avec le pape, qui leur compta une grosse somme pour les éloigner. Avant de partir, ils exigèrent, l'abso-

lution de leurs pèchés, qui leur fut accordée plus facilement que l'argent qu'on leur donna. Ces scélérats alioient la religion avec le crime et la débauche ; l'espoir d'être absous, laissoit leurs âmes sans crainte et sans remords.

Le roi fut obligé de traiter avec Badafoli, qui, chargé du butin, se retira en Gascogne. Ce fut avec ses compagnies que le prince de Galles soutint la guerre de Castille. Comme c'étoit des hôtes fort incommodes à ses sujets, il se hâta de les faire entrer dans une terre ennemie, qu'ils étoient plus propres à ravager qu'à conquérir. L'armée du prince de Galles n'étoit composée que de Gascons, si l'on en excepte un corps d'Anglois, que le duc de Lancastre avoit amenés. Leur ardeur bouillante ne leur permit pas d'attendre l'ennemi ; ils furent le chercher et le joignirent dans les plaines de

Victoria, où, malgré l'avis de Duguesclin et des généraux Français, le comte de Transtamare livra une bataille le 13 avril 1367, l'issue fut glorieuse aux Gascons. Un grand nombre de seigneurs François, parmi lesquels on comptoit Duguesclin, furent faits prisonniers et transférés à Bayonne. Les Français et les Espagnols furent complètement battus. Cette victoire fit repasser la Castille sous la domination de Pierre-le-Cruel; mais ses infidélités et son ingratitude, en vers le prince de Galles, le privèrent d'un allié, qui seul pouvoit affermir la couronne sur sa tête.

L'armée victorieuse, épuisée de fatigue et plus encore par les maladies, étoit dans l'impuissance de profiter de ses avantages. Le prince de Galles la fit passer par pelotons à Bayonne, où il fixa lui-même sa résidence pour rétablir sa santé que la cha-

leur du climat d'Espagne avoit dérangée.

Son premier soin fut de payer ses troupes qui l'avoient si bien servi, et pour payer cette dette, il trouva de grandes ressources dans la rançon des officiers Français. Duguesclin fut le seul qu'il voulut retenir. Le prince lui demanda comment il se trouvoit dans sa prison. Jamais, répondit-il, je n'ai été plus content ; *ma prison m'est glorieuse, puisque vous ne m'y retenez que parce je vous paroissais redoutable.*

Le prince piqué de la fierté de cette réponse, lui déclara qu'il n'auroit sa liberté qu'en payant une rançon de trente mille écus d'or. Duguesclin le prit au mot, et il trouva dans la bourse de ses amis, cette somme exorbitante. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il repassa en Castille.

Quand Pierre-le-Cruel, roi de Cas-

tille, fut abandonné, le comte de Trans-tamare releva son parti abattu. Duguesclin, à peine arrivé, avec un corps de troupes, ne tarda pas de livrer combat. L'action fut des plus vives ; l'armée de Pierre-le-Cruel fut entièrement détruite, et lui-même fut percé de coups dans sa tante ; le comte Henri de Trans-tamare, son frère, fut proclamé roi de Castille, et Duguesclin reçut l'épée de connétable de ce royaume.

Le prince de Galles rentra dans la Guyenne, chargé de gloire, mais indigné d'avoir servi un prince dont tous les hommes devoient être les ennemis.

Quoique chéri et admiré de ses sujets, il eût à se plaindre, à son retour, de plusieurs seigneurs de Guyenne et de Gascogne ; ce prince s'étoit endetté pour entretenir les six milles hommes qui restoient des *Compagnies*. Il résolut, pour remplir ses engagemens, d'imposer, pendant cinq ans, une capi-

tation sur ses sujets ; il trouva une opiniâtre résistance dans les comtes d'Armagnac , de Cominge , du vicomte de Carmain et du sire d'Albert. Le roi de France fomenta son mécontentement ; il fit un traité secret avec eux , et ils lui promirent de l'aider de toutes leurs forces. Le prince de Galles fut cité à la cour des pairs. Un chevalier , nommé *Jean Chaponel* , se rendit à Bordeaux , en janvier 1369 , pour lui signifier cette citation.

Le prince répondit , dites au roi que je me prépare à me rendre à Paris , à la tête de soixante mille hommes , pour lui demander raison de la protection qu'il accorde à mes sujets rebelles , sur lesquels il n'a aucun droit. Le député fut arrêté comme étant envoyé par des vassaux rebelles. Ce fut un signal de guerre , les circonstances étoient favorable à la France ; la campagne de Castille avoit altéré la santé du prince de Galles , qui n'avoit pu supporter
les

les chaleurs brûlantes du climat : les seigneurs commencèrent les hostilités ; on négocia pour se préparer à la guerre , plutôt que de trouver des moyens de conciliation. Les premiers coups tombèrent sur le Ponthieu , qui fut soumis avant que les Anglois fussent sortis de leurs ports. Les comtes de Cambridge et de Pimbrose passèrent en Guyenne , où se livrèrent plusieurs combats. La fortune seconda la valeur du brave *Chandos* , qui peu de tems après fut tué au pont de Lensac , par un écuyer Français , nommé *Jacques de Saint-Martin*. Le prince de Galles perdit en lui , non-seulement un grand capitaine , mais encore un sage ministre ; il fut également pleuré par les Anglois et les Français ; la campagne de Guyenne , de 1369 , fut marquée par un mélange de prospérités et de revers.

Le roi Charles V , avec l'agrément de Henri , roi de Castille , rappela Bertrand Duguesclin , en France , mais

avant de quitter l'Espagne, il signa, au nom du roi, un nouveau traité de ligue défensive et offensive entre les deux états.

Duguesclin revint en France en 1370. Dans son passage il voulut séjourner quelque tems à Bayonne, où les agrémens qu'on lui procura lui firent oublier que cette ville avoit été sa prison; arrivé à la cour de France, le roi lui remit l'épée de connétable; l'histoire nous dit assez avec quelle valeur et quelle dignité il occupa cette place éminente.

Le roi d'Angleterre fit publier, en Guyenne et en Gascogne, une amnistie pour faire rentrer dans le devoir les seigneurs qui avoient servi la France, mais il n'éblouit personne par l'éclat de ses promesses.

Cette même année, 1370, fut mémorable : toutes les provinces furent embrasées du feu de la guerre.

Le prince de Galles fut cité au par-

lement de Paris , pour rendre compte de sa conduite en vers les seigneurs : comme il refusa de comparoître , tous les domaines possédés en France par le roi d'Angleterre et le prince de Galles , furent confisqués et dévolus à la couronne. Edouad prévoyant que tout le poids de la guerre alloit tomber sur la Guyenne , y fit passer des secours sous la conduite du duc de Lancastre. Ces troupes , après avoir parcouru plusieurs provinces , se présentèrent devant les murs de Paris ; après en avoir ravagé le territoire , ils poursuivirent leur route vers le Maine et l'Anjou ; mais ils furent arrêtés par Duguesclin , qui , nouvellement élevé à la dignité de connétable , signala les premiers jours de son commandement par une victoire complète qu'il remporta sur eux , à Pont-Vilain. Tandis qu'on se battoit au milieu de la France , la Guyenne étoit jouissante d'un calme qui ne fut troublé que par quelques légères escar-

mouches. Le prince de Galles étoit passé en Angleterre pour rétablir sa santé ; mais l'air de cette île ayant aggravé son mal , il fit voile pour la Guyenne , où son père l'accompagna ; une tempête le rejeta sur ses côtes.

La fortune, qui avoit jusqu'alors favorisé le roi d'Angleterre, l'abandonna dans sa vieillesse ; le prince de Galles étoit dans un état de langueur, et les Gascons n'avoient plus à leur tête le captal de Buch et Chandos ; il ne leur restoit que leur valeur naturelle , qu'ils pousoient jusqu'à la témérité.

La mort du prince de Galles , en 1375 , fut plus utile à la France que toutes ses victoires : et depuis qu'il ne fut plus à la tête des armées , les Anglois et les Gascons cessèrent d'être redoutables. Son père le suivit de près dans le tombeau , et Richard , son fils , monta sur le trône. Charles

profita du deuil qui couvroit l'Angleterre pour porter la guerre en Guyenne. Ses troupes furent par-tout triomphantes ; mais les Gascons et les Anglois remportèrent à leur tour de grands avantages sur le roi de Castille ; la guerre de Bretagne suspendit les hostilités , et toutes les provinces , devenues autant de champs de carnage , laissoient respirer la Guyenne , qui d'ailleurs étoit épuisée d'hommes et d'argent ; les deux rois vouloient la paix , et en attendant que les conditions en fussent arrêtées , ils conclurent une trêve , et le gouvernement de la Guyenne fut ôté au duc de Berry, qui avoit été l'opresseur des peuples.

L'état de démence où Charles V étoit tombé , bouleversa la France qui étoit en proie à la fureur des factions. La rivalité du pouvoir rendit tous les princes du sang ennemis. Les Anglois profitèrent de ces jours d'anarchie

pour se dédommager de leurs pertes, et sans déclarer la guerre, ils faisoient des courses sur les côtes de Guyenne, pilloient les vaisseaux. Bordeaux et Bayonne s'enrichirent par la piraterie. Les divisions de la famille royale partagèrent les provinces, et la France ne fut peuplée que de soldats. Le connétable, Charles d'Albert, passa en Guyenne pour réprimer le sire de Caumont, partisan incorruptible du roi d'Angleterre. Après lui avoir enlevé dix-huit châteaux ou villes murées, il alla mettre le siège devant Bordeaux, qu'il serra de si près, qu'il ne put y entrer de vivres. Les bourgeois, après s'être distingués par leur intrépidité, furent obligés de capituler et de se soumettre à payer une somme pour se racheter du pillage. Quoique ce pays fut hérissé de forteresses, les circonstances étoient favorables pour chasser les Anglois de toutes leurs possessions en Guyenne

et en Gascogne, où les peuples, fatigués de la guerre, étoient disposés à devenir Français; mais l'état étoit couvert de tant de plaies, qu'il falloit appliquer des remèdes dans toutes les parties, et par conséquent en diviser les forces.

L'assassinat du duc d'Orléans, ordonné par le duc de Bourgogne, fut un surcroit de calamités. La mort du roi d'Angleterre obligea le duc de Clarence, son fils, à quitter la Guyenne, qu'il laissa presque sans défense; mais ce ne fut point vers les Pyrénées que les deux factions qui ravageoient la France, tournèrent leurs armes. Le grand embrâsement étoit alumé dans la capitale et les provinces voisines. Il ne restoit plus qu'une partie de la Guyenne sous la domination des Anglois; mais lorsque Charles VII eut reconquis la Normandie, il tourna toutes ses forces

du côté des Pyrénées, dont le comte de Foix et de Lautrec, son frère, avoient préparé la conquête par la défaite du connétable de Navarre, qui étoit venu au secours des Anglois.

Cen'étoit pas les étrangers qui étoient le plus à craindre. Ils ménageoient les peuples pour les mieux asservir; au lieu que dans le règne de la féodalité, les seigneurs, tyrans de leurs vassaux, dispoient de leur vie et de leur fortune leur gré.

Les comtes, les vicomtes, les barons de Béarn, du Bigorre, de Foix, d'Armagnac, du pays de Labour en furent les véritables oppresseurs, sous le prétexte honorable de les protéger.



C H A P I T R E X V.

*La Guyenne, Bayonne et tout le pays
de Labour soumis à la France.*

LA révolution fut prompte, les comtes de Penthièvre, d'Albret, de Dunois et de Foix, parcoururent tous les pays en vainqueurs; les villes capitulèrent après avoir fait de foibles résistances, il ne leur restoit plus que Bayonne à soumettre. Les habitans attachés à la domination Angloise, sous laquelle ils vivoient depuis plus de trois cents ans, ne purent se résoudre à vivre et obéir à un nouveau maître. Leur confiance présomptueuse leur déguisa leur foiblesse, et se croyant invincibles, ils se rendirent les artisans de leurs désastres. Ils furent assiégés par le comte de Foix, le 6 août 1451; il leur fit acheter cher leur résistance opiniâtre: ils ne sauvèrent

leur vie que par le sacrifice de leur fortune. Il ne leur resta que la gloire d'avoir été subjugués ; cette ville auroit tenu plus long-tems , si la crédulité superstitieuse des habitans n'eût secondé la valeur des assiégeans. Elle se rendit enfin au comte de Foix, le jeudi 20 août, après quatorze jours de siège.

Le lendemain, vendredi 21 août, au lever de l'aurore, on apperçut dans les airs une espèce de croix blanche suspendue sur la ville, pendant une demie-heure (1) ; ce phénomène ébranla les imaginations. Les superstitieux, qui interprètent tout à leur gré, crurent que c'étoit une déclaration du ciel qui ordonnoit d'ouvrir leurs portes aux Français ; aussi-tôt les bannières et guidons furent abattus pour arborer la bannière blanche de France. Ce fut par cette conquête que la Guyenne fut entièrement réunie à la couronne.

(1) Traité de Fravyne, pag. 549, Daniel, l. 5, pag. 217, *ibid.* Doihenard.

A cette occasion la chapelle de Sainte-Croix, située sur l'ancienne route d'Espagne, a été construite. On y voit, aux deux fêtes de mai et de septembre, comme aussi le vendredi-Saint, un concours de fidèles qui viennent la visiter.

Ce phénomène fut apperçu jusques dans l'Amérique Espagnole. Le port de la Vêracruz, dont on venoit de jeter les fondemens, en a reçu son nom. Au reste, quoique la crédulité supersticieuse, confonde avec les miracles, les phénomènes extraordinaires, c'est toujours au profit des mœurs. Le peuple s'affermit dans la croyance qu'une intelligence céleste préside à la police de la terre et veille au salut des empires.



CHAPITRE XVI.

Louis XI. Ses deux voyages à Bayonne.

LES guerres allumées entre les rois d'Aragon, de Castille et de Navarre, étendoient leurs ravages sur toutes les provinces voisines des Pyrénées ; ces princes, fatigués eux-mêmes de verser le sang de leurs sujets, étoient d'isposés à la paix.

Le roi d'Aragon, dont les finances étoient épuisées, pria Louis XI, encore dauphin, de lui prêter un secours d'hommes et d'argent. Pour caution de trois mille écus et mille cinq cents cavaliers que le roi fit passer en Aragon, en 1463, on lui engagea les comtés de Roussillon et Cerdagne. (1). Ce secours ne fut pas suffisant pour décider

(1) Daniel, tom. 5, pag. 267.

du sort de la guerre, tout le pays fut déchiré de factions, et il y eut une vicissitude de succès et de revers ; l'Aragonois et le Castillan sentirent le besoin d'adopter un système pacifique. Louis XI fut choisi pour être le médiateur. Ce prince, flatté d'être l'arbitre des querelles des rois, se rendit, pour la seconde fois, au bourg Saint-Espirit-Bayonne, lieu désigné où se tiendroient les conférences ; ce fut lui qui dicta les conditions du traité de paix.

Pendant le séjour du roi à Bayonne, il dota l'église de Sain-Jean-de-Jérusalem, de l'ordre de Malte, qui fut établi en 1200. Il se transporta ensuite à l'hôpital, où l'on recevoit les malades et les blessés qui revenoient de la Palestine, ce qui lui fit donner le nom d'hôpital des Pèlerins ; mais dans la suite on y reçut indistinctement tous les malades, tant citoyens qu'étrangers.

Louis XI croyant effacer ses crimes par des établissemens religieux et par

des pratiques de fantaisie qu'il substituoit aux devoirs; ce fut lui qui fonda, au fauxbourg Saint-Esprit, ainsi que je l'ai annoncé à la page 30, un chapitre composé de dix chanoines, dont trois étoient dignitaires. Le premier avoit le titre de doyen; le second, celui de grand chantre, et le troisième, celui de sacristain; cette église sous l'invocation du Saint - Esprit, étoit desservie par six prébendiers.

Les querelles des ducs d'Aquitaine et de Bourgogne allumèrent un feu, dont les ravages s'étendirent jusqu'au pied des Pyrénées; Bayonne en ressentit les funestes effets, en 1472. Les Anglois et les Normands la prirent le matin, elle fut reprise le même jour. Les bourgeois, indignés d'obéir à des maîtres étrangers, résolurent de s'affranchir de ce joug humiliant; ils s'emparèrent des postes, et marchèrent fièrement aux ennemis, qu'ils forcèrent de sortir de leur ville; action d'autant

plus mémorable, qu'ils avoient à combattre des troupes supérieures en nombre, et vieilles dans le métier des armes ; mais on est invincible quand on combat pour la défense de ses foyers.

La même année, Louis XI se transporta à Bayonne pour la seconde fois ; cette ville avoit été réunie à la couronne de France ; mais malgré cette réunion, son gouvernement fut réglé sur le mode de celui des villes anseatiques, qui restèrent libres, quoiqu'elles eussent un souverain. Le roi y fut reçu avec les mêmes honneurs que s'il avoit été le monarque absolu : les Bourgeois lui présentèrent les clefs de la ville, comme un témoignage de leur soumission et de leur attachement à la couronne ; mais ne voulant point déroger à leurs privilèges, ils dressèrent une capitulation à laquelle le roi souscrivit.

1°. Que le parlement de Guyenne,

qui avoit été transféré à Potiers, seroit réintégré à Bordeaux.

2°. Les Bayonnois, trop généreux pour oublier les intérêts de leurs voisins, demandèrent et obtinrent une amnistie pour les villes de Pézenas et de Montignac, qui s'étoient rendues coupables du crime de félonie et de rébellion.

3°. Il fut stipulé que les privilèges et franchises, dont les habitans de Bayonne jouissoient, leurs seroient conservées par le roi et par ses successeurs au trône. Ces trois articles furent exécutés par un roi, qui jamais ne fut retenu par la foi des sermens et des traités.

Pendant tout le règne de Charles VIII, la Guyenne fut calme et paisible; on ne songea qu'à réparer ses pertes et ses désastres. Le théâtre de la guerre avoit été transporté en Italie pour la conquête du royaume de Naples, en 1498.

Louis

Louis XII, surnommé le père du peuple, succéda au trône.

En 1510 les François eurent à combattre au-de-là des Alpes et sur les Pyrénées. Quatre mille Gascons, passionnés pour la gloire militaire, passèrent en Italie et eurent la plus grande part à la victoire de d'Agnadel, à la prise de Bresse, Bergamme, Crimé et Crémone. Louis XII fut ensuite obligé d'envoyer une armée dans la Navarre, sous la conduite d'André de Foix, frère du maréchal de Lautrec, pour y soutenir les intérêts de Jean d'Albert, roi de Navarre, opprimé par les Espagnols; cette armée étoit composée de beaucoup de Gascons, comme étant les plus propres à la guerre des montagnes, d'autant qu'eux seuls en connoissoient les gorges et les défilés.

Les François préludèrent par des victoires et des conquêtes; mais les censures du pape rendirent inutiles ces

premiers succès : les foudres de Rome, dont le roi et la reine de Navarre avoient été frappés, jetèrent un esprit de vertige et d'erreur parmi les peuples, dont la foi vive et brûlante étoit sans lumière ; au bruit des anathèmes, les Basques, les Béarnois, les peuples du pays de Labour trembloient et s'imaginoient que les papes faisoient descendre à leur gré, du ciel, l'ange exterminateur pour punir les peuples rebelles à leurs décrets. Cette idée superstitieuse fut funeste au roi de Navarre, qui, quoiqu'aimé et plaint de ses sujets, en fut presque abandonné.

Les grands, corrompus par la loi du Castillan, profitèrent de la superstition des peuples pour étendre leurs privilèges et leur puissance. Enfin, Jean d'Albert, roi sans sujets, n'eût plus que les Français pour amis ; après s'être réfugié en France, il rentra dans ses états, à la tête de deux mille Allemands, de mille hommes d'armes et de quatre

mille Gascons ; les ducs de Montpensier et Lautrec commandoient une armée composée de dix mille Gascons et Béarnois , troupe presque invincible dans le pays où se faisoit la guerre : Bayonne et le pays de Labour n'enfantèrent plus que des soldats.

Ce fut sur-tout pendant le siège de Pampelune , qu'ils donnèrent de nouveaux témoignages de cette valeur bouillante qui sait tout oser et tout exécuter ; les Français trouvèrent dans les assiégés une résistance égale à la vivacité de leurs attaques. Chaque jour étoit marqué par des sorties meurtrières , où les deux nations étoient embrasées d'une émulation qui les élevoit au-dessus des terreurs de la mort. Quand la brèche fut assez large pour l'assaut , les Bayonnois , Gascons et Béarnois furent choisis pour y monter. Trois cents Gascons , aussi lestes que courageux , briguèrent l'honneur de monter les premiers sur les murs, où ils

combattirent en désespérés contre des hommes aussi braves qu'eux ; mais l'artillerie ayant renversé une tour , la plupart des combattans furent ensevelis sous les débris. Ceux des Gascons qui échappèrent à la mort , se préparèrent pour un nouvel assaut ; mais la garnison étonnée de leur audace , étoit disposée à capituler. Le gouverneur , rassuré par l'approche d'une nouvelle armée , refusa les conditions honorables qu'on lui offroit. Un corps de troupes fut introduit dans la ville , avec une abondance de vivres. Et l'on fut dans la nécessité de lever le siège.

Les Français défièrent au combat les Espagnols ; les Gascons brûloient d'impatience d'en venir aux mains pour réparer l'espèce de honte d'avoir levé le siège de Pampelune : les Espagnols furent constans à refuser ce défi , persuadés qu'en temporisant , l'armée Française s'affoibliroit , et qu'il seroit facile de la détruire dans sa retraite par des

chemins qui n'étoient praticables que pour eux , ce qu'ils avoient prévu arriva. Louis XII rappela son armée pour défendre la Picardie , où les Anglois étoient descendus ; la retraite offroit de grands obstacles , et les Gascons seuls étoient capables de les surmonter. Les Allemands qui composoient l'arrière-garde , furent assaillis par toute l'armée ennemie. L'action devint bientôt générale. La cavalerie Française soutint tout le feu , sans s'ébranler ; mais l'infanterie apprenant que son général , *André de Foix* , avoit été fait prisonnier , tomba dans l'abattement ; chacun chercha son salut dans la fuite , plusieurs trouvèrent un asyle dans Saint-Jean-de-Pied-de-Port , cinq mille hommes restèrent sur la place. Les vainqueurs , chargés de butin , rentrèrent dans Pampelune , avec douze canons que les Français avoient abandonnés ; depuis cette époque , la Navarre , au-de-

là des Pyrénées, est restée sous la domination Espagnole.

Les Basques et les Gascons jouirent d'un calme qui promettoit être durable ; cependant capables de tout, mais aimant la guerre, ils allèrent chercher des périls chez leurs voisins, pour se livrer à leurs penchans belliqueux. Le loisir de la paix ne put ralentir leur valeur naturelle ; ils en donnèrent de nouveaux témoignages dans la guerre qui s'alluma entre le roi de Navarre et celui de Castille, qui dans la suite se rendit célèbre sous le nom de Charles - Quint. Le Navarrois redemandoit plusieurs places de son ancien domaine, et voulant profiter de l'absence de Charles, qui étoit allé se faire couronner empereur, à Aix-la-Chapelle, il implora l'assistance de François premier. Ce prince, flatté du titre de défenseur des rois opprimés, fit partir *Odet de Foix*, à la tête de 300

hommes d'armes, auxquels se joignirent six mille Gascons. Ce fut avec cette troupe valeureuse, qu'il se rendit maître, dans son début, de Saint-Jean-de-Pied-de-Port ; de-là il marcha à Pampelune, qui fut obligé d'ouvrir ses portes. Flatté de ce premier succès, les vainqueurs congédièrent la moitié de l'armée, tandis que les ennemis recevoient de nouveaux secours. Cette faute eut de funestes suites : les Français, au lieu d'attendre deux mille Gascons qui s'avançoient pour les soutenir, cédèrent à l'impatience de combattre. Les Castellans, beaucoup supérieurs en nombre, marquèrent le même empressement. Leur infanterie étoit réputée la meilleure de l'Europe, elle justifia sa réputation dans cette journée. Les Gascons, égaux en courage, mais trop bouillans pour combattre avec ordre, furent bientôt mis en déroute : cinq mille restèrent sur le champ de bataille, et tous aimèrent mieux mourir,

les armes à la main , que d'être rede-
vable de leur vie à la fuite.

François premier , instruit de la dé-
faite de son armée , en répara bientôt
la honte. Il envoya en Castille une
nouvelle armée , sous la conduite de
Guillaume Gouffier , seigneur de Bon-
nivet , amiral de France , auquel il or-
donna de lever autant de Basques et
de Gascons , qu'il lui seroit possible ,
comme étant les plus propres à faire
la guerre de chicanne dans un pays
montueux , qui n'étoit , pour ainsi dire ,
accessible que pour eux. Les Basques
joignirent cette armée à Saint-Jean-
de-Luz , l'an 1521. Cette campagne
s'ouvrit par le siège de Maya , qui étoit
le plus fier boulevard de la Castille ;
après s'en être rendu maître , *Bonnivet*
fit plusieurs fausses marches pour ca-
cher le dessein d'assiéger Fontarabie :
les Castellans épiaient tous ses mouve-
mens , et le suivirent à travers les mon-
tagnes. Enfin , les deux armées rivales

se trouvèrent en présence , n'étant séparées que par la rivière d'Andaye ; qui , descendant des montagnes , va se décharger dans la mer de Fontarabie ; dès la pointe du jour , le duc de Guise , à la tête de *Lansquenets* , traversa cette rivière pour commencer l'attaque ; l'ennemi étonné de tant d'audace , n'osa l'attendre , il se précipita dans la fuite : on lui fit beaucoup de prisonniers , qui furent envoyés à Bayonne.



 CHAPITRE XVII.

*Prise de Fontarabie, siège de Bayonne
par les Espagnols, sans succès ;
Fontarabie repris par trahison.*

L'ARMÉE victorieuse alla faire le siège de Fontarabie, place fortifiée par l'art et la nature pour fermer aux Français l'entrée en Espagne ; l'attaque fut poussée avec vivacité ; à peine eut-on fait une petite brèche à la muraille, que les Gascons et les Basques briguerent l'honneur de monter à l'assaut. Rien ne put réprimer leur ardeur téméraire. La grandeur du péril ne déconcerta pas leur courage et leur audace ; mais ils trouvèrent une résistance si opiniâtre, qu'ils furent obligés de se retirer, après avoir laissé la brèche jonchée de morts ; ils ne furent point rebutés de ce mauvais succès, et dès le lendemain ils se disposèrent pour un nouvel

assaut. Les assiégés qui avoient fait l'expérience de leur courage, jugèrent à propos de capituler: on leur accorda des conditions honorables, et on fit entrer dans la place trois mille Gascons. Il étoit juste d'en confier la défense à des guerriers qui avoient eu la meilleure part à sa conquête.

Les Gascons renfermés dans Fontarabie, de guerriers, devinrent pirates. Ils parcoururent la mer de Biscaye, où ils firent de riches prises. Les Espagnols, vainqueurs en Italie, souffroient impunément les Français maîtres d'une ville qu'ils regardoient comme une des principales barrières du royaume; le vice-roi d'Aragon, voulant opérer une diversion, entra dans le Béarn, il assiégea Oléron. La brave résistance des habitans rendit cette tentative inutile; mais il pilla *Garis*, *Saint-Jean-de-Luz* et le *pays de Labour*. Ayant ensuite fait sa jonction avec le corps d'armée du prince d'Orange, ils se rendirent de-

vant Fontarabie, dont le connétable de Castille faisoit le siège, depuis près d'un an. La garnison et les habitans éprouvèrent toutes les horreurs de la famine. Plusieurs en moururent, et les autres, exténués de fatigue et de langueur, auroient été obligés de s'en remettre à la discrétion des vainqueurs, si le maréchal de Chabanne, par une manœuvre audacieuse, n'eût trouvé le secret d'y entrer avec des vivres et un corps de troupes. Ce secours et sa présence relevèrent le courage de la garnison, et l'abondance succéda à la famine.

L'armée assiégeante qui avoit également souffert du froid et de la faim, étoit à moitié fondue. L'empereur en leva une nouvelle en 1523. Il en donna le commandement au prince d'Orange, qui fut chargé d'assiéger Bayonne par terre et par mer. La prise de cette ville paroissoit facile, mais elle étoit défendue par *Lautrec*, qui trouva dans

les habitans de dignes émules de son courage. La fierté de leur contenance en imposa aux Espagnols , qui , après quatre jours de siège , se retirèrent pour aller fortifier leur armée devant Fontarabie.

Quoique ce siège n'ait duré que quatre jours , la généreuse défense des Bayonnois suffisoit pour éterniser leur gloire. Le maréchal de Lautrec s'étoit jeté dans la ville , et quoiqu'il n'eut qu'une faible garnison , il n'en voulut point recevoir une plus nombreuse. Il mit toute sa confiance dans le courage et la fidélité des habitans , qui , en effet , justifièrent l'idée qu'on avoit de leur intrépidité. Les vicillards , les enfans , confondus avec les soldats , se présentoient sur les murs , d'où ils défoient les assiégeans ; les femmes , embrasées de la même émulation , formèrent un bataillon , et se portèrent du côté de la rue des Forgerons , derrière l'évêché. Leurs armes étoient des chapeaux

de paille qui, dans ces tems, étoient en usage : elles les remplissoient de pierres et de sable qu'elles jetoient sur ceux qui essayoient d'escalader la muraille (1), elles en firent un horrible carnage ; d'autres étoient occupées à forger des armes, et ce fut pendant ce siège qu'elles inventèrent cette arme meurtrière, nommée Bayonnette, dont elles furent les premières qui en firent usage.

Les ennemis étonnés de voir combattre des femmes aussi redoutables que des troupes disciplinées, levèrent le siège, et leur armée affoiblie repassa la rivière de Bidassoa, qui separe la France avec l'Espagne. Le maréchal de Lautrec, humain et généreux envers les vaincus, fit chercher dans les fossés et dans le fauxbourg des Augustins, dit Saint-Léon, les blessés. Il ordonna d'en prendre le même soin que de ses pro-

(1) Depuis cette vigoureuse défense, ce lieu se nomme *Lachepaillet*.

pres soldats. Les ennemis cessent de l'être dès qu'ils sont dans l'impuissance de nuire. Les hommes, dont l'âme est élevée, ne doivent plus alors les regarder que comme leurs frères.

Ce qui restoit d'habitations dans le fauxbourg des Augustins, qui, depuis le martyr de Saint-Léon, en avoit porté le nom, furent entièrement détruites par l'ordre du maréchal. Les matériaux de ce fauxbourg, et ceux qui étoient restés du couvent et de l'église de cet ordre, furent employés, par le maréchal de Vauban, à réparer les murs et ceux des fossés de la porte d'Espagne, et à mettre les fortifications dans l'état de défense où elles sont aujourd'hui. Le petit fort où les femmes guerrières avoient fait éclater leur énergie et leur courage, prit le nom de *Lachepaillet*, qui, en langage du tems, signifioit (lâches, ou jete ton chapcau de paille chargé de sable et de pierres.)

Les Espagnols, après avoir échoué devant Bayonne, s'en dédommagèrent par la prise de Fontarabie, qui, quoique défendue par une valeureuse garnison de Basques et de Gascons, fut livrée à *Sanche Martinés de Lea*, frère du célèbre capitaine Espagnol, qui fut le principal instrument des victoires de Charles-Quint; cette ville fut livrée, par la trahison du capitaine Franget, au mois de février 1524. Ce guerrier, qui avoit vieilli dans les camps de la victoire, étoit chargé de la défendre, il se laissa corrompre par l'or des Espagnols. Il ternit en un jour la gloire qu'il avoit acquise pendant cinquante ans de services. Conduit à Bayonne, on lui fit militairement son procès: étant convaincu de trahison, il fut dégradé de noblesse, et cette flétrissure s'étendit sur sa postérité. On le fit monter sur un échaffaud, entouré de la garnison, pour entendre prononcer son arrêt, il y parut désarmé: son écu fut

fut brisé par le roi d'arme , ensuite on le jeta du haut de l'échafaud ; on ne lui laissa la vie que par respect pour sa vieillesse : ses complices se réfugièrent dans la Navarre.

Après la prise de Pampelune , les hostilités furent suspendues du côté des Pyrénées ; les deux rois avoient porté toutes leurs forces du côté de l'Italie. Bayonne et le pays de Labour commencèrent à jouir des douceurs du calme.



C H A P I T R E X V I I I .

François premier , fait prisonnier , conduit à Madrid . Sa rançon et son retour en France par Bayonne .

LA France fut bientôt couverte de deuil à la nouvelle de la bataille de Pavie , où François premier avoit été fait prisonnier ; cet illustre captif fut transféré à Madrid : il fallut recourir à la négociation pour sa délivrance ; les princes et les grands , à leur départ pour l'Espagne , et à leur retour en France , passèrent par Bayonne , et souvent ils y faisoient un long séjour : cette ville devint , pour ainsi dire , le centre de la politique et des négociations . Ce fut là que le traité de Madrid eut sa ratification pour la délivrance du roi , qui démembra son royaume pour se racheter ; il souscrivit

à des conditions honteuses que lui dictoit la nécessité : il étoit accompagné de ses enfans, le dauphin et Henri, duc d'Orléans, qui devoient passer en Espagne pour otages et garans du traité du 14 janvier 1526.

Il y eut de grandes difficultés à surmonter, pour le paiement de la rançon du roi et la délivrance de ses otages. On étoit convenu d'une somme de deux millions d'écus d'or, au soleil ; on prit des termes pour remplir cet engagement, mais il fut mal acquitté. Le chancelier Duprat et la duchesse d'Angoulême furent taxés d'avoir altéré les louis en les rognant ; et dans la diminution de leur poids, il se trouva un *deficit* de quarante mille écus.

La reine Eléonore, douairière de Portugal, sœur de Charles - Quint, épouse en secondes noces de François premier, partit de Madrid, le 17 février 1526, avec le dauphin et Henri,

duc d'Orléans , son frère , qui avoient servi d'otage à leur père ; ces princes et la reine furent arrêtés par *Velasco*, connétable de Castille , à quatre lieues de la frontière , sous différens prétextes ; mais enfin on sut que le vrai motif de leur détention étoit que la rançon convenue n'étoit pas effectuée. Enfin , après bien des chicanes , on fit partir de Bayonne , le 30 juin , *trente-deux mulets chargés d'argent* , qu'on déposa au port de Bidassoa. Ils furent escortés et gardés par mille hommes de pieds et cent hommes à cheval ; c'étoit le reste de la rançon. Une somme si exorbitante avoit épuisé l'argent de la France ; mais le peuple passionné pour son roi , ne trouva rien de pénible dans le sacrifice de ses richesses , et les Bayonnois , sur-tout , briguerent l'honneur de contribuer à la délivrance des enfans de leur roi , et leur généreux désintéressement leur fit perdre les

fruits que le séjour des princes et des grands avoit fait éclore dans leur ville et son territoire.

Les Basques et tous les peuples du Labour, au passage du roi et des princes, firent éclater leur allégresse par des chans, des danses et des instrumens champêtres. Ces fêtes, sans être riches ni magnifiques, causoient des émotions plus délicieuses que cet appareil de grandeur, où l'art étouffe le sentiment et laisse un vuide dans le cœur, qui cherche le plaisir et ne trouve que l'ennui.

La reine Eléonore et les princes arrivèrent enfin à Saint-Jean-de-Luz, portés sur une litière couverte d'un drap d'or; plus de cinq cents flambeaux éclairèrent leur marche jusqu'à Bayonne, où ils arrivèrent le 2 juillet 1530. Les habitans se surpassèrent en magnificence dans les fêtes qu'on leur avoient données dans les lieux de leur passage.

C'est sur-tout lorsqu'ils jouissent de la présence des princes, soit François, soit étrangers, qu'ils s'abandonnent aux émotions de leur cœur et à leur goût pour les fêtes. Ils en donnèrent de nouveaux témoignages, lorsque Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et le prince de Condé, son frère, conduisirent, dans leur ville, Elisabeth de France, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, pour son mariage avec le roi d'Espagne; plusieurs jours s'écoulèrent en bals, en festins et en spectacles.

Sous le règne de Henri II, Jean Dufrené, évêque de Bayonne, ainsi que je l'ai noté à la page 78, étoit un prélat recommandable par sa science et ses mœurs : ce fut lui que le roi choisit pour former un traité secret d'alliance avec plusieurs princes d'Allemagne, pour balancer la fortune de Charles-Quint, et selon d'autres, contre les disciples de Luther et de Calvin, dont les opinions commençoient à s'intro-

duire en France. Cet habile négociateur remplit sa mission sans faire de la politique, l'art du mensonge et de la duplicité. L'alliance fut conclue le 5 octobre 1551, le roi la ratifia à Chambort, l'année suivante.



C H A P I T R E X I X.

Du calvinisme.

LES abus et la dépravation des mœurs du clergé hâtèrent les progrès du calvinisme en France. On confondit la religion avec les ministres, et la multitude s'accoutuma à croire que la vérité ne pouvoit résider dans la bouche de ceux dont la vie étoit un scandale. Les novateurs, au lieu de retrancher les rameaux viciés, mirent la coignée dans le tronc. On employa la sévérité des châtimens pour arrêter ce débordement; des échafauds furent dressés, des bûchers furent alumés; mais le sang des victimes fut la semence qui engendra des enfans rebelles à l'église. Les apôtres des opinions nouvelles parcoururent la province pour faire des prosélites; plusieurs se rendirent à Bayonne et dans le pays de Labour,

mais leur-apostolat n'y fit pas une abondante moisson ; ces peuples , inébranlables dans la religion de leurs pères , repoussèrent ces nouveautés comme autant de blasphèmes , et peu furent entraînés dans la séduction ; ces sectaires firent beaucoup plus de progrès dans le Béarn.

En 1565 , la cour , pour extirper le mal jusques dans ses racines , résolut de parcourir les provinces pour en connoître par ses yeux la force et la foiblesse ; il fallut imaginer un prétexte pour voiler la vérité du véritable voyage. On supposa qu'il s'agissoit du mariage de Marguerite de France , avec Henri IV , prince de Béarn , depuis roi de France. Charles IX , Catherine de Médicis , sa mère , Elisabeth de France , reine d'Espagne , le prince royal de Navarre , le frère du roi , trois cardinaux , plusieurs princes et seigneurs se transportèrent à Bayonne , où le duc d'Albe fut invité de se trouver

pour consulter les moyens d'exterminer tous les disciples de Calvin (1). Jamais cour ne fut plus brillante, et jamais une scène de carnage ne fut précédée de tant de pompes et de fêtes ; les rues restèrent tapissées et couvertes, dans de certains endroits, pour garantir des ardeurs du soleil ; les illuminations dissipèrent les ténèbres de la nuit : les hommes, tant enfans que vieillards, tous armés, précédoient le roi dans sa marche. On semoit des jonchées d'herbes et de fleurs sur son passage. Les voix, mêlées aux instrumens, rendoient des sons d'alégresse. De jeunes filles, couronnées de fleurs, formoient des danses dans les places publiques (2).

Ce fut au milieu de ces fêtes que se forma secrètement l'abominable com-

(1) Hist. univers. tom. 36, pag. 453.

(2) Anedotes des reines et régentes de France, liv. 5, pag. 217. *Ibid.* Mémoires de Margueritte de France, liv. 4, pag. 13.

plot de massacrer la moitié des François , sous prétexte de défendre la cause d'un Dieu de paix. L'exécution n'en fut différée que par l'épuisement des finances , et elle n'eût d'exécution que le jour de Saint-Barthélemi, 1572, ainsi ce fut à Bayonne qu'on forgea les poignards qui devoient inonder la mère-patrie, du sang deses enfans. Cette ville ne fut point complice de cette scène atroce, et les témoignages d'humanité qu'elle fit éclater dans le jour du carnage , sont un titre de gloire qui ennoblira éternellement ses fastes. Ces sentimens d'humanité sont un héritage transmis par les peres à leurs descendans, dont la foi éclairé se borne à gémir sur les erreurs et non à employer le fer et le feu pour guerrier les playes de l'esprit.



CHAPITRE XX.

Massacre de la Saint-Barthélemi.

QUATRE batailles perdues, par les Protestans, n'avoient pu ébranler leur puissance. Ces lions abattus se relevèrent furieux et plus redoutables. Catherine de Médicis n'ayant pu les séduire par ses insidieuses promesses, ni les soumettre par la force des armes, couvrit de fleur l'abîme où elle vouloit les précipiter ; tous les chefs du parti furent invités de se rendre à Paris, pour assister aux noces du roi de Navarre, avec la princesse Marguerite de France. Ils y furent accueillis avec les démonstrations les plus affectueuses. Le roi et sa mère parurent n'avoir confiance qu'en eux ; trompés par cet extérieur, ils semblèrent avoir oublié le caractère vindicatif de la mère et du fils :

ils devoient savoir que les caresses d'un ennemi réconcilié sont suspectes et plus dangereuses qu'une haine ouverte. Tant de dissimulation préparoit la plus criante atrocité.

La cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois sonna pour donner le signal du carnage. L'amiral de Coligny fut la première victime de cette fureur religieuse ; on exerça sur son cadavre des indignités qui déshonorent l'humanité : les plus distingués des calvinistes furent massacrés.

Tandis que le sang humain inondoit la capitale , le spectacle de la même boucherie s'offroit dans toutes les provinces ; plus de soixante mille Français périrent de la main de leurs concitoyens, et cette exécrationnée journée imprime une tache éternelle à ce siècle de barbarie. Quelques villes ne furent point enveloppées dans ce carnage. Claude de Savoye, en Dauphiné, se fit un mérite de désobéir

aux ordres d'un roi bourreau de ses sujets. Plusieurs gouverneurs imitèrent son exemple, tels furent Eléonor de Chabot, en Bourgogne, ou un seul calviniste fut poignardé; Saint-Héran Montmorin, en Auvergne, refusa courageusement d'être complice de tant d'assassinats; le Veneur, lieutenant-général en Normandie, respectable par sa probité, voulut en vain préserver Rouen de ce massacre: quoique respecté, il ne fut point obéi.

Le calvinisme avoit fait peu de prosélites dans Bayonne et le pays de Labour. Les peuples des Pyrénées, les plus voisins du Béarn, étoient les seuls qui eussent adopté les opinions nouvelles. Charles IX ordonna d'en exterminer la race; mais le vicomte d'Orthe, gouverneur de toute la frontière, lui fit cette réponse courageuse.

S I R E,

J'ai communiqué le commandement de votre majesté à ses fidèles habitans et gens de guerre de la garnison de votre bonne ville de Bayonne, je n'y ai trouvé que de bons citoyens et braves soldats, mais pas un bourreau, vos ordres ne peuvent être exécutés.

Nous avons l'honneur d'être avec respect, etc. (1).

Le peuple de ce pays conserva ses mains pures dans ces jours où presque toute la France s'abreuvoit du sang des citoyens ; cette humanité fait l'éloge de nos ancêtres, dont le zèle éclairé se fit une loi d'instruire et de plaindre ceux que le fanatisme ordonnoit d'égorger ; leurs descendans, qu'on

(1) Mémoires de Sully, tom. 1, pag. 74, *Ibid.* Aux archives de la ville, Mézeris nomme cette nuit, *les matines de Paris*, comme en 1282, *les Vêpres Siciliennes.*

taxe injustement d'une crédulité superstitieuse , persistent dans la maxime que ce n'est point avec des poignards qu'on fertilise le champ de l'évangile.

C'est bien par le refus que fit alors la ville de Bayonne , d'exécuter ces ordres sanguinaires , qu'elle se montra digne de l'emblème gravé , depuis plusieurs siècles , sur les murs de la ville : *Nunquam polluta.*

Cette horreur de verser le sang de ces concitoyens est d'autant plus honorable , pour nos ancêtres , qu'étant accoutumés à vivre dans un état de guerre sur les deux élémens , les sentimens de l'humanité y devant être plus rares.



 CHAPITRE XXI.

*Des conjurations pour surprendre
Bayonne.*

HENRI IV, avant d'être paisible possesseur de son royaume, avoit reçu trop d'outrages des Espagnols pour n'en être pas l'ennemi irréconciliable; dès qu'il fut monté sur le trône, il leur envoya une nouvelle déclaration de guerre; on combattit aux pieds des Alpes, des Pyrénées et des Pays-Bas.

L'Espagne fit passer à Fontarabie, une armée formidable, destinée à envahir ou à ravager nos provinces du midi. Ils firent leur descente sur les côtes de Bayonne, et s'avancèrent à environ une lieue de la ville, de laquelle ils se disposèrent à faire le siège. Le comte de la Hilière, qui en étoit gouverneur, se prépara à une vigoureuse

défense : il n'avoit pas une garnison suffisante pour défendre tous les postes. Sa ressource fut dans le zèle courageux des habitans , qui tous parurent disposés à s'ensevelir sous les murs de leur ville , plutôt que de passer sous la domination d'un maître étranger ; chaque jour fut marqué par des attaques et des sorties , où ces citoyens pacifiques se comportèrent en soldats intrépides ; une émulation de courage entre eux et les troupes de ligne , fit perdre aux Espagnols l'espérance de réussir par la force ; il fallut recourir à la ruse qui est toujours l'unique ressource de la foiblesse.

Le gouverneur de Fontarabie avoit , depuis plusieurs années , placé sa confiance dans un banquier , Anglois de nation , établi à Bayonne ; cet agent , nommé d'Or , sous lequel il étoit trop connu avant , prit celui de Château-Martin , pour mieux cacher ses desseins. Son secrétaire ou commis , fut

initié dans le secret, ce fut lui qui fut chargé d'entretenir une correspondance avec le gouverneur de Fontarabie, et pour n'être pas découverts, ils s'écrivoient en un langage, nommé *Argot*, qui n'étoit entendu que dans la société des brigands qui se glorifioient d'en être les inventeurs: ils employoient aussi beaucoup de termes de médecine, afin qu'en cas que leurs lettres fussent interceptées, l'on crut qu'il ne s'agissoit que d'une consultation sur quelque maladie. Ce secrétaire, nommé *Romains Blanchipignon*, conduisit avec tant de dextérité, ce commerce clandestin, que le succès paroissoit infallible et prochain. Déjà une flotte, équipée à Saint-Sébastien, étoit prête à mettre à la voile, et n'attendoit que le premier signal pour entrer dans la rivière de Bayonne: les mesures étoient si bien concertées, que la ville touchoit au moment d'être surprise. Les conjurés avoient choisi,

pour l'exécution de leur dessein , le jour de la fête Dieu , où les habitans et la garnison , suivant le pieux usage , assistoient à la solennité de la procession.

Une sentinelle de la porte d'Espagne arrêta un espèce de courrier qui lui parut suspect ; en effet , étant conduit et fouillé au corps de garde , il fut trouvé chargé de dépêches , adressées à *d'Or*, dit *Château-Martin*. Ces dépêches furent portées , sur-le-champ , chez le gouverneur , qui frémit d'horreur en voyant le contenu qu'on eût beaucoup de peine à déchiffrer : on en comprit assez pour constater la conspiration et les moyens de la faire réussir. Romain et Château-Martin furent arrêtés et conduits en prison. Leurs procès fut facile à instruire , et leur délit fut constaté : on leur fit subir la question ordinaire et extraordinaire , pour découvrir tous les détails de la conspiration. La force des tourmens leur

arracha le secret de leur complot. *Château-Martin*, plus insensible aux tourmens , persista long-tems dans le refus d'avouer son crime. Le comte de la Hillière crut vaincre son opiniâreté par la promesse que la vie lui seroit conservée ; mais c'étoit à condition qu'il écriroit, en sa présence, au gouverneur de Fontarabie, que tout étoit préparé pour le recevoir, et qu'il pouvoit, sans danger, faire avancer sa flotte pour se rendre maître de la ville : l'intrepide *Château-Martin*, que son courage élevoit au-dessus de la terreur des tourmens et de la mort, rejeta avec indignation un offre qui auroit décélé sa foiblesse ; il vit approcher sa fin avec l'insensibilité d'un conjuré familiarisé avec le crime et le mépris de la vie ; son procès fut fait militairement ; il fut condamné, avec son complice, à expirer sur la roue. Ils furent exécutés vers le mois de juillet 1595, sans témoigner aucun remords. Leurs cadavres furent exposés

à la porte d'Espagne, sur les fortifications, afin que ce spectacle effrayant, imprimât une forte réprimande à ceux qui auroient voulu imiter leur exemple.

Le gouverneur de Fontarabie, loin d'être rebuté par ce mauvais succès, n'en fut que plus opiniâtre à poursuivre sa conquête, quoiqu'il en sentit les difficultés; mais comme il prodiguoit l'or et les promesses, il avoit droit de se flatter de corrompre des traîtres; c'étoit le seul moyen de se rendre maître d'une ville défendue par une garnison brave et nombreuse, qu'on venoit d'y faire entrer, et de plus, soutenue par l'exemple de valeur que donnoient les habitans.

Après plusieurs attaques meurtrières, où ils furent toujours repoussés, il reconnut que les moyens de la force étoient insuffisans; il eut, pour la seconde fois, recours à la ruse et à la surprise; mais il ne trouva point de traîtres à acheter parmi cette foule de

mercenaires qu'il tenta de corrompre. Sur la fin de l'année 1596, un premier ministre d'Espagne, nommé *Pédro Mognes*, dérogeant à sa dignité, eut la bassesse de s'offrir pour cette entreprise; il ne voulut s'associer aucun complice, de peur d'être trahi par les dépositaires de son secret. Il se dépouilla de toutes ses décorations pour n'être point suspect; se métamorphosant en marchand de volailles; il s'introduisit dans la ville, moins occupé de la vente de ses denrées que des moyens de remplir son objet. Comme il se montrait sous un extérieur trop abject pour fixer les regards, il lui fut facile d'examiner le site de la ville, la force et la foiblesse des fortifications et d'en dresser le plan. Ses travaux étoient si bien dirigés, que le succès paroissoit certain; comme il étoit sans domestique, il alla loger dans une petite auberge, hors la porte d'Espagne, voisine de celle qui porte le nom de

Chérubin , sur l'ancienne route de Saint-Jean-de-Luz ; tous les jours de marché , il entroit dans la ville , où quelquefois il y couchoit , et même il y avoit formé des liaisons.

Un jour il se présenta chez une de mes aïeules maternelles , de la famille de Haran ; son mari avoit une fabrique de chapeaux , au pied du porche de la cathédrale , sur la gauche , dans une de ces maisons adossées au mur de l'église , qui depuis plusieurs années ont été détruites. Comme la nuit approchoit , et qu'il se trouvoit fatigué , il leur demanda une chambre et un lit où il put être tranquille en attendant le souper. Il est à présumer qu'il en étoit connu , puisque les ayant chargés de faire rôtir un poulet d'inde qu'il avoit apporté , il les pria de vouloir bien en prendre leur part. Cette politesse affectueuse lui fut aussi fatale qu'elle fut heureuse pour Bayonne.

Après ce souper , l'Espagnol se cou-

che et se lève de grand matin ; il sort aussi-tôt, sous prétexte d'aller faire son petit commerce ; mais toujours distrait par les idées principales dont il étoit agité, il oublie, sous le traversin de son lit, un rouleau de papiers qui déceloit sa mission. Il s'en souvint quelques instans après, et pour réparer son oubli, il conçut une nouvelle imprudence par un excès de précaution : au lieu d'aller lui-même chercher ses papiers, il envoya un commissionnaire chez *Menine*, (*c'étoit le nom de son ayeule,*) pour la prier de prendre les rouleaux de papiers laissés chez elle, et les jeter dans le feu en présence du commissionnaire ; son mari, qui avoit servi sous *Henri IV*, avoit une pénétration qui lui fit soupçonner que ces papiers pouvoient contenir quelque chose de grave et d'important. Il ramasse de vieux papiers indifférens, en fait un rouleau qu'il jeta dans le feu en présence du commissionnaire, ainsi que

celui-ci avoit dit devoir en être le témoin, et qui sur-le-champ alla rendre compte à l'Espagnol, que tout avoit été jeté dans le feu.

Le mari dit à sa femme, qu'il soupçonnoit que les papiers qu'il avoit conservés étoient de conséquence, et qu'il croyoit qu'il étoit de son devoir de les remettre à M. Dechureaux, lieutenant-civil et criminel; ce qui fut exécuté sur-le-champ. Ce magistrat, aussi éclairé qu'intègre, loua beaucoup leur zèle et leur prudence, et après avoir examiné les papiers et un paquet qui contenoit des empreintes de serrures et des clefs, en cire molle, des portes de la ville du côté de la porte d'Espagne. Ce digne magistrat leur dit : *Mes enfans, si vous m'étiez moins connus, je ne pourrois me dispenser de vous faire arrêter; mais ne craignez rien, ma maison vous servira d'asyle et de prison, vous y serez traités comme moi. Je vous impose seulement la loi de ne*

voir que les personnes qui ne me seront pas suspectes. Je ferai veiller à la sûreté de votre maison et de votre fabrique ; du reste soyez tranquilles et reposez-vous sur mon amitié.

Ce magistrat vigilant se transporta aussi-tôt chez le gouverneur, auquel il demanda une garde pour la sûreté de sa maison, et qu'à l'entrée de la nuit on arma un bataillon avec une brigade de maréchaussée, aux ordres du commandant : toutes ces précautions furent prises en silence pour n'en point être soupçonner le motif. Au milieu de la nuit, le commandant, et M. Dehureaux, firent ouvrir les portes, qui furent gardées par les troupes bien armées, qui ignoroient l'objet de ce service ; une partie marcha, avec la maréchaussée, dans le plus grand silence vers l'auberge de l'Espagnol, qu'ils trouvèrent enseveli dans un tranquille sommeil. Il se réveille au bruit, et étonné de voir dans sa chambre des hommes

armés; il s'élança sur des pistolets qu'il avoit sur sa table, mais ayant été saisi avant d'exécuter son dessein, il s'écria, malheureux, je suis perdu!

Après que le procès-verbal fut dressé, l'accusé fut conduit dans les cachots de la prison criminelle, qu'on nomme Maison du Roi; dès le même jour, il fut confronté à *Menine* et à son mari, et sur leurs dépositions, il s'écria un seconde fois, je suis perdu! adressant ensuite la parole à M. Dehureaux, son juge: *prenez-y garde, Monsieur*, lui dit-il, *la ville peut être prise au premier moment.* En effet, les ennemis étoient si bien informés de ce qui se passoit dans l'intérieur de la place, de laquel il leur avoit fourni le plan, qu'il leur étoit facile de l'attaquer par l'endroit le plus foible: il leur avoit envoyé jusqu'au modèle des clefs de la ville. Son crime fut bientôt constaté par la déposition des témoins et par son propre aveu. Il fut condamné au même

supplice que Château-Martin et son complice, avoient subi l'année précédente. Après avoir expiré sur la roue, son corps fut coupé par morceaux ; on exposa ses membres au haut des fortifications des portes de ville ; sa tête fut attachée au haut d'une pique, la face tournée vers la porte d'Espagne.

Cette généreuse citoyenne, qui avoit révélé le secret de la conjuration, fut depuis connue sous le nom de *Menine sauve la ville* ; ce surnom, assaisonné d'une pension de 400 liv. de rente, réversible sur la tête de l'aîné mâle de sa famille. Le parlement de Bordeaux confirma, par un arrêt, le jugement du sénéchal de Bayonne.

Le souvenir de la découverte de ces deux conspirations, fut perpétué par des cérémonies religieuses, qu'on renouvelle tous les ans. Le dimanche d'après l'octave de la fête Dieu, la ville et le clergé, séculier et régulier,

rendent des actions de grâces du premier évènement; la municipalité, réunie au clergé, célèbrent le second par des actions de grâces qu'on va rendre processionnellement, le dimanche de la Passion, sur la route d'Espagne, au tour d'une croix plantée dans l'endroit où demeurait le ministre conspirateur.



C H A P I T R E X X I I .

*Monstre détruit par le chevalier de
Belsunce.*

VERS l'an 1600, un autre fléau frappa les provinces situées au pied des Pyrénées; une bête monstrueuse, sortant du flanc des montagnes, répandit la terreur et la désolation dans les villes et les campagnes; sa grandeur étoit au moins de cinq pieds. Sa peau étoit une écaille semblable à celle des tortues, sa tête alongée en pointe, à-peu-près comme celle d'un gros Esturgeon; sa gueule garnie de grosses dents courtes, très-pointues, qui ne respiroit que le carnage: son corps épais, étoit armé de quatre pattes, munies de griffes déchirantes. Ce monstre vorace faisoit sa pâture des bestiaux, et sur-tout des enfans; l'homme le plus vigoureux ne pouvoit lui résister, et les armes

les plus meurtrières ne pouvoient l'entamer. Ce fut au village de *Saint-Pierre-d'Irube*, qu'il fit les plus grands ravages.

Le chevalier de Belsunce, âgé d'environ vingt ans, étoit dans cette effervescence où le sang, qui bouillonne dans les veines, empêche de réfléchir sur le danger. La destruction de ce monstre lui parut une trophée digne d'être offerte à son pays; il se rend au bas du château du *Basté*, où l'animal féroce se réfugioit. A peine l'eut-il apperçu, qu'il le joignit et le frappa de son armure; il prend ensuite sa lance et lui porte un coup terrible au défaut de la gorge, et le tint étroitement serré. Pendant qu'ils lutèrent ensemble, son domestique épouvanté l'abandonne et s'enfuit. Le monstre, pour se débarrasser, le traîne au bord de la rivière de la Nive, et s'y précipite avec lui. Le chevalier, accablé par le poids de son armure, dont il
ne

ne put se débarasser, aima mieux sacrifier sa vie que de lâcher sa proie, et tous deux se noyèrent.

Cet animal monstrueux fut empaillé, et comme on aime à consacrer le souvenir des calamités publiques, on l'attacha, avec des liens de fer, à un des pilliers du cœur de la cathédrale, où il a resté long-tems; ce n'est que depuis peu d'années qu'il en a été arraché. Je présume que c'est le même qu'on conserve au cabinet d'histoire naturelle du roi. Son étiquette porte, *Crocodile de l'Amérique.*

Ce fut à-peu-près dans le même tems que le nommé *Lanes*, sonneur des cloches de la cathédrale, tua une bête féroce qui s'étoit réfugiée dans le clocher; on prétendoit que c'étoit un serpent volant qui vomissoit du feu; mais comme un tel animal n'est connu que dans la fable, il est vraisemblable que c'étoit quelque petit Croco-

dile. Ces évènements doivent être consignés dans les archives de la ville ; c'est sur la foi de mes ancêtres que j'en fais la description.

Au reste on sait combien la crédulité du vulgaire est féconde à exagérer les phénomènes extraordinaires, sur-tout parmi les peuples dont l'imagination vive et dominante reçoit ; est la plus susceptible de toutes sortes d'impressions. Pour moi je n'ai rapporté ces faits merveilleux que par respect pour la tradition, et s'y je m'étois reposé sur mes foibles lumières, j'avoue que je n'aurois jamais pu concevoir comment un *Crocodile*, animal amphibie, auroit pu traverser une vaste mer pour aborder sur nos côtes.



CHAPITRE XXIII.

Expédition à l'Isle de Rhé.

LA Rochelle , boulevard du parti calviniste , étoit le foyer où s'alumoit le flambeau des discordes civiles ; ses habitans , fiers de leur oppulance et d'une espèce d'empire qu'ils avoient fondé sur les produits de leur commerce maritime , défioient les vengeurs du pouvoir monarchique ; tous étoient commerçans et guerriers , et leurs richesses en avoient fait des sujets rebelles , qui sans cesse étendoient les privilèges dont ils avoient abusé.

Le cardinal de Richelieu , qui sans être animé des fureurs de l'intolérance , vouloit couper les racines du calvinisme indocile , résolut de soumettre ces républicains aux loix de l'empire ; une armée formidable se présenta devant

leurs murs pour les faire rentrer dans l'obéissance , mais le fanatisme religieux en fit des soldats prêts à tout oser et à tout souffrir.

Le roi d'Angleterre , en 1623 , envoya à leur secours une flotte de cent cinquante navires , commandée par le duc de Bougingham , général plus propre à briller dans les fêtes que dans les combats ; cette flotte portoit huit mille hommes de troupes de débarquement , et cent cinquante de cavalerie ; elle vint mouiller à la rade de l'Isle de Rhé , mais ils ne purent faire leur descente , sans essuyer la brave résistance du célèbre Toiras , qui , avec une poignée de monde , fit tout ce qu'une grande armée auroit pu exécuter de plus glorieux ; enfin accablé par le nombre , il fut obligé de se retirer dans le fort Saint-Martin , avec huit cents mousquetaires.

Notre marine étoit encore dans son berceau ; elle parvint , sous le ministère

du cardinal de Richelieu, au plus haut degré de splendeur. Louis XIII se défiant d'une marine naissante, envoya le sieur Duchailas, en Espagne, pour solliciter le secours d'une flotte promise par les traités; ce guerrier négociateur eut ordre, en passant par Bayonne, d'acheter *trente pinasses* bien armées, et de former leur équipage des plus excellens matelots du pays, comme étant les plus capables de bien servir sur ces côtes.

Le commandement en fut confié au capitaine Vallin, dont la valeur et la capacité avoient été éprouvées par une continuité de combats, desquels il étoit toujours sorti avec gloire : plein de confiance dans son équipage, qui savoit aussi bien combattre que manœuvrer, il prit encore avec lui cent cinquante hommes du régiment de Champagne et plusieurs volontaires Bayonnois, qu'il choisit parmi les plus déterminés.

Le succès justifia sa confiance et son discernement. Seize de ces pinasses abordèrent aux sables d'Olone, et passèrent au milieu de la flotte ennemie, sans être apperçues. Il y chargea des vivres et des munitions ; mais le retour lui offroit les plus grands périls. Cet homme audacieux fut inaccessible à la crainte. Il profita de l'obscurité de la nuit et de la haute marée pour mettre à la voile ; et sans être étonné des obstacles, il franchit les cordages et passa par des ouvertures qu'un orage du jour précédent avoit faites, et qui avoit rompu l'estacade. Ce fut par cette manœuvre hardie, au milieu de la flotte Angloise, qu'il passa avec les pinasses et les malades qu'il avoit trouvé aux sables d'Olone.

La place étoit vivement pressée, et les provisions que Vallin apportoit, étant insuffisantes, ne pouvoient qu'en retarder la prise. Le cardinal de Richelieu, fécond en moyens, ordonna au comte de Gramont, commandant

à Bayonne , de faire équiper un gros vaisseau , et d'y joindre deux galiotes , trois traversières , vingt chaloupes et dix pinasses. Le comte , qui se connoissoit en hommes , et qui savoit les mettre à leur place , en donna le commandement au capitaine d'Andouins , Bayonnois , auquel il ne manquoit que de grandes flottes pour exécuter de grands projets , et pour être compté parmi les plus grands hommes de mer de son tems. Il mit à la voile avec quatre cents matelots et seize canoniers qu'il choisit comme les plus capables d'exécuter ses ordres. Plusieurs volontaires briguerent l'honneur de partager avec lui les périls de cette expédition. Cette flotte étoit munie de deux cents tonneaux de farine , de vergus , vinaigre , vin , viandes salées , morue , linge , habits , souliers , médicamens , poudre , et enfin de tout ce qui étoit nécessaire à une garnison assiégée.

D'Adouins , profita de la nuit et de

la faveur du vent pour se mettre en mer ; mais un moment après il fut surpris d'un grand calme au milieu de la flotte ennemie , qui n'étoit éloignée que d'une demi-lieue : sa perte paroissoit inévitable. Heureusement ce calme ne dura qu'un moment ; alors il franchit la première escadre Angloise , sans être apperçu : il eut un autre obstacle à surmonter ; il trouva les passages embarrassés de mâts , de cables et de haussiers. Chacun se mit à l'ouvrage ; il fallut couper et scier pour détacher l'enchaînement du vaisseau ; le bruit de ce travail jeta l'alarme parmi la flotte Angloise qui fit ses dispositions pour combattre ; le premier vaisseau qu'ils rencontrèrent , étoit une traversière , montée par Razilli et Baulieu , qui firent une si belle résistance , qu'ils donnèrent le tems à vingt-neuf autres de débarquer dans l'isle avec quatre-vingt tonneaux de vivres et des provisions de toute espèce.

Quelques Anglois étoient déjà entrés dans la traversière , et menaçoient de tout massacrer ; mais ayant entendu que l'équipage étoit déterminé à mettre le feu aux poudres , et à faire sauter le vaisseau plutôt que de se rendre à discrétion , ils promirent à tous la vie ; mais dérogeant à leur générosité naturelle , ils passèrent au fil de l'épée ou jetèrent dans la mer tous ces braves marins , dont ils auroient dû respecter la valeur. Razilli et Beaulieu furent les seuls qu'épargna leur férocité. D'Andouins , couvert de gloire , entra dans le fort , où il fut reçu avec toutes les distinctions qu'on doit à un libérateur. En effet , le succès de son expédition prépara la levée du siège et la prise de la Rochelle qui en fut une suite (1). Le nom de ce grand marin et celui des braves Bayonnois qui servoient sous

(1) Mémoires du père Fournier , dans son traité d'hydrographie.

ses ordres , doivent être insérés dans les fastes de la ville ; c'est un germe d'émulation pour nos jeunes citoyens.

Les Bayonnois , dans cette expédition , confirmèrent la haute idée qu'on avoit conçue de leur valeur et de leur habilité dans les manœuvres ; mais ils en retirèrent plus de gloire que de fruits ; le feu de la guerre alumé devant la Rochelle et dans l'isle de Rhé , se répandit dans toutes les provinces de France : la haute Guyenne , le Roussillon , le pays de Labour en ressentirent les ravages. Les Anglois déployèrent leur pavillon sur la mer de Gascogne , et comme notre marine étoit encore dans l'enfance , nos côtes furent insultées impunément. L'ennemi armoit des flottes nombreuses , et les Bayonnois n'avoient que des barques à leur opposer , pour protéger leur commerce. L'Espagne entretenoit des armées menaçantes sur les frontières des hautes et basses-Pyrénées , qui tenoient toujours

en alerte les habitans. Il ne se livroit point de combats décisifs , mais il s'y faisoit une guerre de détail qui , chaque jour , faisoit répandre beaucoup de sang.

Le prince de Condé , en 1638 , pénétra dans la Navarre , avec une armée assez considérable , pour se promettre de grands succès ; le prélude en fut brillant , il se rendit maître d'Yron et du fort du Figier , malgré la brave résistance des assiégés ; la prise du port du Passage fut la plus importante conquête , d'autant plus qu'il y trouva douze vaisseaux destinés à faire le siège de Bayonne ; cette prise prévint la perte d'une ville qui auroit d'autant moins été épargnée , qu'elle avoit fourni des matelots les plus instruits et les plus audacieux , auxquels ils attribuoient la cause de leurs désastres. Ce fut à cette époque qu'on découvrit la conspiration tramée pour surprendre la ville , et pour y faire une descente

avec ces douze vaisseaux qui furent saisis.

Le prince de Condé mit le siège devant Fontarabie , il fut contraint de le lever. Ce revers qui l'arrêta dans le cours de ses conquêtes, fut l'effet de la mésintelligence des chefs qui lui étoient subordonnés ; il vint à Bayonne pour se consoler de cette disgrâce , et pour trouver des ressources dans le zèle courageux des habitans ; mais les deux nations , également fatiguées de la guerre , étoient tombées dans un épuisement qui les disposoit à adopter un système pacifique.

Enfin , après vingt-cinq ans de combats qui avoient ensanglanté la terre et les mers , les provinces des Pyrénées , qui avoient été le théâtre principal de la guerre , devinrent le sanctuaire de la paix , et l'on vit croître le mirthe et l'olivier dans les mêmes champs qui avoient été couverts de cyprès funèbres et des lauriers de la victoire.

Le cardinal Mazarin , après avoir été la cause ou le prétexte des troubles , briga l'honneur d'être le pacificateur de la France , de l'Espagne et de l'Angleterre. Il se transporta sur les frontières , pour y traiter de la paix et du mariage de l'infante d'Espagne, avec Louis XIV, union qui sembloit être un gage certain du calme dont toute l'Europe avoit également besoin. Mais cette alliance fut un germe de guerre et de calamités publiques ; les nations jalouses craignirent l'aggrandissement de la maison de Bourbon et parurent persuadés que Louis XIV aspiroit à la monarchie universelle. L'Europe conjurée prit les armes pour réprimer l'ambition de ce Monarque , et des fleuves de sang coulèrent quand il fallut recueillir cette succession.



CHAPITRE XXIV.*Traité de paix et mariage de Louis XIV.*

LE cardinal, après avoir lutté long-tems contre les tempêtes populaires, étoit parvenu au plus haut période de la grandeur ; et de vainqueur de ses ennemis humiliés par leurs disgraces, il jouissoit alors paisiblement de toute la réalité du pouvoir ; il se rendit à Bayonne à la fin de juin 1659, où il fut retenu par une attaque de goutte ; son séjour y répandit l'abondance par la dépense des courtisans. Sa suite étoit nombreuse et brillante ; tant que dura sa maladie, une pluie d'or tomba sur la ville ; ce n'est pas qu'il fût naturellement libéral et magnifique ; pendant toute sa vie, il aimoit mieux amasser que jouir ; son système étoit de vivre pauvre

pour mourir riche. (1) Mais comme il étoit dépositaire , sans responsabilité , des trésors de l'état : il dérogeoit à son caractère avare , quand il s'agissoit de cimenter sa grandeur , et d'acheter les instrumens du pouvoir.

Quoique retenu dans son lit, il jeta les fondemens du grand ouvrage dont il étoit chargé ; dès qu'il eut dicté les conventions , le duc de Gramont , qui avoit toute sa confiance , les porta à Toulouse , où elles furent ratifiées par Louis XIV , qui s'étoit rendu dans cette ville pour faire la visite du Languedoc et des provinces frontières.

Le monarque se rendit ensuite à Bayonne , à la fin de mai 1660 , où sa présence occasionna des fêtes publiques , et aluma cet enthousiasme de joie dont les habitans sont natu-

(1) Il laissa , à sa mort , cent millions , sans les diamans. H. de Louis XIV , t. 3 , pag. 252.

rellement susceptibles. Ce fut-là qu'il apprit que le roi d'Espagne et l'Infante sa fille, Marie-Thérèse, étoient arrivés à Fontarabie, où Dom Pedro de Haro épousa, par procuration, la princesse, le 6 juin.

Louis, pour accélérer le bonheur qu'il se promettoit de cette alliance, se rendit à Fontarabie pour être témoin de cette cérémonie sans se faire connoître; la noblesse de ses traits, les égards que lui marquoient les courtisans, le trahirent; il fut reconnu par le roi d'Espagne, qui, sans observer aucun cérémonial, le présenta à sa fille et à toute la cour.

Deux jours après, les deux cours se séparèrent. Les nouveaux époux se rendirent à Saint-Jean-de-Luz, où la bénédiction nuptiale leur fut conférée par M. Jean Dolce, évêque de Bayonne. La multitude empressée se rendit dans cette ville; les officiers municipaux et les notables de Bayonne, furent admis

admis à cette auguste cérémonie, où ils accompagnèrent leur évêque, qui étoit leur compatriote. Jamais ils ne furent plus satisfaits qu'en voyant leur roi fixer ses regards sur eux. Le vertueux prélat donna des témoignages de sa modération et de son désintéressement, en résistant aux promesses de l'ambition et de la fortune, par attachement à son diocèse, qu'il édifioit par la sainteté de ses exemples, et qu'il éclairoit du flambeau de sa doctrine. Louis XIV, qui savoit distinguer le mérite et l'employer, lui offrit les dignités les plus éminentes. Dolce ne fut point ébloui par l'éclat de ses promesses; et persuadé qu'un pasteur n'est placé qu'au milieu de son troupeau, il voulut vieillir et mourir dans le sein de sa patrie.

Après la cérémonie on jeta au peuple une grande quantité de médailles d'or et d'argent, frappées pour cet événement, et sur lesquelles les portraits des

deux époux étoient gravés, et sur le revers, la ville de Saint-Jean-de-Luz, sur laquelle tomboit une pluie d'or, avec cette inscription : *Non læctior alter.*

Toutes les villes ou passèrent les deux époux, se ressentirent de cette magnificence ; Bayonne ne fut point oublié dans les distributions de cette libéralité : les habitans, passionnés dans tous les tems pour leurs souverains, ont toujours reçu la récompense de leur fidélité ; mais naturellement fiers et généreux, ils ont su distinguer l'obéissance de l'esclavage ; et, sujets fidèles des rois pères et citoyens, ils ont réservé leur haine contre leurs oppresseurs et les tyrans subalternes.

Charles II, roi d'Espagne, mourut le premier novembre 1700, sans laisser de postérité ; de ses cendres sortit un peuple de combattans, qui se disputèrent son riche héritage. Le duc d'Anjou, petit fils de Louis XIV et

de Marie-Thérèse, Infante d'Espagne, fit revivre des droits auxquels elle avoit renoncé par son contrat de mariage, ainsi que par un acte subséquent avec la maison d'Autriche. Ces diverses prétentions furent l'origine d'une guerre qui embrâsa toute l'Europe.

Le duc d'Anjou, déclaré héritier du royaume d'Espagne, par le testament de Charles II, partit de Versailles le 4 décembre 1700, pour aller prendre possession de ses nouveaux états.

Il étoit accompagné des ducs de Bourgogne et de Berry, ses frères. Ces princes arrivèrent à Bayonne le 15 janvier 1701. Ils y furent reçus avec cette effusion de joie qui, pour des âmes sensibles, est un tribut plus flatteur que les respects équivoques des courtisans. Les habitans, enchantés de posséder dans leurs murs les rejetons de leur roi, voulurent en imiter la magnificence : les fêtes publiques qu'ils

donnèrent à cette occasion, sans avoir la pompe de celles de Versailles et Paris, offroient le spectacle de l'élégance et de cette gaieté pure et innocente, que les princes partageoient avec le peuple; ce fut alors qu'ils goûtèrent la douceur d'être aimés par des hommes dont les mœurs simples et affectueuses, ne connoissent ni le fard ni le déguisement; le plaisir de ces fêtes étoit pour les Bayonnois, mais le sentiment d'être les auteurs de l'allégresse publique, étoit tout entier pour les princes.

Enfin, il fallut s'arracher à l'amour de ce peuple sensible et fidèle, pour se rendre à Saint-Jean-de-Luz, de-là à l'Isle des Faisans, qui, dans la suite, a été nommée l'Isle de la Conférence.

Le connétable de Castille, et l'amirante à la tête des ministres et des officiers de la cour d'Espagne, y reçurent leur nouveau roi; ce fut-là que

se fit cette union , à jamais mémorable pour le pays de Labour , qui mit sur la tête des Bourbons les deux plus belles couronne de l'Europe , et qui applanit , pour ainsi dire , les Pyrénées , qui , jusqu'alors , avoient séparé la France , de l'Espagne.

Après la cérémonie , les ducs de Bourgogne et de Berry revinrent à Bayonne , où on leur fit une réception aussi honorable que la première : ils trouvèrent à leur entrée , les bourgeois confondus avec les troupes de ligne , qui les conduisirent au palais épiscopal , où l'on avoit préparé un splendide souper , qui fut suivi d'un bal. Les illuminations le disputèrent à la clarté du jour. Les hymnes d'allégresse retentirent autour du palais. L. A. R. à leur départ , parurent se séparer à regret , d'un peuple auquel leur présence avoit inspiré une ivresse de joie.

 CHAPITRE XXV.

*Exil de la reine douairière d'Espagne,
Marie-Anne de Neubourg, veuve
de Charles II, à Bayonne.*

LES premières années du règne de Philippe V, furent très-orageuses; il eut des guerres à soutenir avec presque toutes les puissances de l'Europe, même dans l'intérieur de son royaume.

La princesse des Ursins, femme d'un génie supérieur, eût été comptée parmi les grands hommes, si l'abus de ses talens ne l'eût jetée dans l'agitation et la frivolité des intrigues.

Cette princesse, mécontente en secret, de n'occuper que le second rang en Espagne, forma, pour s'en venger, une conspiration, dont *Marie-Anne de Neubourg, veuve du dernier roi*, se rendit coupable en 1706.

Ce complot fut découvert par l'infidélité de ses domestiques. Philippe V craignant de trouver trop de coupables à punir, feignit d'ignorer ce qui se tramait dans sa cour, pour ne pas multiplier ses ennemis, dans des circonstances aussi critiques ; mais quand les tempêtes furent calmées, et que sa domination fut affermie, il fit arrêter les principaux chefs, dont les plus coupables furent condamnés à travailler aux mines du Mexique et du Pérou, d'autres furent punis par l'exil ou par le bannissement.

La reine douairière fut arrêtée à Tolède, par le duc d'Ossonne, au mois d'octobre 1706, et fut conduite à Bayonne, sur une forte escorte ; (1) elle étoit alors âgée d'environ trente ans : elle jouissoit, pour son douaire, de quatre cents mille ducats de rente ; elle prit logement en face du cou-

(1) Hist. d'Espagne, tom. 9, p. 169.

vent de Sainte-Claire, on attendait que le palais qu'on lui destinoit à Mirac, fût en état de le recevoir.

Cette reine, déchue de son ancienne grandeur, chercha, dans sa terre d'exil, des moyens de se consoler par les douceurs d'une vie privée; une intrigue secrète sembla lui faire oublier qu'elle avoit été reine; elle devint esclave de l'ambour; l'éclat de son teint, son port majestueux, sa taille élégante, quoiqu'un peu chargée d'embonpoint, lui assuroient un empire sur tous les cœurs. Ces dons de la nature, étoient encore annoblis par l'aménité de son caractère, égal, et toujours enjoué; avec ces avantages, il lui fut aisé de former une société agréable.

Cette princesse, née avec un penchant à la tendresse, apperçut dans la foule, un cavalier, nommé le chevalier de Larretegay, qui par les grâces de la figure, unissoit le mérite d'un esprit délicat, et cultivé.

Une reine qui aime, trouve peu de rebelles. Le chevalier devint l'idole de la cour ; ce commerce fut quelque tems clandestin ; comme commandant de la citadelle, l'amant avoit à ses ordres un bateau qui le transportoit de nuit, de l'autre côté de l'Adour ; en traversant ensuite les glaci's, il se rendoit au palais de la reine : malgré cette précaution, tout fut découvert. La naissance d'une fille révéla le mystère de leurs feux ; cet enfant fut soigneusement élevé chez la sage-femme qui l'avoit reçue en venant au monde, et lorsqu'elle fut en âge de recevoir des instructions, on la mit chez les dames de Sainte-Claire, sous un nom supposé.

La reine dont les meurs étoient un mélange d'intrigues et de dévotion, se rendoit tous les samedis, au couvent des pères Capucins, où on faisoit la prière et le salut ; un jour, comme elle passoit sur le pont Major, pour

se rendre à sa station, M. Larreteguy l'aîné, homme d'esprit, mais d'une gaîté indiscrete, s'écria d'une voix assez haute, rangez-vous, que je salue ma belle-sœur; cette imprudence lui coûta cher, il fut arrêté par les gardes de la reine, et conduit au château-neuf, où il languit pendant long-tems.

Cette scène scandaleuse fut le motif de son rappel en Espagne, en 1737. La cour de Madrid la fit conduire au village de Gouadelacarra, à quelques lieues en-deçà de Madrid, sur la gauche du grand chemin qui y conduit, où elle vécut ignorée du reste de la terre, et y mourut le 22 août 1740; cependant l'Espagne, la France, et toutes les autres puissances en prirent le deuil, comme il est d'usage.

Avant de sortir de Bayonne, elle montra qu'elle avoit des sentimens de mère, en confiant à des citoyens vertueux, une somme de mille louis, pour être remise à cette demoiselle, au mo-

ment où elle formeroit un établissement, ou qu'elle embrasseroit la vie religieuse; cette jeune personne, aussi belle que les auteurs de ses jours, épousa un sieur Pouchin, serrurier en bâtimens pour la marine, et le dépôt lui fut fidèlement remis.

Quoique cette princesse et son monde eussent laissé beaucoup de dettes à Bayonne, elle emporta les regrets de tous les habitans, dont elle avoit fait les délices; dès qu'elle étoit attaquée de la plus légère indisposition, on ordonnoit les prières des quarante heures, on descendoit la châsse de Saint-Léon, pour l'exposer à la vénération des fidèles.

Dans toutes ces pieuses cérémonies, on fit plusieurs vols sur la châsse et sur les autels; la reine paya, et fit réparer ce qui étoit dégradé, et défendit d'en chercher les auteurs.

Le roi d'Espagne, Ferdinand VI, vers l'année 1752, fit payer à Bayonne,

toutes les dettes que cette reine y avoit contractées, de même que celles de ses gens.

L'ambition inquiète et turbulente du cardinal Arberoni, ministre d'Espagne, en janvier 1719, menaça l'Europe d'être replongée dans les calamités de la guerre, dont elle ressentoit encore les tristes effets; l'Espagne, par sa nouvelle constitution, sembloit être devenue l'alliée naturelle de la France, qui venoit de lui donner un roi; une politique mal entendue les rendit ennemies: l'armée Française, commandée par le maréchal de Berwick, et un corps de cavalerie, par le prince de Conty, franchirent les Pyrénées; ils s'emparèrent de plusieurs places dans la Biscaye. Après vingt-neuf jours de siège, Fontarabie se rendit par capitulation; le 27 mai, la garnison fut conduite à Pampelune, avec armes et bagages. Le pays de Labour eut de grands sujets de crainte

de devenir le théâtre de la guerre ; mais le retour de la paix dissipa ses mêmes craintes ; le passage des troupes sur son territoire, leur fit essayer des pertes faciles à réparer, et les habitans les supportèrent sans murmurer.

Depuis ces jours de tempêtes, Bayonne et toutes les provinces voisines des Pyrénées, ne furent plus le séjour des armées étrangères, qui, dans leurs passages, en avoient souvent dévasté le territoire. Les Bayonnois, à la faveur du calme, ne s'occupèrent que des moyens de faire fructifier leurs industries commercantes, et ce ne fut que dans la guerre de 1740 et les suivantes, qu'ils firent ressouvenir les ennemis de la France, qu'ils étoient sur les mers ce qu'avoient été leurs ancêtres.



 CHAPITRE XXVI.
Accidens arrivés à Bayonne.

LE jour de S. Louis, 25 août 1733, la ville fut frappée d'un fléau qui causa beaucoup de naufrages sur la rivière, et fit beaucoup de dégât dans les campagnes. Le ciel étoit pur et serein, le calme régnoit sur la mer. Les habitans profitant de la faveur d'un si beau jour, firent, suivant l'usage, à cette époque, des parties de plaisirs innocens sur la rivière; la plupart se rendirent à l'abbaye Saint-Bernard, où l'on célébroit une octave, car tel est le caractère du pays; on y mêle toujours la dévotion avec les plaisirs.

Sur les deux heures après midi, au montant de la marrée, le vent changea subitement; il se porta de l'est à l'ouest sur ouest, avec une telle violence,

accompagné d'un ouragan dont le bruit sembloit ébranler le globe. La mer mugissante menaçoit de franchir ses limites, et d'envahir le continent. Les rivières gonflées sortirent en torrens de leurs lits, et se répandirent jusques dans la cour des Ursulines; sur ces quais étoit nombre de balles de liége, de laines, de tonneaux de diverses espèces de marchandises prêtes à être embarquées; on les vit emportées et flotter sur les eaux, ainsi que d'autres effets précieux; les amars des navires furent brisés, et la flèche des Augustins fut renversée, nombre de gros arbres déracinés.

Le spectacle le plus déchirant, fut le naufrage de la famille Scapre, qui la veille avoit formé une alliance; les deux nouveaux époux, le père, la mère du marié, deux frères, deux sœurs, furent engloutis dans les eaux; et de dix personnes, une seule eut le bonheur de se sauver. Dans ce désastre,

la nature émue , fit éclater un héroïsme d'amitié ; le frère de la mariée la voit luter contre la mort , au milieu des roseaux , il se précipite dans l'eau pour la sauver ; ses efforts sont impuissans , il périt avec elle ; le malheur de cette famille honorable , fut celui de tous. La ville fut couverte de deuil , et les larmes de gens de bien arrosèrent leur pompe funèbre ; sur les sept heures du soir , la mer s'étant retirée , on trouva la plage jonchée de plusieurs cadavres.

Cette calamité fut le prélude d'une plus terrible , qui pensa ne faire de Bayonne qu'un monceau de cendres et de débris. En 1360 et 1733 , elle avoit été sur le point de périr par un déluge d'eau. En septembre 1737 , elle fut sur le point de périr par un déluge de feu , causé par l'imprudencce d'un garçon épicier qui faisoit fondre de la cire à l'entrée de la rue du pont Majour ; la cire bouillante s'élança hors de la chaudière , et mit le feu aux cierges
et

au planché ; on fit de vains efforts pour l'éteindre ; c'étoit sur les dix heures du soir. Quelques particuliers qui passoient, frappèrent aux portes, et celle du sieur Puyot (*c'étoit le nom de l'épicier*) fut enfoncée ; toute la ville réveillée s'empessa de donner du secours, mais le feu avoit déjà fait des progrès si rapides, qu'il fut impossible d'en arrêter les ravages ; les flammes dévorantes traversoient de l'un à l'autre côté de la rue, et la violence du feu se communiquant aux maisons voisines, empêchoit d'approcher de la maison Puyot.

Pour surcroît de maux, le feu se porta à l'arrière magasin, qui renfermant des huiles et des eaux-de-vie, donnèrent des alimens et une nouvelle activité aux flammes. L'explosion de trois boucaux de poudre à canon, de mille pesant, fit un fracas qui sembloit annoncer la chute du monde. On vit la femme de Puyot

enlevée dans les airs, avec son lit, et retomber ensuite dans ce gouffre de feu. Les édifices voisins étoient des maisons de commerce, remplies d'huiles, eaux-de-vies, savons, planches, gaudron, et autres matières combustibles, tout fut la proie des flammes; la terreur avoit enchaîné tous les bras, et les plus intrépides demeuroient immobiles.

Les soldats de la garnison, qui auroient dû prêter du secours, restèrent témoins oisifs de ce désastre, et même en favorisèrent, par leur inaction, les progrès; un sentiment de haine qu'ils avoient contre un riche particulier, s'étendit sur tous les habitans; pour venger la mort de deux de leurs camarades, dont ils imputoient le supplice à ce citoyen; ils se rangèrent en bataille sur la place de Gramont, vis-à-vis sa maison, en se félicitant de la voir réduire en cendres, avec les riches meubles dont elle étoit décorée.

Les officiers partageant leur ressentiment, se rendirent complices de l'inaction de leurs soldats ; cette maison étant réduite en cendres, ils s'élançèrent avec intrépidité, au milieu des flammes, et donnèrent par-tout les plus grands secours.

Les habitans n'attendant plus d'assistance de la part des hommes, mirent toute leur confiance dans la providence. Le malheur attendrit, et tourne les cœurs vers la religion ; ils invoquèrent le clergé, qui se rendit, en procession, avec le *Saint-Sacrement*, dans ce lieu de désolation ; mais ce remède, qui guérit les plaies de l'âme, fut inutile contre l'incendie.

On ne peut assez louer le zèle patriotique de feu M. de Commarieu, lors maire de la ville, qui apporta ses soins les plus efficaces, en faisant transporter dans sa maison et dans la rue des Basques, les marchandises et les meubles que la flamme avoit épargnés.

Les gardes de la ville furent chargés de veiller à leur conservation. Ce même magistrat étendit également sa vigilance sur les malades et les blessés ; la maison Brethous fut enveloppée de voiles mouillées ; on ne cessoit d'y jeter de l'eau, et on ne les retira ensuite, que par lambeaux. Les murs furent si calcinés, les planches, et les plafons si endommagés, qu'on fut presque obligé de les rétablir à neuf. Au moment qu'on croyoit l'incendie éteint, le feu se manifesta dans plusieurs endroits ; tout le quarré long, depuis les arceaux du pont Majour, jusqu'au coin de la rue des quatre Bonnets, celle-ci en longeant jusqu'aux arceaux des Carmes, parallele de la place de Gramont. Il n'y eut que les deux maisons attendant aux mêmes arceaux, de préservées ; celles en face, rue du pont Majour, les trois autres, formant le coin à gauche de celle des quatre Bonnets, en suivant jusqu'à la ruelle de Cardin,

furent aussi la proie des flammes ; cette perte fut évaluée de quinze à vingt millions. L'incendie dura huit jours, et six mois après, que les décombres furent enlevés, on trouva dans les caves, des barriques de sucre encore brûlantes et calcinées ; plusieurs familles furent ruinées, et la plupart se trouvant dans l'impuissance de rebâtir leurs maisons, vendirent leur terrain : plusieurs années s'écoulèrent sans qu'on pût remplir le vide causé par ce fléau, et rétablir ces édifices. Mais lorsque Ferdinand VI, roi d'Espagne, paya, en 1752, les dettes que la reine douairière avoit contractées à Bayonne, ce remboursement mit nombre de particuliers en état de relever leurs maisons détruites.

A ce malheureux évènement il se fit un *ex voto*, qu'on dresseroit, dans la cour de la maison de Brethous, un autel, pour y recevoir, le jour de la Fête-Dieu, le Saint-Sacrement, comme il y avoit été porté au fort de l'incendie,

ce qui a été effectué pendant plusieurs années ; mais cet acte de reconnaissance ne s'observe plus.

Qu'il me soit permis ici de hasarder quelques réflexions pour prévenir les désastres causés par les incendies , ou du moins pour en diminuer les ravages.

La majeure partie des maisons , à Bayonne , sont bâties en bois , et l'on est dans l'usage de peindre en couleur rouge et en huile , toutes les façades , pour en assurer la stabilité contre les injures du tems. Les usages établis dans les autres villes , offrent un préservatif plus sûr et moins dispendieux ; on se sert de lattes , avec des cloux saillans , pour retenir le plâtre , dont les faces sont couvertes ; ensuite , avec de l'eau de moellon , ou de l'ocre délayé , on y donne une couleur de pierre , et avec le ciseau , cette façade reçoit une forme quarrée , sur laquelle on trace des traits d'une architecture élégante.

En adoptant cette méthode, on n'auroit plus besoin de cette peinture ridicule, qui fournit aux flammes des alimens. Bayonne, instruite par ses malheurs, doit être plus disposée à se précautionner contre les ravages des incendies.

J'observe que c'étoit pour la troisième fois que l'infortuné Puyot éprouvoit de pareils désastres. Les officiers municipaux se persuadant que le malheur public étoit attaché à sa personne, l'obligèrent de sortir de la ville; il se retira à Dax avec les débris de sa fortune. La funeste expérience qu'on avoit faite des ravages du feu, fit établir une police salubre et prévoyante; il fut défendu à tout marchands épiciers et autres, de tenir des poudres dans leurs maisons. On voit par-là que c'est du malheur qu'on reçoit les meilleures leçons.



 CHAPITRE XXVI.

Des hommes distingués que Bayonne a produits.

LES peuples voisins des Pyrénées ont l'esprit aussi délié que leur corps est agile ; c'est un bienfait de la nature, dont ils sont redevables à la pureté de l'air qu'ils respirent, et peut-être aux alimens dont leur sol les gratifie. Le physique a une grande influence sur le moral ; on attribuoit la valeur d'Alcibiade au lait d'une femme Spartiate qui l'avoit nourri ; la grossièreté des Arcadiens , au gland qui leur servoit d'alimens ; et la stupidité des Béotiens , à l'air épais qu'ils respiroient.

Les Bayonnois naissent sous un ciel pur et favorable à l'essor du génie , qui les met dans l'exercice libre de leurs facultés intellectuelles ; les peuples qui

sont leurs voisins, ont accumulé les trésors des sciences et de la littérature ; les Bayle , Montagne , Montesquieu , sont nés sur cette terre fortunée que les Bayonnois et les peuples du Labour ont laissée inculte et stérile ; pourquoi n'ont-ils pas participé au partage de la moisson ? c'est que , maîtrisés par une imagination vive et une conception trop facile , ils ont un luxe et une fécondité d'idées qui se présentent en foule , et qu'ils ont peine à lier pour en former un tout ; cette intempérance les jette dans une abondance stérile : leurs organes trop délicats , ne peuvent soutenir la fatigue d'une longue méditation ; et ce peuple spirituel aime mieux marcher à la lueur éblouissante des éclairs , qu'à la clarté tempérée d'un jour serein.

Des causes morales leur interdisent encore l'entrée du sanctuaire des sciences et de la littérature , comme je l'ai déjà dit à la page 88 : éloignés de la

capitale , qui est le foyer où s'alume le génie , ils n'ont le secours ni des livres, ni du commerce des savans. L'émulation s'éteint, si elle n'est ranimée par la concurrence ; dès qu'on n'a plus de rivaux , on ne fait plus usage de ses forces.

Si les Bayonnois ont négligé la culture des arts agréables , ils se sont distingués dans une carrière qui demande des connoissances utiles. Leurs courses maritimes dans les deux hémisphères , leurs découvertes , achetées au péril de leur vie , sont des monumens de leur valeur et de leur gloire ; si je m'enfonçois dans la nuit de l'antiquité , j'y rassemblerois une multitude de traits héroïques qui annoblieroient nos fastes ; mais je me borne à rendre un juste hommage à ces intrépides guerriers qui , dominateurs des mers , ont , dans ce siècle , immortalisé leur nom en servant leur patrie : et vous , race naissante , tendres rejetons d'une tige géné-

reuse, apprenez que vos ancêtres vous ont laissé un héritage de gloire que vous devez faire fructifier ; par votre qualité de Bayonnois , vous avez contracté , en naissant , un engagement à l'héroïsme ; étudiez , méditez les actions de vos illustres concitoyens , les exemples sont les meilleures leçons , et sur-tout ceux de nos contemporains.

La disette des mémoires me réduit à n'offrir qu'un extrait des principales expéditions de nos braves marins ; je regrette de ne pouvoir entrer dans des détails qui releveroient le mérite de leurs actions héroïques ; je me bornerai à rapporter ce que j'ai vu , et j'en profiterai de quelques notes qui me sont parvenues. Cet essai suffira pour montrer que les Bayonnois n'ont point dégénéré de leurs braves ancêtres.

Dans la guerre de 1740 , le pavillon Anglois flotloit sur toutes les mers , pour en usurper l'empire. Toutes les nations retenoient dans leurs ports , leurs vais-

seaux menacés de devenir la proie de cette puissance maritime, et le commerce de la France étoit tombé dans l'anéantissement. Les Bayonnois, sans être étonnés de l'appareil formidable des flottes ennemies qui maîtrisent les deux mers, équipèrent, dans le cours de cette guerre, soixante corsaires de différente grandeur, pour venger l'insulte faite sur nos côtes. Le prélude fut heureux, on vit arriver chaque jour des prises qui nous dédommagèrent de nos pertes.

Le capitaine Larue, commandant la frégate la Galère, eut une part glorieuse à ces succès; il mit à la voile avec un équipage composé de Basques et de matelots Bayonnois, qui redoubla la confiance qu'il avoit dans son courage; dans les premiers jours de sa course, il apperçut, sur les atterages de l'Angleterre, deux gros vaisseaux de construction française, qu'on conduisoit à Londres; il présuma qu'ils

avoient été pris , et l'évènement justifia sa conjecture.

Ces deux prises avoient été amarinées par le Vautour , vaisseau de la marine anglaise , armé de vingt-huit canons , qui croisoit sur les côtes de la Rochelle , de Bordeaux , et sur nos parages ; Larue , inégal en forces , manœuvra pour éviter sa rencontre , et en même tems il fit ses dispositions pour combattre , en cas qu'il y fût forcé.

Le lendemain , à la renaissance du jour , il se trouve en présence du Vautour , et dans la nécessité de combattre ; l'action dura cinq heures , avec une fureur également opiniâtre , et les vaisseaux , de part et d'autre , ne cessèrent de jeter à la mer , leurs morts , et de porter les blessés à la calle , où on leur donnoit les premiers secours.

Bromelger (c'étoit le nom du capitaine de la marine royale anglaise) indigné de tant de résistance , arbora le

pavillon sans quartier, c'est-à-dire qu'il faut vaincre, ou mourir. Ce pavillon porte un bras retroussé et une main qui tient un sabre. Quoiqu'il ne fut plus d'usage, le farouche Bromelger le déployoit dans tous les combats. Cet appareil terrible, au lieu d'abattre le courage de Larue et de son équipage, leur inspira un généreux désespoir; tous demandèrent l'abordage, c'étoit défier la mort: les Basques s'élevant au-dessus de la crainte des périls, s'élancent sur le Vautour, dont ils étoient devenus l'image, et se précipitent sur leurs ennemis; le sabre et le pistolet à la main, ils portent partout le carnage et la mort. Les Anglais demandèrent grâce; à ce mot, les Basques et les Bayonnois, de lions furieux, deviennent des agneaux; et humains dans la victoire, ils leur accordent la vie, qu'ils pouvoient leur ravir par les droits de la guerre. Bromelger rendit son épée à Larue, qui respecta la va-

leur de son ennemi ; il lui jura , en l'embrassant , une éternelle amitié : voilà des hommes dignes de vaincre.

Après avoir amariné le Vautour , qui , ainsi que la galère , étoit fort endommagé , Larue rentra triomphant à Bayonne , avec les deux navires français qui avoient été pris en revenant de nos colonies , chargés de sucre , café , et d'indigo ; Bromelger fut traité , par les Bayonnois , comme s'il eût été leur concitoyen ; son extérieur étoit grand , régulièrement beau et bien fait , sa physionomie fière sans orgueil , manifestoit son courage ; quand on eut traité de sa rançon , il fut , en attendant le paquebot anglais qui devoit le reconduire à Londres , transféré à Nantes , où il mourut de chagrin ; il avoit trop de fierté dans l'âme pour survivre à la honte d'une défaite.

Je ne puis passer sous silence l'intrépidité tranquille de deux jeunes mousses employés au service du canon ; l'un

fut tué par un boulet , qui perça le vaisseau ; son camarade , sans être effrayé , le déshabilla , et avec ses dépouilles , boucha le trou : et pour contenir le bouchon , il approche le cadavre pour en faire un appui. Cette précaution ne faisoit que retarder le mal , sans en détruire la cause ; le jeune mousse qui avoit conservé tout son sang-froid , voit l'impuissance du remède , il court chercher un charpentier et un matelot pour puiser l'eau , dont l'affluence menaçoit le navire d'un prompt naufrage. Le mépris du danger lui mérita le titre de libérateur de tout l'équipage , qui , sans son intelligence courageuse , auroit péri avec la frégate.

Ce combat fit connoître aux Anglais qu'ils n'avoient pas d'ennemis plus redoutables , sur mer , que les Basques et les Bayonnois. Ces fiers insulaires pour prévenir de nouveaux désastres couvrirent la mer de Biscaye , de leurs vaisseaux ,

vaisseaux ; aucun navire n'osoit sortir de Bayonne et des ports voisins , sans s'exposer au danger d'être pris.

Le vaisseau la Basquaise , capitaine Sopite , de Saint-Jean-de-Luz , ne s'en laissa point imposer par la supériorité des forces ennemies. Il sortit du port , traversa l'escadre anglaise , et parcourut la mer , où il soutint plusieurs combats , avec plus de gloire que de fruit ; dans cette première croisière , qui fut fort périlleuse , il ne fit aucune prise ; mais il fut plus heureux dans la seconde sortie , où il s'empara d'un vaisseau de la compagnie des Indes occidentales , richement chargé ; sa cargaison consistoit en soieries , draperies , mousselines , et autres articles précieux.

Le retour de la paix arrêta les Bayonnois dans le cours triomphant de leurs prospérités ; mais leur valeur ne fut pas long-tems oisive. Dès l'année 1749 , les Anglais enfreignirent le traité d'Aix-la-Chapelle , par une invasion

dans le Canada. Leurs hostilités sans motifs , allumèrent la guerre de 1755 , qui embrâsa presque toute l'Europe et le nouvel hémisphère. Ces insulaires , naturellement généreux , dérochèrent à leur caractère , en se comportant en vils pirates.

L'amiral Boscawen , sans aucune déclaration de guerre , aborda sur les bancs de Terre-Neuve : avec une escadre de quatorze vaisseaux : avec cette supériorité de forces , il lui fut aisé de s'emparer des deux vaisseaux du Poi , le Lys et l'Alcide ; plusieurs navires Bayonnois , qui se trouvoient sur ce banc pour la pêche de la morue , furent la proie de ces tyrans des mers. Louis XV , né avec des inclinations pacifiques , fut obligé d'adopter un système de guerre pour réprimer tant de brigandages ; des lettres de marque furent délivrées pour courir sur les Anglais. Ce fut dans le Canada que se livrèrent plusieurs combats , où Bayonne y

porta du secours. M. de Choiseul, qui savoit discerner le mérite, choisit le brave capitaine Minvielle, pour y porter des vivres et de munitions. Cet intrépide marin partit de Bayonne pour exécuter cette commission périlleuse; il passa au travers de la flotte ennemie, qui fit gronder contre lui son artillerie, sans l'endommager, parce qu'il avoit eu la précaution de choisir un navire en forme de gollette très-basse, en sorte que les boulets passoient au travers des cordages les plus élevés. Cette expédition hardie et bien conduite, lui mérita le prix de la valeur, et M. de Choiseul, magnifique dans ses récompenses, y joignit d'autres bienfaits.

Ce grand ministre, en 1754, jeta les yeux sur M. Detcheyerry, de Saint-Jean-de-Luz, pour une expédition secrète; ce brave marin, âgé de soixante-dix ans, avoit conservé ce feu de courage qu'il avoit fait éclater dans son printemps, et il n'avoit de la vieil-

lesse que la prudence , qui est le fruit de l'expérience ; il engagea dans sa course plusieurs actions contre des vaisseaux de guerre , qu'il mit hors de combat , et dont il auroit pu s'emparer ; mais son objet n'étoit pas de vaincre et de faire des prises : il continua sa route vers les Moluques , et rapporta dans nos Colonies , des plantations de gérofle , cannelle , et autres épiceries. M. Poivre , en 1770 , fit le même voyage , et en rapporta les mêmes productions , qu'on a cultivées avec succès dans les isles de Bourbon ; le duc de Choiseul eut droit de se féliciter d'avoir choisi un tel agent ; il honora notre septuagénaire , de la croix de Saint-Louis , qui flatta plus ce généreux marin , qu'une récompense pécuniaire.

Le capitaine Tournés , de Bayonne , étoit un de ces hommes qui ne croyoit pas qu'on peut mourir tant qu'on avoit les armes à la main ; il parcourut les mers

d'Europe et de l'Amérique, quoique son navire ne portât que seize canons; il osoit engager une action avec des frégates de trente et de quarante. La fortune justifia sa confiance téméraire par ses succès : il fit, sur les Anglais, trente-huit prises, tant corsaires que vaisseaux marchands, qui furent la récompense d'autant de combats sanglans.

Dans une de ses courses en Amérique, il fut apperçu par une frégate anglaise, de trente-six canons; quoiqu'il ne comptât jamais le nombre des ennemis, il crut devoir suspendre le combat, et employer la ruse contre la force; il se réfugia sous le canon de Saint-Pierre, et à la faveur de la nuit, il rangea son artillerie le long de la mer; dès que la frégate ennemie se fut approchée, il fit gronder son artillerie avec tant de fracas et de succès, que la frégate, toute délabrée, fut obli-

gée de s'éloigner, après avoir perdu la moitié de son équipage.

Les Anglais, pour se délivrer d'un ennemi si redoutable, promirent une riche récompense à celui qui pourroit le prendre. L'émulation fut grande, plusieurs corsaires se réunirent et furent à sa rencontre. L'habitude de vaincre lui fit accepter le combat, qu'il soutint avec autant de courage que d'habileté; mais, obligé de succomber sous le nombre, il fut pris et conduit à Londres, où il fut jeté dans une obscure prison, d'où il eut l'adresse de se sauver, déguisé en femme. A son retour en France, le roi l'honora de l'épée de valeur: le retour de la paix l'empêcha de donner un nouvel essor à son courage.

Les prises multipliées de nos corsaires, paralisoient le commerce des Anglois. Ils ne virent d'autre moyen de les réprimer, que d'équiper à grands frais, une escadre, sous les ordres de l'amiral Boscawen, de sorte qu'aucun

navire ne pouvoit sortir de nos ports sans s'exposer à être pris ; mais nos corsaires incapables de repos, et séduits par l'appas du butin, bravèrent le danger ; la plupart furent les victimes de leur courage imprudent ; les uns périrent en combattant, les autres furent conduits dans les prisons d'Angleterre, ceux qui échappèrent à la mort ou à la captivité, reçurent du roi le prix de la valeur ; on doit compter parmi ces braves, le capitaine Balanqué, qui, pour récompense de ses exploits, fut nommé capitaine maître du port de Saint-Domingue.

Le capitaine Ducasson seroit compté parmi les premiers marins de son siècle, si la fortune eût secondé sa valeur, et la sagesse de ses projets ; une vie suivie de succès et de revers, forme le tableau de sa vie, et s'il fut quelquefois malheureux, il ne perdit rien de sa gloire, parce qu'il n'eût aucune

faute à se reprocher, excepté un excès de courage dont les hommes ordinaires sont incapables ; étranger sur la terre, la mer fut sa patrie et le théâtre de sa gloire ; il étoit né au bourg Saint-Esprit-les-Bayonne, qui doit se glorifier d'avoir produit un héros.

Dès qu'il fut en état de se connoître, il laissa appercevoir ce qu'il seroit un jour, et dans son apprentissage de mer, il inspira la plus grande confiance aux armateurs ; dès qu'il fut parvenu au commandement, il justifia la haute idée qu'on avoit de son courage et de sa capacité ; et quoique jeune, il fut gratifié d'une épée, par le roi, pour avoir enlevé le pacquebot du sénégâl, et dans ses croisières ; il s'étoit rendu célèbre par des prises considérables, et entr'autres par celle du *Hope*, qui transportoit une garnison à l'isle de Jersey. L'idée que les Anglais avoient de ses talens fit le malheur de sa vie, et lorsque la fortune l'eut livré dans

leurs mains, ils le regardèrent comme un lion qu'il falloit enchaîner pour n'en être point dévoré; pendant le cours de sa vie, qui fut de quarante-trois ans, vingt s'écoulèrent dans les prisons de leur isle; sa captivité fut utile à sa patrie: il acquit une parfaite connoissance des côtes de l'Angleterre, dont il enrichit le bureau de la guerre, et la langue anglaise lui devint aussi familière que sa langue naturelle.

Après quatre croisières, où il eut des combats sanglans à essuyer, on lui confia le commandement du corsaire la Charlotte. Le prélude de cette course lui fut glorieux; mais dans le tems qu'il ramenoit ses prises, il fut assailli par plusieurs corsaires réunis, il se vit dans l'alternative de vaincre ou de tomber dans la captivité: il prit le parti le plus glorieux. L'action s'engagea avec un égal acharnement; dix-huit hommes de son équipage furent tués,

un grand nombre fut blessé, et lui-même percé de coups, fut dans l'impuissance de commander; son équipage consterné l'obligea de se rendre. L'ennemi, au lieu de respecter sa valeur, agit en barbare; il fut transporté en Angleterre, et on le jeta dans une prison, qui étoit une espèce de cloaque. Ce lieu infecte, et les mauvais alimens qu'on lui fournit, aigrirent sa blessure; après avoir languï pendant quarante-huit heures dans ce séjour infernal, deux de ses officiers, à force de sollicitations, obtinrent la permission de le transporter en ville, où il fut visité par un colonel généreux et compatissant, qui le fit panser par son chirurgien: mais ce secours fut trop tardif, la plaie étoit devenue mortelle. Dans le délire de la fièvre, il s'écrioit: *courage, mes amis, ils ne nous prendront pas, ajustez vos canons, vite à l'abordage; lâches! vous*

m'abandonnez (1). C'étoit ainsi que , luttant contre la mort , il croyoit combattre ses ennemis ; tel fut l'indigne traitement qu'essuya ce brave marin , qui , pendant le cours de la guerre , avoit usé des procédés les plus généreux envers ses prisonniers ; il avoit pour maxime , qu'un ennemi cessoit de l'être dès qu'il étoit désarmé.

Julien-Joseph Duler naquit à Bayonne le 8 juin 1737. Sa famille , originaire de Biarist , lui transmit un héritage de valeur et de probité ; heureux celui qui trouve parmi ses ancêtres , des modèles à imiter , c'est un engagement à la gloire. Balanque , son aïeul maternel , son père , et Giraudel , son parent , lui en avoient tracé la route ; leurs courses victorieuses contre l'Espagne et l'Angleterre , furent des leçons qui alumèrent son émulation.

(1) Tableau de l'histoire de France , règne de Louis XVI , tom. 2 , p. 430.

Dès l'âge de douze ans il fit son apprentissage de guerre sur le navire l'Union, commandé par le capitaine Fossecave, qui établit sa croisière sur les côtes de la Martinique; dès ce premier voyage, il fit connoître que la mer étoit son véritable élément, comme elle avoit été celui de ses ancêtres, et qu'elle seroit également pour lui le champ de sa gloire; dans sa seconde course, il servit sur le navire la Société, capitaine Duny; mais Fossecave, qui avoit fait l'expérience de ses talens, et qui le regardoit comme son élève, voulut l'avoir pour son pilote, sur le navire la Victoire, qui fit voile pour Quebecq et Saint-Domingue; son activité et son intelligence hâtèrent son avancement, et à l'âge de dix-sept ans il fut fait capitaine en second, sur le navire la Judith, commandé par le capitaine Metivier.

Les talens ne closent et ne se mûrissent qu'auprès des personnes qui

savent les démêler et les apprécier. Duler eut le bonheur d'être connu de M. de Latouche-Treville, qui unissoit aux connoissances de son métier, l'urbanité des mœurs ; ce fut sous ses ordres qu'en 1758, qu'il servit sur le vaisseau du roi, l'Hermine, en qualité de pilotin, et ensuite de capitaine de pavillon, sur le navire de guerre, le Hardi. M. de Treville, témoin de son courage et de sa capacité, le jugea digne de tous les emplois, et dès ce moment il en fit son protégé, ou plutôt son ami.

Il se distingua également sur le corsaire nommé le grand Amiral, capitaine Mendiboure, qu'on avoit armé à Bayonne ; le nom de Duler fut célèbre sur toutes les mers, et ce nom étoit un présage de la victoire. Quoiqu'ambitieux des honneurs, il avoit trop de fierté dans l'âme pour s'abaisser à solliciter son avancement ; il ne vouloit être connu des ministres, que par

ses services, c'étoient les seuls titres qu'il croyoit devoir invoquer; jamais on ne le vit ramper dans les bureaux pour mendier ces grâces qu'on accorde plus souvent à l'importunité qu'au mérite, et sans le zèle éclairé de M. de Treville, il eût vieilli dans des emplois subalternes; mais, en généreux ami, il sollicita et obtint, à son insu, des lettres de dispense d'âge, pour être, en 1761, capitaine avant le tems prescrit par les ordonnances; cette faveur étoit un acte de justice. Les talens ne suivent pas l'ordre des années; il est des hommes, qui naissent avec les qualités que d'autres n'acquièrent qu'avec le secours du tems.

M. de Treville, en 1765, voulut l'avoir une seconde fois pour capitaine de pavillon sur le vaisseau le *Hardi*, qui, de concert avec le navire *Lisis*, parcoururent les côtes et les isles *Sainte-Lucie*, la *Martinique*, la *Guadeloupe*; ce voyage dura sept mois; Duler étoit

né avec les talens, du Génie, de la peinture, de la levée des plans, et pour tous les arts agréables; le tems qu'il n'employoit point à combattre ou naviguer, étoit consacré à l'étude de son art: ce fut dans cette espèce de loisir qu'il fit la relation de ce voyage, et qu'il dressa les plans des côtes, ouvrage utile, dont le manuscrit est déposé dans les archives de la marine.

M. de Treville, éclairé dans le choix des agens qui pouvoient contribuer à ses succès, voulut l'avoir sur son escadre; Duler donna de nouveaux témoignages de son intrépidité, dans le combat qui fut livré à deux fregates, et dans celui que l'escadre eut à soutenir contre celle de l'amiral Boscawen; il fut le premier à faire amariner les vaisseaux marchands et corsaires Français, dont l'amiral Anglais s'étoit emparé.

En 1769, il eut une nouvelle carrière à parcourir; M. Maillard, commandant

du port de Cayenne, le chargea d'une commission secrète dont il s'acquitta avec un plein succès ; à son retour il passa par l'isle du Cap-Verd, avec la golette du roi, nommée le Maringouin ; il parcourut la rivière des Amazones, où jamais aucun marin n'avoit encore pénétré. Il eut de grands obstacles à vaincre, il fallut s'ouvrir un passage au travers des herbes et des roseaux dont cette rivière est couverte, les couper jusqu'à six pieds dans l'eau ; il fallut encore la sonder pour gagner les isles portugaises ; les habitans furent étonnés de voir arriver un navire par cette rivière, qui jusqu'alors avoit été interdite aux autres nations, qui la croyoient impraticable. Ces insulaires le reçurent avec humanité, ils lui offrirent des légumes, des fruitis et des viandes de toute espèce.

A son retour à Cayenne, il trouva trois frégates du roi, qui venoient d'échouer sur les côtes. On avoit cru qu'il

qu'il étoit impossible de les retirer. Duler l'entreprit, et en sauva deux ; mais l'autre étoit si rempli d'eau, qu'on fit des efforts inutiles pour le relever. Il montrait autant d'intrépidité dans l'action, que de sagesse dans ses projets, aussi il n'entreprendoit rien qu'il ne fut assuré du succès.

M. Fredmont, auquel il avoit inspiré une confiance sans réserve, lui donna le commandement de la golette du roi, le Thibaut, pour aller porter du secours à l'équipage du navire le Sage, délaissé sur la côte des Amazones. Au retour de cette expédition, il apperçut un navire Anglais qui avoit perdu hauteur sur les côtes de Cayenne ; Duler, à la tête de quatre hommes aussi intrépides que lui, va l'aborder avec sa chaloupe. Il fortifia le capitaine Anglais dans la croyance où il étoit, qui se trouvoit sur les atterages des possessions anglaises, et qui lui serviroient de pilote. Sur cette assurance, il ama-

rine le navire , le conduit dans le port ; ce ne fut que là qu'on lui déclara qu'il est prisonnier de guerre ; son navire et cargaison furent jugés de bonne prise.

M. Duchafau , instruit par la renommée du mérite de ce brave marin , le choisit pour pilote dans ses expéditions ; les ressources qu'il trouva en lui facilitèrent ses succès.

Il servit en qualité de lieutenant , sous les ordres de M. Maillard , lorsque le Port-au-Prince , et toute la côte de Saint-Domingue furent bouleversés par un tremblement de terre qui menaça les habitans de les ensevelir dans un commun tombeau : ce fut dans ce désastre affreux que Duler fit éclater son audace et son humanité : prodigue de sa vie pour sauver celle des autres , il sembla dénier la mort , il parcourut la mer , qui , agitée par la tempête , offroit par-tout des abîmes qui faisoient pâlir les plus fiers courageux.

Inaccessible à la crainte , il avoit transmis sa confiance à ses sous-officiers , qui tous à son exemple se précipitèrent dans les périls , sur une frêle barque ; ils ne faisoient qu'aller et venir pour transporter sur le rivage les infortunés qui luttoient contre les vagues , Il eut encore le bonheur de sauver par ses manœuvres , deux frégates du Roi , prêtes à se briser contre les rochers , Ce service lui mérita la croix de Saint-Louis , récompense , qu'on accorde aux guerriers couverts de cicatrices , auquel il ne reste qu'un corps mutilé.

Une récompense qui flatta son courage , fut le grade de maître de port à Cayenne ; et celui de capitaine de brulot auquel il fut élevé : quelque tems après il fut nommé lieutenant de vaisseau de Roi , et avec ce titre on lui donna le commandement du vaisseau de guerre le Bordelois , qui avoit été équipé à Rochefort , et ce qui prouve la con-

fiance qu'on avoit dans son dissernement, on lui laissa le choix de trois officiers tirés de la marine marchande, pour servir sous ses ordres, et que celui des trois qu'il désigneroit pour son second, auroit brevêt de lieutenant de frégate à la suite des armées navales.

Tant de fatigues essuyées dans différens climats, sans jamais être tombé au pouvoir de l'ennemi, prouvent que la fortune seconda heureusement son courage. Ses forces affoiblies par le travail et par l'influence des différentes mers qu'il parcourut, le firent tomber dans une vieillesse anticipée; il mourut le 8 novembre 1775, maître du port, commandant de Rochefort. Son caractère de franchise le rendoit cher à tous ceux qui servoient avec lui; il commandoit sans chagrin et sans humeur, et dépouillé de cet orgueil que la supériorité du grade inspire aux hommes ordinaires, il avoit la simpli-

cité de croire que tout le monde étoit capable d'exécuter ce qu'il avoit fait de plus glorieux.

Son désintéressement le fit vivre pauvre au milieu de l'abondance , il n'amassoit que pour donner , le bonheur d'autrui et particulièrement des siens , étoit sa véritable jouissance ; il fut le bienfaiteur de sa famille et souvent de ses amis ; dès qu'il descendoit à terre , sa piété filiale alloit faire l'offrande de ses salaires ou de ses prises à sa mère.

Après vingt-trois campagnes dans les mers d'Europe , d'Afrique et d'Amérique , non compris celles au service du Roi , il eut la douleur en mourant , de laisser une veuve dans un état d'indigence. Il avoit épousé avec l'agrément du Roi , la demoiselle Janselme , cousine-germaine des Ximenes ; cette alliance étoit celle de la valeur avec la vertu : cette épouse qui posséda sans partage le cœur de son époux , fut l'émule de son courage ; elle voulut l'ac-

écompagner dans ses courses et dans les combats , elle ne trembla que pour lui ; cette héroïne qu'on pourroit compter parmi nos illustres marins , se vit délaissée après la mort d'un époux qui avoit tout fait pour sa gloire , et rien pour sa fortune. Une pension de trois cents livres lui fut accordée ; cette somme modique étoit plutôt une insulte qu'une récompense , après tant de services ; mais alors on récompensoit les noms , et l'on oublioit le mérite des actions. Il est à présumer que la nation plus éclairée et plus juste dans la distribution de ses bienfaits , réparera cet oubli.

Le capitaine d'Albarade de Biarits , que Bayonne a droit de regarder comme un de ses enfans , puisque ce fut de son territoire et de ses murs que sortirent les artisans de sa gloire et les compagnons de ses périls.

Les premières années de sa vie n'offrent rien de particulier ; il est un âge où

l'on ne peut que faire des promesses ; l'arbre ne produit que des feuilles et des fleurs avant de donner des fruits. Ce fût dans la guerre de 1757, qu'il fit connoître qu'il étoit véritablement né pour les premiers emplois. Il fit deux campagnes sur les vaisseaux du Roi, Loutarde et la Malicieuse ; alors, il développa les connoissances qu'il avoit acquises dans le loisir de la paix. La France avoit besoin de marins capables de réparer ses pertes, et les ministres pour se soutenir dans leur place, étoient forcés de donner au mérite les emplois qu'on avoit coutume de réserver pour l'intrigue et la naissance.

Le capitaine d'Abarade jusqu'en 1767, exerça ses talens sur des vaisseaux de particuliers ; ce fut en qualité de lieutenant, qu'il servit, pendant quatre campagnes sur les navires la Minerve, le Labour, la Triomphante armés en guerre pour courir sur les ennemis de l'état ; dans ses différentes courses, il

fit de riches prises qui furent achetées au prix du sang qu'il versa dans les combats et les abordages.

Dans la dernière guerre, il eut le commandement du navire la duchesse de Chartres, de douze canons et de cent sept hommes d'équipage, qu'on avoit armé à Morlaix, dès qu'il fut en mer, il apperçut un vaisseau Anglois qu'il résolut d'attaquer; l'action fut vive et bien disputée; après deux heures de combat, il commande l'abordage. L'Anglois étonné, est obligé de se rendre: d'Albarade avoit acheté fort cher sa victoire. Son navire avoit été maltraité et son équipage étoit beaucoup affoibli par les morts et les blessés; il avoit encore été obligé d'en mettre une partie sur sa prise, de sorte qu'il étoit dans l'impuissance de soutenir un nouveau combat.

Dans cet état de détresse, il est attaqué par deux navires, dont le plus foible étoit plus fort que le sien; il prend

courage , et préférant la mort à la captivité , il se dissimule l'impossibilité de vaincre , et sans attendre qu'on l'attaque , il ordonne l'abordage du plus fort ; dans le moment qu'il l'acoste , il est atteint d'une balle de mousquet au haut du bras gauche qui pénétra dans la poitrine : l'équipage consterné de sa blessure , suspend son courage et l'ennemi profite de cette inaction pour se dégager, d'Albarade revenu à lui-même, s'attache à l'autre ; l'on combat pendant une heure avec les armes à feu, les piques et les boulets ; la résistance est aussi opiniâtre que l'attaque est vigoureuse ; enfin , d'Albarade impatient de vaincre , ordonne l'abordage , mais dans le tems qu'il se dispose à sauter à bord , il est frappé au côté gauche d'un boulet mort , qui le renverse sans connoissance ; l'équipage consterné et privé de son chef, n'a d'autre ressource que de se rendre pour échapper à la mort ; cette scène meurtrière avoit duré

depuis huit heures du matin , jusqu'à six heures du soir

Après qu'il fut rétabli et qu'il eut traité de sa rançon , il revint en France où il eut le commandement de la frégate l'Aigle , armée de quarante canons et de trois cents soixante hommes d'équipage ; alors il parcourut les mers et toujours vainqueur dans les combats qu'il livra , il s'empara de vingt-huit navires et dans ce nombre , on comptoit huit corsaires.

L'Aigle , frégate de la marine royale qu'il montoit , avoit d'abord été destinée pour faire une expédition dans la baye de Hudson , mais le gouvernement y crut voir l'impossibilité , et quelque tems après , cette entreprise fut confiée à M. de la Peyrouse.

Le gouvernement ayant repris l'Aigle , le sieur d'Albarade se rendit à Rochefort , où il prit le commandement du navire le Fier , de cinquante canons , avec deux autres vaisseaux de trenté-

huit, armés pour le compte des particuliers, et huit cents trente-cinq hommes qu'on devoit débarquer sur le Cap de Bonne-Espérance, ou transporter dans l'isle de Ceylan; il étoit prêt de mettre à la voile; il devoit faire seul ce voyage, quand il reçut ordre du Roi de servir d'escorte à plusieurs vaisseaux chargés tant pour le compte du gouvernement que pour celui de la compagnie Hollandaise. Ce contre-ordre l'empêcha de servir dans la flotte de M. de Suffren; mais il en fut dédommagé par les commissions dont il fut chargé dans l'Inde, et dont il s'acquitta avec la satisfaction du gouvernement. La paix l'arrêta dans la carrière qu'il avoit parcourue avec gloire, et qui lui mérita la récompense due à la valeur. M. de Choiseul le décora, au nom du Roi, de la croix de Saint-Louis.

Je m'étois proposé de payer le tribut d'éloges mérités par tous mes conci-

toyens, qui, dans la dernière guerre, se sont distingués par leur héroïsme : en consacrant leur gloire, j'y aurois participé, puisque je suis, comme eux, enfant de la patrie, et que Bayonne est notre commune mère ; mais transplanté loin du lieu qui m'a vu naître, je n'ai pu y recueillir les mémoires consignés dans les archives de la marine de la ville : pour donner à plusieurs familles des droits à la reconnoissance publique ; je ne puis recourir qu'à la renommée, qui a répandu dans toute l'Europe, les noms de MM. Lafargne, Augé, Ducrabon, Samson, Dufour, Lavernis, Minvielle, Sopite, Dotnit, Praguette, etc., qui, au péril de leur fortune et de leur vie, ont protégé notre commerce, et ont étendu la gloire du nom Français dans les deux hémisphères. J'aurois pu faire une plus longue liste de nos braves argonautes, mais il suffit de dire, que tout Bayonnois est héros en naissant.

CHAPITRE XXVII.

Moyens de rétablir la pêche de la baleine.

JE me suis engagé, à la page 153, de traiter du commerce de la baleine ; je vais hasarder quelques réflexions sur le rétablissement de cette pêche.

Nos ancêtres, célèbres dans la science nautique, furent redevables de leur prospérité commerçante, à la pêche de la baleine, comme je l'ai démontré au Chapitre X. Ce fut à cette école que se formèrent ces hardis navigateurs, qui, sortis de Bayonne, alloient dans les mers du nord et du sud, braver le courroux des flots et l'intempérie des climats. Cette source où nos pères puisoient l'abondance, n'est point tarie ; elle n'est que négligée. Ainsi, pour le bonheur de ma

patrie , je me fais un devoir d'indiquer les moyens qui ont été proposés pour réparer cette perte.

1°. La marine royale est surchargée d'une quantité de bâtimens , qui en tems de paix devenus inutiles , dépérissent dans nos ports ; le gouvernement pourroient les faire servir à la pêche de la baleine , non par lui-même , mais par l'industrie des particuliers ; il en tireroit assez d'avantage , puisque cette pêche seroit une espèce de noviciat de matelots. Ces bâtimens , en tems de guerre , où la pêche est interrompue , seroient restitués à la marine royale , soit pour le commerce , soit pour le transport des troupes.

2°. Ces bâtimens seront prêtés pour un tems fixe , soit pour deux ou trois voyages : on accorderoit des primes et des encouragemens pour les armateurs , les capitaines et les équipages ,

3°. L'Etat , chaque année , pourra faire , pour son compte , quatre ou

six armemens pour cette pêche : les dépenses préliminaires , tirées du trésor de la marine , y rentreront avec usure.

4°. Après cette rentrée de fonds , les bénéfices résultans seront versés dans les caisses des invalides de la marine.

5°. Les sujets qui se destineront à la guerre de mer , pourront faire leur apprentissage sur ces bâtimens ; l'âpreté des climats les endurceroit contre les fatigues.

6°. Il sera à propos de confier le commandement de ces bâtimens aux officiers de marine , qui suffiront pour aller faire cette pêche dans les mers de Groenland et du sud.

Outre les avantages que les particuliers en retireroient , il en résulteroit un grand bien pour l'Etat : ce seroit une pépinière de matelots , qui par l'habitude d'essuyer les périls et les fatigues des mers orageuses avec plus

de dépenses que de fruits. Qu'il me soit permis de développer cette assertion, qui paroît n'être qu'un paradoxe; c'est ce que je vais discuter, d'après le manuscrit du capitaine Duler, déposé au bureau de la marine.

Quand j'ose soutenir que la pratique est préférable à la théorie, ce n'est pas que je prétende exclure les sciences spéculatives, comme inutiles à l'officier de mer: la théorie et l'expérience, par leur réunion, se prêtent des secours réciproques pour former le grand marin, j'avoue que l'hydrographie, l'astronomie, la géométrie, le dessin, tiennent dans une certaine dépendance l'art nautique; mais ces sciences sans celle des manœuvres, qui ne s'acquiert que par la pratique, ne formeront jamais un grand officier de mer: j'en appelle à la franchise de Messieurs les Gardes-marins les mieux instruits. Transportez-les de leurs écoles sur un vaisseau, ils avoueront qu'ils ont besoin de

de l'expérience , pour faire l'application des préceptes à la pratique : les deux Duquesne , les Tourville , les Dugue-Trouin , les Jean - Bart , etc. , n'étoient ni géomètres , ni mathématiciens ; ils n'eurent d'autre école que leur vaisseau ; ce fut de la pratique qu'ils reçurent leurs leçons.

On peut être très-savant sans être grand manœuvrier ; la théorie se borne à démontrer la vérité d'une proposition ; mais c'est la pratique qui exécute. Quand il s'agit de conduire un vaisseau , il ne suffit pas de savoir décomposer la machine , de la mesurer dans toutes les parties , de les calculer dans tous les rapports ; le mathématicien auroit en cela l'avantage : mais il faut savoir la conduire à son but , la mouvoir dans tous les sens , veiller à la conservation de toutes ses parties , lorsqu'elle est contrariée par les élémens ; la soulager , lorsqu'elle plie sous l'effort du vent ; l'opposer

aux tempêtes , sauver ses voiles de la fureur des vents , les carguer dans un tems orageux , adoucir , par le gouvernail ; les mouvemens violens que sa masse énorme lui cause dans la tempête ; la garantir de la surprise d'un contraste , la retirer par une évolution subite , des écueils où elle pourroit se trouver engagée ; lui procurer sa plus grande vitesse , par la disposition des voiles ; connoître la communication des cordages , leurs directions et leurs rapports ; sentir l'effet de chaque voile en particulier , pour diminuer les efforts du gouvernail ; rentrer dans un port ou rade couverts de vaisseaux , qui ne lui laisse qu'un passage étroit ; ordonner le mouvement que lui donne le milieu de ce petit espace , l'anerer parmi cet embarras , sans avarie et sans confusion ; opposer la faveur d'un courant à la contrariété des vents , en les faisant passer par un dérivé , parmi les bancs et les écueils d'une rivière dan-

gereuse. Voilà en quoi consiste la manœuvre, et ce que la théorie n'apprend pas.

M. Duler ne parle point des grandes évolutions, parce que cela se réduit au particulier : *En vain*, dit-il, *un Général signalerait-il une évolution, si chaque vaisseau ne coopérait à son exécution.* C'est donc par elle qu'on voit régner l'ordre et l'harmonie parmi une trentaine de citadelles flottantes; c'est par elle qu'on réunit ou divise ses forces.

Notre brave marin, pour rendre plus sensible les avantages de la pratique sur la théorie, fait un tableau de l'officier manœuvrier et de l'officier mathématicien, et ce tableau, tracé d'après la vérité, suffit pour tirer d'erreur ceux qui soutiennent que la science des manœuvres doit être abandonnée au matelot. L'auteur, qui n'a garde d'exclure la théorie, termine ici son mémoire : « Ne nous aveuglons point, » dit-il; devenons habiles : mais com-

» mençons par devenir manœuvriers.
 » Si j'avois à livrer ou à soutenir un
 » combat sur mer , et qu'on me don-
 » nât le choix de mon adversaire ,
 » j'aurois mieux avoir à combattre
 » un Archimède qu'un Jean-Bart ».

Le plan d'éducation qu'il donne pour former de jeunes marins , est un trésor enseveli dans le bureau des archives de la marine. Voici le moment de l'en tirer. La régénération de la France ne peut être parfaite , si elle ne s'étend sur les mers comme sur la terre.

J'ai cru ne pouvoir mieux terminer cet Essai Historique , que par les observations d'un de nos illustres citoyens, Cet extrait de ses veilles et de ses réflexions , doit intéresser ceux qui se disposent à parcourir la même carrière.

F I N.

